

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CAROLINE VALLÉE

*RÉSEAUX ET RÉFÉRENCES LITTÉRAIRES DANS LA
CORRESPONDANCE D'ALFRED GARNEAU, 1868-1899 :
CRÉATION D'UNE INTERTEXTUALITÉ*

JUILLET 2005

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RÉSUMÉ

Cette recherche met au jour les échanges épistolaires effectués entre Alfred Garneau et trois auteurs du 19^e siècle québécois : Joseph Marmette, Arthur Buies et Louis Fréchette, entre 1868 et 1899. Ces correspondances révèlent le processus intertextuel nécessaire à la création d'une littérature nationale. L'analyse du fonctionnement de ces réseaux intègre des fondements théoriques tels la création d'une norme en littérature, les réseaux d'acteurs sociaux et le processus intertextuel. Le rôle d'Alfred Garneau au sein des réseaux littéraires de cette période est étudié en regard de la mise en place de deux réseaux textuels. D'abord, celui de la référence historique : la Nouvelle-France, puis celui de la référence esthétique : le romantisme. Le travail de création d'une intertextualité de Garneau correspond à une demande des auteurs du 19^e siècle en ce qui a trait au besoin de nouvelles normes littéraires. Ses pratiques littéraires et historiques, de même que le large éventail de ses connaissances, font de lui la référence auprès de nombreux auteurs. Aussi, son travail de correcteur, de chercheur, de copiste, de traducteur et de critique, l'amène à toucher à toutes les sphères de production de la littérature québécoise de la deuxième moitié du 19^e siècle. Le processus intertextuel qu'il effectue à travers les courants et les pratiques littéraires lui permet également de proposer une norme aux auteurs qui le consultent. De plus, en tant qu'auteur d'une référence littéraire et historique via sa correspondance, Alfred Garneau fait acte de critique littéraire.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier ma directrice, madame Manon Brunet, pour ses nombreux encouragements, ses conseils judicieux et sa disponibilité. Je la remercie également de m'avoir transmis sa passion pour la littérature, plus particulièrement pour le 19^e siècle québécois. J'ai beaucoup appris à ses côtés, tant en ce qui concerne le littéraire qu'en ce qui entoure la vie. Merci à ma famille et à mes amis qui m'ont soutenue tout au long de cette grande aventure. Finalement, je tiens à remercier plus particulièrement ma mère, Jocelyne, qui, tout au long de mes recherches et de la rédaction de ce mémoire, s'est tenue à mes côtés et a gentiment accepté de réviser tous mes textes.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
INTRODUCTION	1
 PREMIÈRE PARTIE PROCESSUS INTERTEXTUEL ET RÉFÉRENCE LITTÉRAIRE	
CHAPITRE 1 LE PROCESSUS DE CONSTITUTION D'UNE NORME	20
La norme	21
Les réseaux d'acteurs sociaux/littéraires	27
Le processus intertextuel	37
CHAPITRE 2 CONTEXTE NORMATIF DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE AU 19 ^e SIÈCLE	44
Réalité normative de la littérature québécoise avant 1860	44
Présence du classicisme	52
Influence romantique	57
Littérature nationale et nouvelle norme	60
Nouvelle norme, nouveau réseau	66
 DEUXIÈME PARTIE LA CORRESPONDANCE D'ALFRED GARNEAU, 1868-1899, COMME LIEU DE LA CRÉATION DE LA RÉFÉRENCE LITTÉRAIRE AU QUÉBEC AU 19^e SIÈCLE	
CHAPITRE 3 LE RÉSEAU TEXTUEL DE LA RÉFÉRENCE HISTORIQUE	72
Les documents historiques	76
Événements et lieux	85
Les personnages	94

CHAPITRE 4 LE RÉSEAU TEXTUEL DE LA RÉFÉRENCE ESTHÉTIQUE	103
Le pont des connaissances	117
L'imaginaire	129
La langue	138
CONCLUSION	152
BIBLIOGRAPHIE	165

INTRODUCTION

La perspective utilisée pour prendre connaissance de la vie d'un auteur détermine largement la place que celui-ci tiendra par la suite dans l'histoire littéraire. Les auteurs qui ont été retenus jusqu'à ce jour pour rendre compte de la vie littéraire québécoise du 19^e siècle l'ont été suivant des critères bien établis. Par exemple, Philippe Aubert de Gaspé père, auteur des *Anciens Canadiens*¹, est encore lu et connu du public québécois par le sujet de son roman, soit un portrait historique d'une époque révolue, la Conquête, à laquelle s'identifie toujours le peuple québécois. Il en est autrement de Laure Conan², pseudonyme de Félicité Angers, qui tient une place importante dans l'histoire littéraire pour avoir été la première femme à faire carrière d'écrivaine au Québec. Octave Crémazie³, quant à lui, est reconnu aujourd'hui tout autant pour l'arrière-boutique de sa librairie, où se tenaient des réunions informelles d'intellectuels de la ville de Québec, que pour son exil en France qui lui permit, à distance, de développer un point de vue critique sur la littérature québécoise en processus d'institutionnalisation. Ses poésies, à saveur patriotique, s'effacent malheureusement quelque peu derrière ces événements. À partir de ce constat, quelle importance est accordée à la production littéraire d'un auteur en regard de la reconnaissance de celui-ci au sein de la vie littéraire de son époque ?

¹ Philippe Aubert de Gaspé père, *Les Anciens Canadiens*, publié par la direction du « Foyer Canadien », Québec, Desbarats et Desbshire, 1863, 411 p. Plus de 14 rééditions ont suivi ainsi que plusieurs traductions.

² Laure Conan, « Un amour vrai », *La Revue de Montréal*, septembre-octobre 1878 – juillet-août 1879 ; « Angéline de Montbrun », *La Revue canadienne*, juin 1881- août 1882.

³ Octave Crémazie, *Œuvres complètes*, publiées sous le patronage de l'Institut canadien de Québec, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, 543 p.

Selon le point de vue choisi par les chercheurs en histoire littéraire, certains écrivains ne se voient attribuer qu'une courte mention dans quelques anthologies avec nom et titres des œuvres. À partir de ces simples informations, il est parfois difficile d'en savoir plus sur la vie, le travail et les réalisations de ces auteurs. Avec le temps, on finit par croire que ces écrivains n'ont rien fait de plus que ce qui est connu et mis au jour. C'est le cas notamment d'Alfred Garneau qui fait l'objet de ce mémoire.

Mentionné à quelques reprises dans les anthologies de poésies québécoises, par exemple dans l'anthologie de Yolande Grisé, *La poésie québécoise avant Nelligan*⁴ et *La poésie québécoise*⁵ de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, Alfred Garneau diffuse ses productions poétiques dans les pages des journaux et revues littéraires de son époque tels que *Le Courier du Canada*, *Le Journal de Québec*, *Les Soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien*. Traducteur, d'abord à Québec pour la session du Parlement, puis à Ottawa en 1866, promu chef des traducteurs au Sénat, Alfred Garneau est initié très jeune à la littérature par son père, François-Xavier Garneau. Sa production littéraire est plutôt mince : « Nous comptons avec les inédits, soixante-huit pièces [entre 1852 et 1900]⁶ » et aucun volume rassemblant ses écrits ne sera publié de son vivant. Seul un recueil posthume de ses poésies, paru en 1906⁷, constitue son œuvre. À ce jour, sans compter sa participation à la troisième et à la réédition de la quatrième édition de l'*Histoire du*

⁴ Yolande Grisé, *La poésie québécoise avant Nelligan : anthologie*, Montréal, Fides, 1998, 367 p.

⁵ Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *La poésie québécoise : anthologie*, Montréal, Typo, 1996, 642 p.

⁶ Suzanne Prince, o.s.u., *Alfred Garneau : édition de son œuvre poétique*, thèse de Ph. D. (études françaises), Ottawa, Université d'Ottawa, 1974, p. 145.

⁷ Alfred Garneau, *Poésies*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1906, 220 p.

Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours de son père⁸, la production poétique de Garneau, uniquement, a fait l'objet d'analyses plus approfondies.

Parmi les études sur Garneau fils, la thèse de doctorat de Suzanne Prince⁹, datant de 1974, creuse l'ensemble de la production poétique de Garneau. Davantage abordé sous l'angle biographique, comme l'atteste la biographie de 161 pages qui précède l'analyse des poèmes, le travail réalisé par Suzanne Prince met au jour des documents inédits telles que des archives de la famille Garneau dont un journal intime d'Alfred Garneau et sa correspondance personnelle. À partir de la consultation de ces divers documents, l'auteure est à même d'affirmer que « le nom de cet écrivain se rattache aux courants essentiels de la vie culturelle et sociale du Canada français dans la seconde moitié du 19^e siècle¹⁰ ». Pour la première fois, dans le cadre d'une analyse concernant Alfred Garneau, l'écrivain est associé de façon directe au développement du mouvement littéraire québécois. Cependant, l'apport social et culturel de Garneau ne sera exploré que plus de 20 ans après les constatations de Suzanne Prince.

En effet, dans le cadre de l'analyse de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain¹¹, Isabelle Lefebvre examine les relations amicales et professionnelles qui unissent Casgrain et Garneau.

⁸ François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 3^e édition revue et corrigée, Québec, P. Lamoureux, 1859, 3 vol. : v. 1 : xxii, 371 p. ; v. 2 : 457 p. ; v. 3 : 373 p. ; 4^e édition, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, 4 vol. : v. 1 : xxii, 397 p. ; v. 2 : 467 p. ; v. 3 : 407 p. ; v. 4 : 1883, 14, cccxviii p.

⁹ Suzanne Prince, *op. cit.*

¹⁰ *Ibid.*, p. vi.

¹¹ Isabelle Lefebvre, « Henri-Raymond Casgrain et Alfred Garneau : une histoire du littéraire qui s'écrit “à la vie à la mort” », dans Manon Brunet, Vincent Dubost, Isabelle Lefebvre, Marie-Élaine Savard, *Henri-*

Nous croyons important d'insister sur le genre de correspondance qu'entretiennent Casgrain et Garneau. Bien souvent, celle-ci a pour but de se procurer des informations qui serviront à la réécriture de l'histoire et, ainsi, l'écriture de la littérature nationale qui s'en inspire¹².

Encore une fois, des informations supplémentaires sur l'auteur sont fournies à partir de documents intimes. Serait-ce donc par ce type de matériel qu'il est possible d'approfondir nos connaissances des auteurs du 19^e siècle et de délimiter la reconnaissance historique qu'il convient de leur attribuer ?

Si c'est d'abord pour connaître la vie des auteurs que les écritures intimes ont été utilisées, elles ont certes franchi le cap de la tranche de vie au profit d'une vue d'ensemble de la vie littéraire : « Son [la lettre] milieu de prédilection, ce serait une sorte de terrain vague (en tout cas peu débroussaillé, peut-être miné), dissimulé entre la vie et l'œuvre ; une zone énigmatique conduisant de ce qu'il est à ce qu'il écrit, où la vie passe parfois dans une œuvre, et inversement¹³ ». Le terrain vague où peuvent être situés le journal intime ou la lettre ne serait-il pas justement le noyau informel de la vie littéraire ? Ainsi, ces types d'écritures ne s'avèrent-ils pas alors aussi sociaux qu'intimes ? Dans cette perspective, nous assistons à un renouvellement de l'utilisation de l'intime amorcé avec le retour de ce genre comme outil d'interprétation de la vie littéraire en mouvement. Les vingt dernières années ont été riches en renouvellement pour l'histoire littéraire,

¹² *Raymond Casgrain épistolier : réseau et littérature au 19^e siècle*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1995, p. 81-151.

¹³ *Ibid.*, p. 109.

¹³ Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 8.

notamment avec la place prise par les écritures intimes dans l'étude des auteurs, comme en témoignent les nombreux colloques dans le domaine des correspondances¹⁴.

Ces nouveaux corpus, correspondances et journaux intimes, contribuent à un renouvellement des méthodes et des théories qui doivent tenir compte plus que jamais de la réalité littéraire « mouvante » informelle. Cette nécessité, souvent réclamée, a donné lieu à de nombreux questionnements méthodologiques qui, plus d'une fois, ont ouvert la porte à de nouvelles perspectives d'études sur la littérature québécoise. Établir ses propres théories, réfléchir à des « phénomènes spécifiques à la littérature québécoise¹⁵ » sont devenus essentiels à l'avancement et à la reconnaissance des recherches réalisées sur le vaste corpus québécois. En travaillant à la source, soit dans les archives personnelles et institutionnelles des auteurs, les chercheurs en histoire littéraire sont en mesure de fournir des informations inédites sur les processus de création littéraire. Par exemple, les théories sociologiques, comme celle des réseaux de Vincent Lemieux¹⁶, qui s'intéressent à la représentation des activités au sein d'un réseau, peuvent fournir des explications qui enrichiront et nuanceront la compréhension générale et particulière des œuvres produites dans un cadre spécifique d'échanges intellectuels.

¹⁴ Jean-Louis Bonnat, Mireille Bossis, dir., *Les correspondances*, Nantes, Université de Nantes, 1982, 474 p. ; Benoît Mélançon, dir., *Penser par lettre*, Montréal, Fides, 1998, 377 p. ; Manon Brunet, dir., *Érudition et passion dans les écritures intimes*, Québec, Nota bene, 1999, 225 p.

¹⁵ Lucie Robert, « L'avenir de la recherche sur la littérature québécoise : miser sur le collectif », dans Louise Milot et François Dumont, dir., *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 44.

¹⁶ Vincent Lemieux, *Réseaux et appareils*, Saint-Hyacinthe/Paris, Edisem/Maloine S.A., 1982, 125 p. ; *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 146 p. ; *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, 109 p. ; Vincent Lemieux, Mathieu Ouimet, *L'analyse structurale des réseaux sociaux*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, 112 p.

Mireille Bossis¹⁷, du côté de la France, Manon Brunet et Serge Gagnon¹⁸, au Québec, se sont interrogés, en compagnie d'autres chercheurs en sciences humaines, sur la portée des écritures intimes dans un contexte social :

[...] on peut facilement imaginer que comme mode de régulation privé du social, l'intimité créée s'avère d'une importance capitale : elle peut venir contrecarrer la régulation sociale habituelle (la Norme) et provoquer ainsi, graduellement mais sûrement, c'est-à-dire au fur et à mesure que la pratique intime passe du privé au public, des changements sociohistoriques notoires¹⁹.

Les études d'écrivains du 19^e siècle entreprises suivant cette voie au Québec, soit, entre autres, Jacques Blais²⁰ sur la correspondance de Louis Fréchette, Manon Brunet²¹ sur celle d'Henri-Raymond Casgrain et Francis Parmentier²² sur celle d'Arthur Buies, présentent ces auteurs dans une toute nouvelle compréhension des relations sociales de ces personnes, c'est-à-dire dans leur rôle au sein d'un réseau littéraire. Si, depuis plus de 15 ans, de nombreux travaux ont fait avancer les recherches sur l'institution littéraire

¹⁷ Mireille Bossis, dir., *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Éditions Kimé, 1994, 256 p.

¹⁸ Manon Brunet et Serge Gagnon, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

¹⁹ *Ibid.*, p. 12.

²⁰ Jacques Blais, Hélène Marcotte, Roger Saumur, *Louis Fréchette épistolier*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1992, 75 p.

²¹ Manon Brunet, Vincent Dubost, Isabelle Lefebvre, Marie-Élaine Savard, *op. cit.* ; Manon Brunet, « Les réseaux gaumistes constitutifs du réseau littéraire québécois du 19^e siècle », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 2004, vol. 7, n° 1, p. 147-180.

²² Arthur Buies, *Correspondance, 1855-1901*, Francis Parmentier, éd., Montréal, Guérin, 1993, 347 p.

québécoise, tels que ceux de Maurice Lemire²³ et Denis Saint-Jacques²⁴, de Daniel Mativat²⁵ et Lucie Robert²⁶, les études portant sur les associations, les groupes informels²⁷, voire les réseaux d'acteurs du mouvement littéraire québécois au 19^e siècle, sont, quant elles, toujours en développement.

En examinant la correspondance d'Alfred Garneau (environ 500 lettres échangées entre 1858 et 1904), que peut-on tirer du personnage social qu'il incarne ? À sa lecture, une nouvelle facette de l'homme se découvre. Déjà connu comme poète, le Garneau des lettres se présente tout autrement, puisqu'il nous est donné de le voir en tant que membre d'un réseau littéraire québécois de la deuxième moitié du 19^e siècle. En effet, Manon Brunet remarque, dans l'étude du réseau d'Henri-Raymond Casgrain, le rôle particulier de Garneau :

[...] d'ores et déjà, si l'on se réfère à ses très nombreuses mentions comme tiers dans la correspondance du réseau, il est manifeste que Garneau a autant d'influence, sinon davantage, que Casgrain sur le contenu et la forme des œuvres littéraires. Par exemple, il révise non seulement *l'Histoire du Canada* de son défunt père et les épreuves d'un grand

²³ Maurice Lemire dir., *L'institution littéraire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 217 p. ; *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, 276 p. ; *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec, 1764-1867*, Montréal, L'Hexagone, 1993, 280 p.

²⁴ Maurice Lemire, Denis Saint-Jacques, dir., *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991-.

²⁵ Daniel Mativat, *Le métier d'écrivain au Québec, 1840-1900 : pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?*, Montréal, Triptyque, 1996, 510 p.

²⁶ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 307 p.

²⁷ Pierre Rajotte, « Les pratiques associatives et la constitution du champ de production littéraire au Québec, 1760-1867 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, printemps 1992, vol. 45, n^o 4, p. 545-572 ; « Les associations littéraires au Québec, 1870-1895 : de la dépendance à l'autonomie », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, hiver 1997, vol. 50, n^o 3, p. 375-400 ; *idem*, dir., *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, 340 p. ; « La sociabilité littéraire » *Voix et images*, hiver 2002, n^o 80, p. 193-215.

nombre de publications, mais il fournit des informations historiques à Joseph Marmette pour ses romans, inspire Casgrain dans le contenu de ses conférences, corrige les poésies des uns et des autres, etc²⁸.

Partant du rôle qui lui est attribué au sein de ce réseau en tant que conseiller, correcteur, chercheur et promoteur auprès des écrivains québécois de sa période, un paradoxe s'insère entre l'importance du travail de Garneau pour les productions littéraires en devenir des autres écrivains, soit une littérature nationale québécoise, et sa faible création poétique personnelle, jugée davantage intimiste que patriotique²⁹. « Aux yeux même [sic] du poète, [ses] poèmes sont loin de constituer une œuvre poétique et, de son vivant, il s'est bien gardé de les publier³⁰ ». Cependant, l'activité littéraire de ses confrères suscite chez Garneau un intérêt particulier qui le porte à toucher directement aux fondements des pratiques littéraires en émergence. Ainsi, à travers ses correspondances, nous sommes à même de relever des marques de son implication auprès de ses contemporains. Par exemple, il propose à Joseph Marmette, en 1868, le sujet d'un roman historique dont il tire l'idée d'un journal datant du Siège de Québec : « M. Papineau [Louis-Joseph] m'a communiqué aussi un journal tenu pendant le Siège ; mais je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas été publié dans quelque feuille du pays. Je vais le copier tout de même. J'y remarque un passage, qui peut inspirer un roman dans le genre de celui que tu écris³¹ ». À cet

²⁸ Manon Brunet, « Prolégomènes à une méthodologie d'analyse des réseaux littéraires : le cas de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain », *Voix et images*, hiver 2002, vol. 27, n° 2, p. 225.

²⁹ « Contrairement à son père, il [Alfred Garneau] préfère une thématique plus intimiste que nationaliste ». (Maurice Lemire, Denis Saint-Jacques, dir., *La vie littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, vol. 4, p. 334).

³⁰ Suzanne Prince, *op. cit.*, p. 145.

³¹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 14 octobre 1868, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/91.

égard, une analyse de son implication majeure mais informelle dans la vie littéraire québécoise ne serait-elle pas nécessaire ?

En observant la part active d'Alfred Garneau dans le mouvement littéraire québécois, plusieurs questions surgissent. Quel travail spécifique réalise-t-il auprès des autres membres du réseau ? Pourquoi se réfère-t-on si souvent à lui pour des questions de style et d'histoire ? Par exemple, pour faire suite à une demande de Louis Fréchette, Garneau recommande quelques révisions stylistiques telles que : «Il y a bien des *ant* et des (et) ! ... Ce son nasal, à ce qu'il me semble est l'un des principaux désavantages de la langue française, déjà peu mélodieuse³² ». Le travail qu'il effectue ne pourrait-il pas constituer une œuvre en soi ? Les lettres révèlent que l'implication littéraire de Garneau se situe essentiellement au niveau de la production littéraire des autres. En tant que personne-ressource par excellence du réseau, Garneau constituerait un relais³³ privilégié, voire obligé, pour tout ce qui a trait à la fixation de la forme et du contenu des œuvres dites nationales. Garneau serait donc plus qu'un poète ; en tant que référence, il répondrait au besoin de nouvelles normes des écrivains de la deuxième moitié du 19^e siècle du Québec. En effet, l'enseignement rigide de la rhétorique reçu dans les collèges et séminaires de la province ne cadre plus avec l'esprit romantique vers où tendent les jeunes auteurs. De plus, maintenant que les Québécois ont acquis la certitude d'un passé qui leur est propre, notamment avec la parution de *l'Histoire du Canada* de

³² Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, 19 mars 1887, Archives nationales du Canada, Papiers L. Fréchette, MG29, G13, vol. 3, p. 1733-1734.

³³ Nous utilisons le terme « relais » tel que le décrivent Vincent Lemieux et Mathieu Ouimet, *op. cit.*, p. 99-101 : « relais : acteur intermédiaire entre une *source* et une *cible* ». Dans le cas d'Alfred Garneau, la source ne serait pas une personne du réseau mais bien la finalité de celui-ci, soit la référence. Quant à la cible, « destinataire d'une relation directe ou indirecte venant d'une *source* », elle serait incarnée par les auteurs qui consultent Garneau suivant leur besoin de référence. Ainsi, Alfred Garneau représente le relais entre la référence (source) et les auteurs qui la réclament (cible).

François-Xavier Garneau depuis 1845, les écrivains souhaitent produire une littérature en conformité avec le statut national qu'ils désirent acquérir.

À ce titre, Alfred Garneau ne se contente pas de rééditer l'*Histoire du Canada* de son père. Il participe activement aux transformations opérées dans la norme littéraire québécoise du 19^e siècle. Le travail effectué en compagnie de son père lors de la préparation de la troisième édition de l'*Histoire du Canada* parue en 1859, ses nombreuses connaissances littéraires et historiques ainsi acquises, de même que sa place de traducteur au sein du gouvernement à Ottawa, font de lui un contact³⁴ pour les écrivains qui l'entourent. En œuvrant avec Henri-Raymond Casgrain au centre d'un large réseau d'environ vingt-cinq correspondants en ce qui le concerne, surtout en intervenant au niveau de la production, alors que Casgrain se concentre sur la légitimation et la diffusion³⁵, il construirait à la lettre (dans les deux sens du mot) l'intertextualité historique et esthétique utilisée par les membres du réseau pour créer une littérature nationale. Garneau incarnerait le pont³⁶ qui relie ces auteurs à l'intertextualité québécoise alors en formation. Il les raccorderait aussi à une intertextualité française, héritée de l'enseignement classique des séminaires et collèges de la province, mêlée à de nouveaux auteurs du courant romantique tels que Chateaubriand, Lamartine et Hugo par exemple³⁷, plus présents sur le marché du livre québécois depuis 1830. Dès 1860, avec la fondation de revues littéraires nationales telles *Les Soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien*

³⁴ « acteur avec qui un acteur donné est en relation directe » (Vincent Lemieux, Mathieu Ouimet, *op. cit.*, p. 100). Les relations qui caractérisent le réseau de Garneau s'inscrivent en lien direct avec ses membres. Le travail qu'effectue Garneau auprès d'eux ne nécessite pas d'intermédiaire.

³⁵ Manon Brunet, « Prolégomènes à une méthodologie d'analyse des réseaux littéraires : le cas de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain », *op. cit.*, p. 225.

³⁶ « Pont : relation directe entre deux acteurs qui autrement n'auraient pas de connexion entre eux » (Vincent Lemieux, Mathieu Ouimet, *op. cit.*, p. 100).

³⁷ Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, 341 p.

auxquelles collabore Alfred Garneau, un tri s'opère en regard des normes québécoises qui se déploient afin d'établir les critères de légitimation des œuvres et françaises et nationales. Cette première forme de critique littéraire permettra à la littérature québécoise de voir le jour et de s'affranchir quelque peu de celle de la mère patrie, la France. À l'instar de la correspondance de Crémazie, qui fait œuvre de critique littéraire incontournable, celle de Garneau contribuerait autant à la formation de l'esprit critique du temps, de la référence.

Les multiples corrections, conseils et informations littéraires et historiques réclamés auprès de Garneau par ses correspondants montrent à quel point les écrivains du 19^e siècle cherchent une norme, un modèle, une référence. S'il tient à encourager, entre autres, Joseph Marmette dans le contenu de ses productions romanesques, Garneau considère tout aussi important d'évaluer les choix de trames, de tournures et de style :

Il est une tournure que je veux plus particulièrement te signaler parce qu'elle me semble d'un mauvais effet, par suite de son allure traînante. Exemple :

p. 33 à la fin : « Les craquements des véhicules [...] tous ces bruits rapprochés confondent avec les lointaines détonations de corps de tir par les miliciens faisant l'exercice de peloton à la Canardière et à Beauport – *dont les coteaux avoisinant la montagne commencent à rentrer dans l'ombre.* [...]

Cette sorte de rallonge, tu le remarqueras, empêche ton style de voler et lui met du plomb dans l'aile. Ensuite, trop d'idées diverses dans une phrase font disparate, et alors, adieu le plaisir ³⁸!

³⁸ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 20 décembre 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/99. Cette lettre concerne le manuscrit du roman *L'Intendant Bigot*.

Garneau accepte humblement mais fermement de trancher pour les autres. De telle sorte que le travail de Garneau se présente comme un processus intertextuel nécessaire à l'autonomisation de la littérature. Cependant, ce processus n'est repérable qu'à partir de l'analyse serrée de sa correspondance auprès d'écrivains tels que Joseph Marmette (1844-1895 ; 75 lettres échangées entre 1868 et 1892), Arthur Buies (1840-1901 ; 38 lettres échangées entre 1873 et 1899) et Louis Fréchette (1839-1908 ; 9 lettres échangées entre 1880 et environ 1897).

En regard du réseau dont il fait partie et du processus intertextuel que Garneau engendre, il nous est possible de poser l'hypothèse suivante : l'œuvre d'Alfred Garneau consiste, tout comme celle de son père, François-Xavier Garneau, à écrire l'histoire nationale. Pour ce faire, Garneau fils opère indirectement en favorisant l'utilisation de formes plus littéraires, poésie et roman, lesquelles définiront les contours esthétiques et idéologiques de la littérature nationale après le décès de son père survenu en 1866. Ce travail suppose l'existence d'un réseau textuel et d'un réseau d'écrivains plus étendus que ceux de son père. Travaillant tous les deux aux sources, soit en utilisant les manuscrits de la Nouvelle-France, des documents d'archives telles que des cartes, des correspondances, des listes de milice, des relations, etc., ainsi que divers ouvrages d'histoire, tels que ceux d'Edmund Bailey O'Callaghan³⁹ par exemple, Alfred Garneau et son père semblent de

³⁹ Dans la préface de son *Histoire du Canada*, François-Xavier Garneau aborde la question des sources utilisées dans l'écriture de cet ouvrage. Il cite, entre autres, les précieux travaux historiques de O'Callaghan, archiviste de l'État de New York. Alors qu'Alfred Garneau tente de déterminer le sort réservé à l'Intendant Bigot après la Conquête, il consulte à son tour les ouvrages de O'Callaghan pour venir en aide

prime abord avoir recours aux mêmes matériaux. Pourtant, Garneau fils, lui, doit transiter par un relais obligé quand il s'agit des sources. Ce relais est celui du travail de son père, publié et reconnu, sur lequel il a travaillé pour la troisième édition et la réécriture d'une quatrième édition⁴⁰. De plus, cette source seconde, au niveau de l'esthétique, est caractérisée par un style direct, propre au récit historique. Pour Alfred Garneau, l'historique est indissociable du littéraire et vice versa. Par exemple, lorsqu'il s'agit de revoir le manuscrit du roman *L'Intendant Bigot* de Marmette, Garneau se questionnera sur l'importance de la véracité lors de la production romanesque :

En effet, est-il possible qu'un roman soit partout *absolument historique* ?
 Cette question te fait sourire. À ton tour tu me demandes si l'histoire elle-même est d'une fidélité bien irréprochable ? Je te répondrai par ces propres paroles de Chateaubriand : " Les historiens mentent un peu plus que les poètes ". Rassurons-nous tous les deux derrière l'auteur des *Études historiques*⁴¹.

Malgré leur but commun d'écrire l'histoire nationale, Alfred et François-Xavier diffèrent dans leur manière d'y parvenir. François-Xavier Garneau travaille seul. Alfred, quant à lui, est entouré d'un réseau d'écrivains. Il écrit « son » histoire nationale en recourant aux écrivains nationaux, en les faisant travailler à la cause commune formulée par son père. Bref, Alfred Garneau passe par son père, par la littérature comme genre et par les autres

à Joseph Marmette dans l'écriture de son roman *L'Intendant Bigot* (lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 30 août 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/105).

⁴⁰ Toujours dans le cadre de sa recherche sur Bigot, Alfred Garneau consulte également l'*Histoire du Canada* de son père : « Dussieux, le père Martin (de Montcalm en Canada) et mon père se bornent tout bonnement à dire que l'intendant fut exilé pour la vie » (lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 30 août 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/105).

⁴¹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 21 juillet [1871], Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/14/14.

écrivains pour prolonger l'écriture de l'histoire nationale. L'ensemble de ces relais constituerait l'œuvre de création d'une intertextualité.

Dans la première partie de notre mémoire, intitulée *Processus intertextuel et référence littéraire*, nous souhaitons approfondir les deux concepts principaux de notre objet d'étude puis les mettre en contexte avec la réalité littéraire du 19^e siècle. Ainsi, la structure du réseau d'acteurs littéraires d'Alfred Garneau de même que le processus d'intertextualité qui en résulte, feront l'objet du chapitre un. À cet effet, les travaux de Clément Moisan⁴² sur l'histoire littéraire, ceux de Vincent Lemieux⁴³ concernant les réseaux d'acteurs sociaux et les recherches réalisées par Manon Brunet sur la compréhension des réseaux littéraires du 19^e siècle québécois que nous avons abordés précédemment, se révéleront être à la base de notre compréhension du réseau de Garneau. Au niveau du processus intertextuel, nous souhaitons approfondir la théorie première de l'intertexte présentée par Julia Kristeva⁴⁴ et Roland Barthes⁴⁵ voilà près de 35 ans alors que tous deux participaient à la revue française *Tel Quel*⁴⁶. L'aspect social du littéraire tenait alors une certaine place dans la définition de cette théorie qui demande à ce titre des éclaircissements :

⁴² Clément Moisan, dir., *L'histoire littéraire : théories, méthodes, pratiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 284 p. ; *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 265 p. ; *Le phénomène de la littérature*, Montréal, Hexagone, 1996, 261 p.

⁴³ Vincent Lemieux, *Réseaux et appareils*, op. cit. ; *Les réseaux d'acteurs sociaux*, op. cit. ; *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, op. cit. ; Vincent Lemieux, Mathieu Ouimet, *L'analyse structurale des réseaux sociaux*, op. cit.

⁴⁴ Julia Kristeva, *Séméiotikè : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, 318 p.

⁴⁵ Roland Barthes, « Texte (théorie du) », *Encyclopaedia Universalis en ligne – on line*, Paris, 2002 (page consultée le 12 juin 2004).

⁴⁶ « [...] la notion d'intertextualité est également une notion polémique indissociable des travaux du groupe de théoriciens qui gravitent autour de la revue *Tel Quel* fondée en 1960 par Philippe Sollers. Or ces théoriciens – Sollers, Kristeva mais aussi Barthes, Foucault et Derrida ont surtout en commun leur conviction qu'il convient de défaire et d'attaquer un certain nombre de catégories "théologiques" c'est-à-dire intangibles, stables, sacrées et prédéterminées, comme le sujet, le sens et la vérité. » (Sophie Rabeau, *L'intertextualité*, Paris, GF Flammarion, 2002, p. 54).

Épistémologiquement, le concept d'intertexte est ce qui apporte à la théorie du texte le volume de la socialité : c'est tout le langage antérieur et contemporain qui vient au texte, non selon la voie d'une filiation repérable, d'une imitation volontaire, mais selon celle d'une dissémination – image qui assure au texte le statut non d'une *reproduction* mais d'une *productivité*⁴⁷.

C'est donc en suivant le processus de création intertextuel, né du renouvellement des normes littéraires québécoises, et non seulement dans ses résultats au sein des œuvres publiées et légitimées, que nous souhaitons inscrire notre analyse du mouvement intertextuel. Ainsi, il nous sera possible de développer des catégories intertextuelles propres aux réalités littéraires québécoises du 19^e siècle en plus d'établir le fonctionnement de ce processus chez Garneau. Il faut comprendre, avant tout autre chose, que le processus intertextuel que nous souhaitons démontrer ne peut pas se créer sans la présence de réseaux d'acteurs sociaux de la vie littéraire. C'est pourquoi les réseaux et le processus lui-même s'inscrivent à la base de notre objet théorique de manière équivalente. Au chapitre deux, nous utiliserons ces concepts pour mieux comprendre le besoin de nouvelles normes chez les jeunes auteurs à partir de 1860, en regard de l'importance accordée à l'histoire nationale et au courant romantique comme l'ont montré, entre autres, l'ouvrage collectif dirigé par Maurice Lemire, *Le romantisme au Canada*⁴⁸, les recherches de Lucie Robert sur l'institution littéraire québécoise⁴⁹ et celles de Daniel Mativat sur le métier d'écrivain au Québec au 19^e siècle⁵⁰.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁴⁸ Maurice Lemire, *Le romantisme au Canada*, *op. cit.*

⁴⁹ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, *op. cit.*

⁵⁰ Daniel Mativat, *op. cit.*

La seconde partie de notre mémoire, *La correspondance d'Alfred Garneau, 1868-1899, comme lieu de la création de la référence littéraire au Québec au 19^e siècle*, sera, quant à elle, réservée à la démonstration de l'articulation du réseau par Alfred Garneau en regard de la création d'une intertextualité. Le corpus utilisé sera la correspondance de Garneau échangée avec Joseph Marmette, Arthur Buies et Louis Fréchette. Ces lettres proviennent en majeure partie du Fonds Maurice Brodeur des Archives de l'Université Laval, du Fonds Suzanne Prince conservé aux Archives des Ursulines de Québec et des Papiers L. Fréchette des Archives nationales du Canada. Le chapitre trois sera consacré à l'analyse du réseau textuel de la référence historique, le retour à la Nouvelle-France, et le chapitre quatre à celui de la référence esthétique, le romantisme canadien.

Les besoins des correspondants d'Alfred Garneau exposent la nécessité d'un besoin de norme, de modèles et de références, qui caractérise l'émergence d'une littérature nationale québécoise au 19^e siècle. Ainsi, les échanges effectués entre ces acteurs de la vie littéraire et Garneau nous permettent de saisir les détails de l'articulation du processus intertextuel qu'il construit. Les nombreuses publications à succès de romans historiques de Joseph Marmette⁵¹ présentent des avantages considérables quant à l'étude de la référence historique par le choix de moments tirés de l'histoire québécoise et exhibés dans ces œuvres. Les lettres proposent également des éléments d'analyse

⁵¹ Joseph Marmette, « Charles et Éva », *La Revue canadienne*, décembre 1866-mai 1867 ; *François de Bienville : scènes de la vie canadienne au 17^e siècle*, Québec, Léger Brousseau, 1870, 299 p. ; *L'Intendant Bigot : roman canadien reproduit dans « L'Opinion publique »*, Montréal, Georges-É. Desbarats, 1872, 94 p. ; *Le Chevalier de Mornac : chronique de la Nouvelle-France, 1664*, Montréal, Typographie de « L'Opinion publique », 1873, 100 p. ; *Le tomahawk et l'épée*, Québec, Léger Brousseau, 1877, 207 p. ; *Les Machabées de la Nouvelle-France : histoire d'une famille canadienne, 1641-1768*, Québec, Léger Brousseau, 1878, 180 p.

intéressants en ce qui a trait aux développements du genre romanesque, donc de la référence esthétique nécessaire à la production de romans. Du côté de Louis Fréchette, c'est le genre par excellence du 19^e siècle, la poésie, qu'il nous est donné d'analyser. Les poésies de Fréchette⁵² cadrent parfaitement avec l'essor du concept de nation au 19^e siècle. Ainsi, il nous est possible d'étudier ses productions poétiques en regard à la fois de la référence historique et de la référence esthétique où le courant romantique s'exprime. Quant à Arthur Buies, ses productions essayistes typiquement québécoises⁵³, s'inscrivent amplement dans la vague nationaliste qui ressort de la référence historique. Ses ouvrages de descriptions géographiques du territoire canadien se rattachent directement à l'esprit colonisateur qui fait sa marque au Québec vers la fin du 19^e siècle. Notons finalement que les lettres échangées avec Garneau contiennent également des informations fort pertinentes sur les nombreux rôles, de correcteur, de chercheur et de promoteur par exemple, que doivent tenir les membres du réseau littéraire dont fait partie Alfred Garneau.

Les lettres étudiées dans ce mémoire ne constituent qu'une partie des échanges qui ont eu lieu entre ces écrivains. En effet, ces correspondances sont fort incomplètes dans tous les cas, comme on s'y attend. Les lettres de l'un, archivées, n'ont que très rarement une réponse conservée de l'autre. Beaucoup de ces lettres ont peut-être été

⁵² Louis Fréchette, *Fleurs boréales. Les oiseaux de neige*, Québec, C. Darveau, 1879, 268 p. ; *La légende d'un peuple*, Paris, Librairie illustrée, 1887, vii, 347 p. ; *Feuilles volantes*, Québec, C. Darveau, 1890, 228 p.

⁵³ Arthur Buies, *Chroniques, humeurs et caprices*, édition nouvelle, Québec, C. Darveau, 1873, vii, 399[1] p. ; *Chroniques, voyages, etc., etc.*, nouvelle édition, Québec, C. Darveau, 1875, 337[1] p. ; *L'Outaouais supérieur*, Québec, C. Darveau, 1889, 309[1] p. ; *Récits de voyage. Sur les Grands Lacs. À travers les Laurentides. Promenade dans le vieux Québec*, Québec, C. Darveau, 1890, 271 p. ; *Au portique des Laurentides. Une paroisse moderne. Le curé Labelle*, Québec, C. Darveau, 1891, 96 p. ; *La vallée de la Matapédia*, Québec, Léger Brousseau, 1895, 52 p.

détruites, sont perdues ou encore se trouvent dans des fonds d'archives n'ayant pas de lien direct avec leurs protagonistes. Ainsi, la majorité des lettres proviennent de la plume d'Alfred Garneau en ce qui concerne la correspondance échangée avec Joseph Marmette et Louis Fréchette, alors qu'il s'agit de l'inverse avec Arthur Buies. De plus, les déménagements et la proximité périodique des correspondants nous laissent croire que plusieurs échanges concernant les pratiques littéraires ont eu lieu plus directement, par voie orale, hors du cadre épistolaire.

PREMIÈRE PARTIE

PROCESSUS INTERTEXTUEL ET RÉFÉRENCE LITTÉRAIRE

CHAPITRE 1

LE PROCESSUS DE CONSTITUTION D'UNE NORME

Afin de démontrer le processus de constitution d'une norme, il est impératif d'abord d'en définir les constituantes. Le concept de norme, en littérature tout comme dans d'autres domaines tels que le droit et la sociologie, implique d'emblée une organisation sous-jacente qui le détermine et l'articule selon un ou plusieurs besoins. La norme est un système dont l'aboutissement est déterminé par des associations et des démarches entre diverses instances ayant pour but une régulation.

Qui dit *système*, dit également *organisation*, assemblage de ces éléments et types d'assemblage constituant un fonctionnement ou un comportement de l'ensemble. [...] Ce fonctionnement implique une série de règles, de codes, de démarches, qui dépendent des relations et des interrelations existant entre les éléments. Il se dégage un modèle conceptuel ou formel ou matériel d'organisation qui permet d'étudier (et de généraliser) le fonctionnement ou le comportement d'un système donné. Au départ donc, on pose que la *vie* du système n'est pas apparente, visible et repérable, qu'il faut par conséquent l'analyser, la décomposer pour pouvoir la rendre intelligible, explicable⁵⁴.

C'est dans cette visée que le présent chapitre souhaite établir l'articulation de la norme pour ensuite observer les éléments structurants qui la précèdent lors de sa création. Dans une perspective sociologique de l'histoire littéraire, nous souhaitons approfondir ces constituantes, soit deux en particulier, les réseaux d'acteurs sociaux et le processus

⁵⁴ Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 168.

intertextuel, en regard du résultat que leur combinaison engendre : la norme. Ainsi, nous démontrerons que les concepts de réseaux et de processus intertextuel produisent un large système au sein duquel se trouvent des éléments clés du mouvement de la vie littéraire, voire même de l'émergence de l'institution littéraire.

La norme

Bien qu'omniprésente à divers niveaux des études littéraires, soit particulièrement dans les études esthétiques et thématiques des œuvres littéraires d'une période précise, la norme reste un concept flou dont nous ne voyons bien souvent que les résultats ou les contours. Cette façon d'opérer peut être comprise, notamment, en prenant connaissance des œuvres qui sont retenues pour produire le corpus de l'histoire littéraire. Bien souvent, les œuvres qui ne cadrent pas avec les règles en vigueur, durant la période concernée, sont passées sous silence alors que celles qui s'inscrivent directement en concordance avec l'appareil normatif ont droit à la postérité : « [...] la littérature ne peut pas être réduite aux grands auteurs et aux grandes œuvres et [...] son étude doit rendre compte tout autant des œuvres ratées, mal écrites, qui ont été publiées et lues à une époque donnée⁵⁵ ». L'histoire littéraire doit, en effet, rendre compte de l'ensemble de la production littéraire et par le fait même, montrer les auteurs qui s'inscrivent en marge de la norme, non pas au moment où leur innovation est légitimée et une nouvelle norme acceptée, mais bien au moment où elle se pose en conflit avec la production immédiate.

⁵⁵ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 17.

L’innovation à un niveau s’accompagne d’un retour à la tradition à un autre niveau ; ainsi s’accomplit un changement qui n’est jamais simultané mais qui apparaît toujours en diachronie. C’est seulement de cette manière qu’on peut reconnaître les normes contre lesquelles se battent les textes et les auteurs rebelles et dont on perçoit les qualités novatrices⁵⁶.

S’il y a créations, oppositions, abolitions et modifications des normes en littérature, ce n’est pas pour combler une mode ou un courant quelconque, mais pour répondre à des besoins précis en matière de forme et de contenu. La norme, entendue au sens de régulatrice de la littérature, est constituée de codes qui varient d’une période à une autre. Ces codes se retrouvent à différents niveaux de la production littéraire. Pour Philippe Hamon⁵⁷, ils sont développés suivant quatre systèmes normatifs qui « peuvent se présenter sous des formes, avec des contenus thématiques, et en des points du texte variés et diversifiés. Aucun n’est incompatible avec les autres, chaque texte tendant, plus ou moins, à les entrelacer et à les faire collaborer perpétuellement, et à construire sa propre *dominante normative*⁵⁸ ». Les systèmes d’Hamon se situent aux niveaux de la grammaire (signes), de la compétence ou performance technique (outils), des grilles esthétiques (canons) et des règlements et étiquettes (lois). Même s’il place ceux-ci en regard de la création spécifique des personnages, nous croyons que cet ensemble systémique s’applique tout autant au concept de norme tel qu’entendu dans sa dimension sociale, c’est-à-dire dans la production littéraire des écrivains.

⁵⁶ Clément Moisan, *Le phénomène de la littérature*, Montréal, Hexagone, 1996, p. 26.

⁵⁷ Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, 227 p.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 28.

La dimension sociale de ce système normatif implique inconditionnellement les écrivains. En effet, toute la valeur de la norme prend sa source dans les choix d'écritures que font ces derniers.

La notion de *choix* est essentielle : parmi tous les matériaux disponibles (littéraires, linguistiques, génériques, thématiques, etc.) l'écrivain doit choisir ce qui constituera son texte. Personnel (conscient et inconscient), ce choix est aussi institutionnel : tous les matériaux ne parviennent pas à l'écrivain, tous ne sont pas également valorisés, tous, une fois repris, ne sont pas reçus par les appareils de légitimation et de consécration. Tout choix est encadré par l'institution⁵⁹.

Affaire de choix personnel, la norme est également et essentiellement régie par les institutions. Or, tous les écrivains ne font pas partie des institutions et ne sont pas en accord avec elles. Ainsi, la norme est incessamment remaniée, revisitée et transformée au profit des générations de littéraires qui souhaitent s'affranchir de leurs prédecesseurs. Sans cesse impliqués dans un dialogue entre la norme établie et celle à venir, les écrivains se réfèrent aux discours de la critique ainsi qu'aux idéologies et valeurs dominantes de la société pour effectuer leur choix. La norme se caractérise alors par une « mouvance » produite tout autant par d'autres instances que celles du monde littéraire. « Au système de normes littéraires correspond, en interrelations, un système de normes issu de sphères

⁵⁹ Benoît Mélançon, « Théorie institutionnelle et littérature québécoise », dans Maurice Lemire dir., *L'institution littéraire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture/Centre de recherche en littérature québécoise, 1986, p. 31.

différentes (religion, psychologie, éthique, politique, etc.) qui forment tous les deux un système de systèmes. Comme dans tout système, les éléments ne sont pas d'égale valeur ni de statut égal, mais l'un d'eux prédomine sur les autres ou se subordonne à eux⁶⁰ ». Engagés dans un processus qui dépasse largement la production littéraire, les écrivains qui souhaitent modifier la norme en place, comme l'ont fait, par exemple, les romantiques face aux rhétoriciens durant le 19^e siècle en France, sont confrontés à diverses instances, académiciennes dans ce cas-ci, qui elles-mêmes, de leur côté, tentent à tout prix de maintenir leur norme active. Ainsi, le travail de la critique, effectué auprès du lectorat, populaire ou savant, s'avère d'une importance capitale.

La norme n'est pas uniquement une question de production. En effet, celle-ci doit également être comprise sous l'angle de la légitimation. Puisque c'est au niveau des institutions, surtout, qu'est régie la norme, c'est aussi à ce stade que se produit la reconnaissance littéraire des œuvres.

En tant qu'œuvre d'art, le texte « littéraire » n'est pas vu (ou jugé) selon son utilité, sa justesse, son efficacité, mais selon sa *beauté*, laquelle ne s'impose pas de soi mais à la suite d'un processus de valorisation et de légitimation. Donc, il s'agit de deux systèmes *normatifs* (celui de la langue et celui du BEAU) avec lesquels ou contre lesquels s'édifie un corpus littéraire, soit dans sa production ou son émergence, soit dans sa réception ou sa reconnaissance⁶¹.

⁶⁰ Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, op. cit., p. 184.

⁶¹ *Ibid.*, p. 191.

La beauté est dans l'œil de celui qui regarde, dit-on. Or, dans le cas de la littérature, la beauté est dans l'œil de celui qui dicte la norme. Ainsi, le public lecteur est largement sollicité par la critique pour confirmer le corpus légitime d'une littérature nationale donnée. Cependant, selon les époques, le lectorat varie. Au 19^e siècle, entre autres, celui-ci est largement formé de l'élite bourgeoise montante, les femmes et les hommes instruits. Au 20^e siècle, par contre, l'instruction est offerte à tous depuis maintenant quelques années et les lecteurs sont de plus en plus nombreux. Ainsi, la régulation vise un lectorat beaucoup plus large. Les médias, notamment les revues et journaux, deviennent des véhicules de transmission de la norme chez le public. Beaucoup de choix de lectures et de réussites commerciales dépendent de la réception des œuvres. Or, cette réception est largement influencée par les critiques qui tentent de dicter ou de conseiller les choix à faire ou à ne pas faire.

Le monde littéraire, avant d'atteindre la sphère du public, est concentré dans un cercle fermé où les lecteurs sont très souvent les producteurs. Par exemple, au Québec, durant le 19^e siècle, la majorité du lectorat masculin touchait de près ou de loin à la production littéraire soit par le biais de leur métier⁶² ou par intérêt personnel développé lors de leurs études. Au sein de ces cercles plutôt fermés, la norme occupe une place centrale puisque tous les écrivains se positionnent par rapport à elle, soit en s'y conformant ou en s'y opposant. Quand les écrivains ne font pas partie des institutions

⁶² Parmi ceux-ci on peut compter des politiciens (Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, premier Premier ministre du Québec, est également l'un des premiers romanciers de cette province), des musiciens (Ernest Gagnon, organiste de la cathédrale de Québec, il publie plusieurs ouvrages concernant les chansons d'autrefois du patrimoine canadien-français), des médecins (François-Hubert LaRue, médecin, collaborateur aux *Soirées canadiennes*), prêtres et enseignants (Jean-Baptiste-Antoine Ferland, prêtre et professeur d'histoire à l'Université Laval, publie son cours d'histoire sous forme de volumes), ainsi que plusieurs autres hommes ayant eu la chance de parfaire leurs connaissances du monde des Lettres par leur instruction classique.

(académie, société littéraire, milieu scolaire, etc.), ils ne sont pas amenés directement à observer le respect de la norme et à produire des critiques qui vont dans le sens de celle-ci. Les écrivains qui s'opposent directement ou non à la norme travaillent toutefois à la mise en place d'un appareil normatif différent. Les conflits qui naissent entre les institutions, souhaitant maintenir la norme établie, et les réseaux informels d'écrivains, désirant la modifier au profit de nouvelles pratiques littéraires, sont le point culminant du « mouvement » de la norme. C'est dans ces conditions, uniquement, qu'elle peut se renouveler, s'adapter, s'amoindrir et se transformer pour faire place à l'évolution littéraire nécessaire à la continuité de cette discipline artistique. Toutefois, cette confrontation n'est pas diffusée de la même manière auprès du lectorat plus large puisque ce dernier n'a connaissance que des résultats de l'application de la norme et non de sa structure de création ou de fonctionnement.

Quand un nouveau code (genre, style, etc.) naît, il consiste en un grand nombre de normes strictes, ainsi qu'en un grand nombre de prescriptions, voire d'interdits. Les deux sont nécessaires pour que le code soit ressenti comme tel et qu'il acquière aux yeux des lecteurs de l'œuvre un caractère de contrainte ou d'obligation. Quand le code devient tel dans l'horizon d'attente, un procès de relâchement graduel s'amorce : certaines des prescriptions deviennent optionnelles et plusieurs sont la plupart du temps évitées. En dernier lieu, seuls demeurent les signaux externes du code. Mais leurs occurrences dans le texte sont suffisantes pour évoquer chez le lecteur le code dans son ensemble⁶³.

⁶³ Clément Moisan, *Le phénomène de la littérature*, op. cit., p. 26. Moisan fait ici référence aux théories développées par Iouri Lotman dans *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973.

Dans la pratique, la norme agit à plusieurs niveaux et sur toutes les sphères de production, de diffusion et de légitimation de la vie littéraire. En effet, la censure et la critique en sont de bons exemples. La norme est influencée par les connaissances et positions des institutions par rapport aux idéologies sociales. Le processus de constitution de celle-ci est tributaire des actions des groupes informels en opposition avec elle, tels les réseaux d'acteurs sociaux. De plus, la norme est un élément littéraire qui dépend largement des références qu'elle souhaite voir adopter dans la production. Or, ces références, la plupart du temps esthétiques et thématiques, font appel à un autre mécanisme, soit le processus intertextuel. Ce dernier doit être maîtrisé et connu des instances formelles ou non qui désirent maintenir ou soulever la norme. C'est pourquoi la combinaison de ces deux derniers éléments, les réseaux d'acteurs sociaux et le processus intertextuel, sont à la base de l'assemblage de la norme. Celle-ci doit toujours être « mouvante ». Elle se crée donc dans un milieu d'opposition et de conflit.

Les réseaux d'acteurs sociaux/littéraires

Les réseaux d'acteurs sociaux se présentent généralement comme un système. Similaires à la norme, on y retrouve des structures et des éléments sous-jacents. Les réseaux ne se limitent pas à des caractéristiques fixes puisqu'ils incarnent avant tout les relations qu'entretiennent les acteurs sociaux entre eux : « Les *réseaux* sont des systèmes d'acteurs sociaux qui, pour des fins de mise en commun de la variété dans l'environnement interne, propagent la transmission de ressources en des structures

fortement connexes⁶⁴ ». Dans le cas des études littéraires, les réseaux jouent un rôle prépondérant puisqu'ils permettent de saisir l'aspect social de la production littéraire dans une perspective de collectivité et d'échanges informels. Afin de comprendre clairement en quoi consistent le but et l'articulation des réseaux d'acteurs sociaux, il est nécessaire de les situer par rapport aux autres types de systèmes intégrant des individus. Pour ce faire, s'avère essentielle une comparaison de ceux-ci avec les appareils, ces « [...] systèmes d'acteurs sociaux qui, pour des fins de mise en ordre de la variété dans leur environnement externe, contraignent la transmission de ressources en des structures faiblement connexes⁶⁵ ».

Les réseaux et les appareils se distinguent par les rapports qu'ils entretiennent avec les ressources transmises (informations, biens, services, personnes, etc.), les types de connexions établies (« relations directes ou indirectes entre deux acteurs⁶⁶ »), les frontières qui les délimitent et, finalement, essentiellement par leur organisation et leur rapport à la régulation (autorité). Les appareils et les réseaux ne sont cependant pas toujours délimités de façon distincte. On peut relever des réseaux qui tendent vers une organisation plutôt structurée tel un appareil. En tout, on peut trouver quatre types de réseaux et d'appareils qui se différencient par l'intensité de leur connexion. Le *réseau intégral* présente une connexité forte, le *quasi-réseau*, une connexité assez forte, le *quasi-appareil* est faiblement connexe et l'*appareil intégral*, très faiblement connexe⁶⁷.

⁶⁴ Vincent Lemieux, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 11. Cette partie du chapitre 1 se réfère amplement aux travaux de Vincent Lemieux.

⁶⁵ *Idem*.

⁶⁶ Vincent Lemieux, *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, p. 7.

⁶⁷ *Idem*, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, *op. cit.*, p. 21-24.

Habituellement, dans leur évolution, les réseaux tendent à se transformer en appareils : « Quant à l'évolution des quatre formes de systèmes, elle se ferait d'une forme voisine à l'autre, y compris l'évolution possible des appareils intégraux vers des systèmes non connexes. Il y aurait toutefois une tendance générale à ce qu'un système évolue d'une structure plus connexe à une structure moins connexe⁶⁸ ».

Dans le cas de la vie littéraire, les appareils sont plus facilement reliés aux institutions, par exemple, aux institutions scolaires, politiques ou académiques. Ils s'occupent principalement de la conservation et du maintien des normes en place, délimitent les transactions qui sont effectuées entre les autorités de l'appareil et les membres qui y sont reliés. Les réseaux, quant à eux, sont plutôt formés d'écrivains qui ne souhaitent pas se voir imposer de hiérarchie conventionnelle, être contrôlés et dirigés dans leurs productions :

[...] les réseaux culturels enjambent les temps et les espaces sociaux de la manière la plus désordonnée, au risque de perdre de la légitimité sociale mais jamais leur pouvoir de créativité, de transformation sociale, même quand ils nous semblent conservateurs, embriagadés ou surveillés. Tout intellectuel a la prétention de changer le monde, qu'il soit présent, passé ou à venir. L'usage de la liberté de parole et d'action est l'enjeu des réseaux culturels⁶⁹.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 24.

⁶⁹ Manon Brunet, « Prolégomènes à une méthodologie d'analyse des réseaux littéraires : le cas de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain », *Voix et images*, hiver 2002, vol. 27, n° 2, p. 218.

Les réseaux en littérature se positionnent toujours face à l'autorité en place, la norme. Ils se situent au centre de l'activité productrice, diffusée et légitimée à l'interne. Or, les réseaux informels sont tout autant tournés vers l'extérieur puisque leur but, face à l'appareil, est de légitimer leurs pratiques remaniées afin de les faire passer au stade de la normalisation. De là toute l'importance de publier leurs travaux littéraires et d'être aussi critiques en regard de ceux-ci. Ainsi, les méthodes de travail des réseaux informels feront boule de neige et remplaceront l'autorité en place, la norme. « Enfin, les réseaux interviennent d'eux-mêmes dans la sociétation par leur action fonctionnelle ou dysfonctionnelle à l'endroit des organisations constituées⁷⁰ ». C'est le cycle nécessaire notamment à l'autonomisation d'une littérature nationale, mais également pour toute évolution de l'esthétique et de la thématique.

Les réseaux se définissent par les relations entretenues entre les acteurs qui les constituent. On retrouve trois dimensions dans l'étude des réseaux. L'*appartenance* ou le statut, qui détermine les liens d'identification ou de différenciation entre les acteurs du réseau (un métier, une cause commune, un lien de parenté, par exemple), l'*appropriation* qui définit les transactions de biens, d'informations ou de personnes (les échanges, les sources, les connaissances, etc.) et, la *finalité*, qui oriente l'action et délimite l'information structurante en fonction de la gouverne, soit du contrôle des acteurs entre eux⁷¹ (le but de la formation du réseau). Ainsi, ces relations peuvent être constituées soit de liens forts ou de liens faibles. Le lien fort se définit par une grande intensité

⁷⁰ Vincent Lemieux, *Réseaux et appareils*, Saint-Hyacinthe/Paris, Edisem/Maloine S.A., 1982, p. 15.

⁷¹ *Ibid.*, p. 24-25 ; *idem*, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, *op. cit.*, p. 14-18.

émotionnelle alors que le lien faible n'en présente qu'une moindre⁷². Plus les liens d'un réseau sont forts, plus les échanges entre les acteurs seront connexes, c'est-à-dire que tous échangeront entre eux de manière équivalente. Cela donne lieu à des réseaux très fortement internes. Si l'on regarde de plus près le réseau informel dont Alfred Garneau fait partie, on peut constater que les membres principaux du réseau, soit Joseph Marmette, Henri-Raymond Casgrain, Louis Fréchette et quelques autres, entretiennent tous des correspondances entre eux sans utiliser d'intermédiaire. Ainsi, leurs relations présentent des liens forts et donnent à ce réseau informel une connexité puissante.

À partir de ces deux genres de liens, fort et faible, il est possible de relever deux modèles de réseaux, soit les réseaux potentiels et les réseaux actifs. Le réseau potentiel est « fait de tous les participants et de leurs connexions, susceptibles d'entrer en action dans un contexte donné⁷³ » alors que le réseau activé est « une partie d'un réseau potentiel qui entre en action dans un contexte donné⁷⁴ ». Tous les réseaux sont constitués de liens forts et de liens faibles et plus le réseau est grand, plus il y a de chance qu'il soit potentiel plutôt qu'actif. Dans ce cas-ci, ce sont de petites cellules du réseau qui sont actives. Ces cellules, constituées en majeure partie de liens forts, se connectent à d'autres cellules par des acteurs avec qui elles entretiennent des liens plus faibles. Cet ensemble de connexions de cellules actives forme un large réseau potentiel. Au sein de ce même réseau, on peut trouver des connexions avec des appareils (institutions) ; ce qui fait, qu'en bout de ligne, ce large réseau peut s'avérer être un quasi-réseau. Dans le cas des réseaux informels créés au Québec dans la deuxième moitié du 19^e siècle, les membres peuvent

⁷² *Idem*, *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, *op. cit.*, p. 8.

⁷³ *Idem*.

⁷⁴ *Idem*.

participer à plusieurs d'entre eux. Par exemple, Alfred Garneau est membre d'un petit réseau, souvent nommé par l'histoire littéraire « l'École littéraire de Québec », avec d'autres écrivains. Ce réseau, surtout délimité géographiquement par la ville de Québec, et ses membres les plus laborieux, n'est qu'une cellule active d'un large réseau international, soit celui de Henri-Raymond Casgrain.

On retrouve plusieurs types de réseaux dans les théories de Vincent Lemieux⁷⁵. Or, dans le cas qui nous intéresse, soit la vie littéraire, nous ne retiendrons que trois d'entre eux. En littérature, les réseaux d'acteurs se mobilisent surtout suivant un paradigme en particulier, soit celui de l'appartenance. Ainsi, les réseaux de parenté, d'affinité et de soutien s'avèrent les plus fréquents. Les réseaux de parenté et les réseaux d'affinité se rejoignent sensiblement. « [...] les réseaux de parenté consistent principalement dans des transmissions de ressources relationnelles et statuaires, c'est-à-dire en des échanges par lesquels les participants se reconnaissent comme apparentés, chacun en son statut propre⁷⁶ » et les réseaux d'affinité « relient des amis et des proches qui, sans être apparentés, ont entre eux des relations positives dans l'ordre de l'appartenance⁷⁷ ». Plusieurs milieux de travail ou organismes où se produisent des rencontres sont compris dans ces deux types de réseaux. Dans le cas littéraire, les relations de parenté sont extrêmement importantes puisqu'elles caractérisent souvent le propre d'une filiation familiale que l'on a pu constater notamment au Québec, durant le 19^e siècle. Les écrivains le sont souvent de père en fils comme pour Alfred et François-

⁷⁵ Réseaux de communication, réseaux de parenté, réseaux d'affinité, réseaux de soutien, réseaux marchands, réseaux de mobilisation, réseaux d'entreprises, réseaux entourant les politiques publiques et réseaux de clientélisme (Vincent Lemieux, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, *op. cit.*).

⁷⁶ *Ibid.*, p. 35.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 47.

Xavier Garneau et également pour Philippe Aubert de Gaspé père et fils. Encore plus étendues, les relations d'affinité déterminent la majorité des réseaux littéraires. Les études, le métier, le lieu de vie, etc., caractérisent en général l'élément déclencheur de ces relations qui dépassent largement la transmission de ressources informationnelles. Les nombreux emplois occupés par les écrivains dans la fonction publique au 19^e siècle, au Québec et à Ottawa, sont des lieux privilégiés pour la création de relations d'affinité. Le Club des Dix d'Ottawa, dont fait partie Alfred Garneau avec, entre autres, Benjamin Sulte et Alfred Duclos DeCelles, est un bon exemple de réseau d'affinité créé à partir d'un lien commun, soit un lieu de travail, dans ce cas-ci, le gouvernement fédéral. Quant aux réseaux de soutien, « [i]l s'agit plutôt de transmettre des ressources matérielles ou informationnelles, portées par des ressources relationnelles, au bénéfice de personnes qui en ont besoin. C'est la propagation de ces ressources, en direction des personnes à soutenir, qui caractérise les réseaux de soutien⁷⁸ ». Dans la pratique littéraire, les réseaux de soutien ont comme visée le regroupement des écrivains dans le but d'une meilleure production, donc essentiellement par l'échange de services comme dans le cas d'Alfred Garneau.

Ces trois types de réseaux, de l'intérieur, présentent également une structure. Des rôles sont attribués, des règles mises en place afin d'établir un système normatif. « Dans les réseaux comme dans les autres formes de systèmes, les acteurs sociaux cherchent aussi à contrôler des normes ou des ressources *normatives*. Il s'agit des valeurs ou des règles qui orientent l'action ou les dispositions à agir des destinateurs en contrôle⁷⁹ ».

⁷⁸ *Ibid.*, p. 57.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 17.

Tous ces mécanismes visent à valider et à délimiter le capital social qui se manifeste dans les réseaux.

[...] le capital social est une des ressources dont dispose un acteur, ou dans laquelle il a un intérêt. Cette ressource permet, comme d'autres, d'atteindre certains buts et de réaliser certaines activités, ce qui ne serait pas possible autrement. Cependant, à la différence des autres ressources, le capital social réside dans la structure des relations entre les acteurs sociaux. Il n'est pas localisé chez les acteurs, mais entre eux⁸⁰.

C'est pourquoi les rôles des acteurs sociaux à l'intérieur des réseaux (contacts, relais, cible, source) prennent tant d'importance. Ils régissent le capital social et le dirigent vers la finalité du réseau. L'occupation de ces différentes attributions par les acteurs d'un réseau permet à celui-ci d'atteindre son but efficacement. On entend par *contact* « acteur avec qui un acteur donné est en relation directe⁸¹ », par *source* « acteur qui est le destinataire d'une relation directe ou indirecte avec une *cible*⁸² », par *cible* « acteur qui est le destinataire d'une relation directe ou indirecte venant d'une *source*⁸³ » et par *relais* « acteur intermédiaire entre une *source* et une *cible*⁸⁴ ». Tous ces rôles sont essentiels au fonctionnement et à la finalité du réseau puisqu'ils incarnent les relations elles-mêmes, soit le véhicule du capital social. En ce qui concerne le réseau d'Alfred Garneau, ces

⁸⁰ *Idem, À quoi servent les réseaux sociaux ?, op. cit., p. 59.*

⁸¹ Vincent Lemieux et Mathieu Ouimet, *L'analyse structurale des réseaux sociaux*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 100.

⁸² *Ibid.*, p. 101.

⁸³ *Ibid.*, p. 99.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 101.

rôles sont distribués surtout en fonction de la finalité du réseau, soit le besoin de nouvelles normes. Ainsi, en plus d'être un *contact*, Garneau agit essentiellement comme *relais* auprès des écrivains du réseau. Ces derniers, positionnés dans le rôle de la *cible*, ont recours à Garneau afin que celui-ci fasse le pont entre eux et leur besoin de référence remaniée. L'importance de ce besoin fait de celui-ci un élément essentiel dans le réseau. Il est caractérisé par le rôle de la *source*. Cette façon de structurer le réseau de Garneau nous permet de relever l'implication centrale de celui-ci.

Dans une perspective littéraire, l'étude des réseaux, suivant leurs structures, permet avant toutes autres choses de comprendre que le réseau appartient à un monde en connexion avec plusieurs autres disciplines (instances) telles que la religion, la politique, l'éducation, etc. Ceci fait en sorte que, dans son système, le réseau littéraire doit non seulement s'activer en réponse aux appareils (les institutions) mais tout autant en lien avec d'autres réseaux.

Même si la configuration des réseaux culturels [littéraire dans le cas qui nous concerne] peut être semblable en plusieurs points à celle des autres réseaux, le fait que dans un réseau culturel les relations tissées aient comme objectif principal et permanent la recherche de la légitimation auprès des autres réseaux, il en résulte un réseau aux contours plus que fragiles, très flou et à l'évolution difficilement prévisible. [...] Vu d'une manière plus positive, on dirait que le dynamisme du réseau littéraire ne dépend ni plus ni moins que de ces contraintes propres à son genre⁸⁵.

⁸⁵ Manon Brunet, *op. cit.*, p. 237.

Malgré les difficultés qui se présentent lors de l'analyse des réseaux d'acteurs littéraires, il est possible de rendre compte de l'articulation de ceux-ci à partir des échanges informels qui sont produits, notamment les correspondances, comme le fait Manon Brunet à partir de celle d'Henri-Raymond Casgrain. Dans le cas qui nous intéresse, soit la position d'Alfred Garneau au sein de la vie littéraire québécoise de la deuxième moitié du 19^e siècle, on peut, d'ores et déjà, affirmer que le réseau dans lequel il agit est largement connexe à celui de l'abbé Casgrain. Or, s'il semble très grand, une petite partie seulement est active. Cette petite partie a cependant l'avantage de présenter un réseau fortement connexe où tous les rôles nécessaires à la réalisation de la finalité sont endossés.

Les réseaux constituent un des éléments clés de la réalisation du processus de constitution d'une norme. Système en mouvement, la norme, en littérature, se superpose au social. Ainsi, à la base de celle-ci, doivent se regrouper des acteurs sociaux possédant les capacités nécessaires à l'avancement de celle-ci. Or, ces acteurs doivent être en mesure de se positionner face à la norme en place pour proposer un renouvellement. Ce positionnement ne peut se produire sans la connaissance des normes passées, des textes et des pratiques antérieures. Ce rapport au littéraire du passé, dans l'expression de son résultat, se nomme l'intertextualité. Le deuxième élément nécessaire à la constitution de la norme, le processus intertextuel, fait appel au concept d'intertextualité non pas dans son aboutissement mais dans son mouvement d'élaboration.

Le processus intertextuel

L'intertextualité occupe une place prépondérante dans les études littéraires depuis maintenant plus de trente ans. La perspective engagée dans la voie d'une analyse intertextuelle implique, la plupart du temps, des relations de texte à texte, quelquefois, d'auteurs à textes et rarement de la société au texte. Que l'on parle d'influence, de modèle, de plagiat, de parodie, de référence, de citation, etc., l'intertextualité n'est, en bout de ligne, que le résultat visible d'une démarche plus complexe. Ce concept a beaucoup évolué en laissant parfois de côté l'auteur, l'histoire littéraire et la société au profit du texte uniquement. Puis, l'intertextualité s'est tournée à nouveau vers l'auteur et le lecteur, inscrivant leurs actes de productions, actes sociaux, en lien direct avec les développements du concept. Aujourd'hui, la notion d'intertextualité, utilisée à toutes les sauces, ne demande plus une délimitation nette de son emploi mais plutôt une justification de celle-ci :

Il faut reconnaître que la notion d'intertextualité est l'enjeu d'affrontements significatifs dans certains secteurs de la vie intellectuelle contemporaine. Il faut donc à mon avis que le chercheur, mettant cartes sur table, expose et manifeste sa propre problématique tout en laissant voir de quelles filiations théoriques elle provient et quelles visées elle est censée accomoder⁸⁶.

⁸⁶ Marc Angenot, « Intertextualité, interdiscursivité, discours social », *Texte*, 1983, n° 2, p. 103-106, cité dans Sophie Rabeau, *L'intertextualité*, Paris, GF Flammarion, 2002, p. 74.

Nous sommes pleinement d'accord avec cette nécessité émise par Marc Angenot face à « l'absence de consensus⁸⁷ » générée par l'ampleur de l'intérêt face au concept d'intertextualité. Nous inscrivons donc notre objet théorique, le processus intertextuel, entièrement dans cette observation en démontrant toute son articulation et sa portée.

Le processus intertextuel est un concept appartenant au domaine de l'histoire littéraire puisqu'il implique, à sa base, les auteurs et les pratiques littéraires. Or, cette discipline des études littéraires entretient un lien particulier avec le concept d'intertextualité.

L'intertextualité est un type de relations (MODÈLE) à l'intérieur du système (de la vie) textuel(le). Ce genre de relations est encore et toujours vu, dans l'histoire littéraire de type traditionnel, comme des *influences* ou des *causes*, des *origines* ou des *sources*, et, bien sûr aussi, comme leurs contraires ; des *copies* ou des *effets*, des *déclins* ou des *destins*. Mais jamais comme des interrelations⁸⁸.

Le processus intertextuel, inspiré directement de la notion d'intertextualité, met le doigt sur ces interrelations afin de démontrer de quelle façon se fabriquent la production et la validation d'un corpus intertextuel. Il s'agit donc des interrelations entre les auteurs et les pratiques littéraires ainsi que des choix et des approbations au sein des productions littéraires. Par rapport à l'explication de Roland Barthes concernant le texte et plus

⁸⁷ *Idem*.

⁸⁸ Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, op. cit., p. 214.

spécifiquement l'intertexte, soit un « tissu⁸⁹ » dont il est impératif de le « percevoir [...] dans sa texture⁹⁰ », le processus intertextuel se construit à partir des échanges entre les acteurs de la production littéraire, les écrivains, et les idéologies sociales ainsi que les courants esthétiques dont sont marqués les textes, le tout, sous forme de réseautique. De ces échanges seulement, naît l'intertextualité qu'il est possible de relever dans les textes et que par la suite on juge normalisée selon une époque, un genre ou un courant donnés.

L'intertextualité, comme réservoir d'*auctores*, d'objets de programmes et de valeurs déjà légitimées, joue certainement un rôle important pour l'inscription concrète dans le texte, et pour la fixation dans la conscience collective, des canevas proscriptifs et prescriptifs des idéologies. Elle est à la fois stock de modèles, de palmarès déjà établis, source, cible et moyens d'interprétations normatives⁹¹.

Cependant, s'il est possible d'analyser la norme en fonction des traces intertextuelles dans les œuvres, il faut comprendre que c'est le processus intertextuel, combiné aux réseaux informels d'écrivains, qui permet à la norme de voir le jour. Avant d'établir un code quelconque, il est impératif que celui-ci soit entièrement déterminé, donc que sa structure, qu'elle soit en lien avec une pratique esthétique ou une idéologie, puisse être identifiable. La norme, dans son aboutissement littéraire, ne fait que légitimer une

⁸⁹ Roland Barthes, « Texte (théorie du) », *Encyclopaedia Universalis en ligne – on line*, Paris, 2002 (page consultée le 12 juin 2004).

⁹⁰ *Idem*.

⁹¹ Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 35-36.

pratique. Sa création réside uniquement dans les bouleversements institués par les acteurs sociaux, en réaction à une autre norme.

Le processus intertextuel fonctionne sous forme de réseau. L'intertextualité également peut être abordée sous forme de réseau. Or, contrairement à celle-ci, le processus intertextuel n'est pas figé, telles une toile d'araignée, une bibliothèque où se trouvent alignés tous les livres, côte à côte. Le processus intertextuel est le mouvement, l'action par laquelle des écrivains choisissent de sélectionner, de retenir, de légitimer, d'approfondir des textes qui sont eux-mêmes reliés à des valeurs et à des idéologies. Dans la structure interne des réseaux, on retrouve des réseaux potentiels et actifs, comme nous l'avons vu précédemment dans ce chapitre : « [...] il y a des réseaux potentiels, virtuels ou des zones d'un réseau qui n'existent pas autrement tant et aussi longtemps qu'elles ne sont pas activées. Dans le domaine littéraire, les réseaux intertextuels en sont probablement l'exemple le plus frappant : des œuvres littéraires qui existent déjà peuvent n'être "activées" qu'un siècle plus tard, récupérées pour la création de nouvelles œuvres⁹² ». Le réseau activé est le moteur du processus intertextuel. Une fois en action, les écrivains qui ont déclenché le réseau intertextuel travaillent à des choix esthétiques. Tous n'ont pas la même perspective par rapport aux normes passées, aux textes et aux pratiques antérieures, donc au bagage intertextuel de leur littérature. Ainsi, dans le processus intertextuel, alors que certains se limiteront à la mise en texte, soit à la production d'œuvres nouvelles sous l'égide d'une nouvelle norme, d'autres agiront comme relais entre les acteurs productifs et l'intertextualité activée. Alfred Garneau, tel

⁹² Manon Brunet, *op. cit.*, p. 228.

que nous l'avons vu précédemment dans ce chapitre, est un acteur agissant comme relais entre les producteurs et l'intertextualité.

Pour donner des résultats, le rôle de *relais* du processus intertextuel, tout comme celui de *producteur*, doit être comblé par les acteurs sociaux. Le *relais*, qu'on peut qualifier de *référent*, a pour tâche de choisir, de trancher, de proposer et d'évaluer les avenues possibles d'un renouvellement littéraire. Il ne se limite pas à la découverte, à l'exhibition et à l'utilisation des textes passés, conditions nécessaires à la création d'une intertextualité, mais s'engage plutôt à revoir les pratiques littéraires, par la voie du contenu et de la forme. Pour faire une boucle complète, le travail du *référent* doit être légitimé par ses pairs, voire obligatoirement utilisé dans la production des textes. Le *référent* est un critique, à l'interne, du littéraire passé, présent et à venir. Le travail qu'il exécute au sein du processus intertextuel fait office de formation critique. Une fois le bagage critique renouvelé, accepté et utilisé dans les œuvres, le processus intertextuel est complet. Combiné à la présence de réseaux d'acteurs littéraires informels, qui se positionnent en marge de la norme en place et proposent leur renouvellement critique, une nouvelle norme voit le jour. Rendu à cette étape, l'esprit critique des auteurs qui ont fait appel au *référent* est entièrement formé. On peut alors affirmer qu'il y a eu renouvellement littéraire (nouveau courant, genre, style) ou création d'une littérature nationale lorsque le renouveau se produit aux frontières de deux ou de plusieurs littératures. La littérature québécoise, en création au milieu du 19^e siècle, voit le jour aux bornes de la littérature française romantique et classique. Un positionnement critique

permet aux auteurs de cette époque de valoriser de nouvelles pratiques littéraires en émergence propres à la littérature qu'ils souhaitent produire.

Le processus intertextuel s'effectue par des acteurs littéraires, à partir de textes, dans le but de transformer ou de créer des pratiques de productions littéraires. Il s'agit donc d'aborder l'intertextualité, non pas dans ses résultats, mais à partir de la forme et du contenu des œuvres, de la production et de l'horizon d'attente du lectorat qui, à l'intérieur du processus, est constitué de créateurs. L'horizon d'attente des lecteurs-créateurs, soit des écrivains, est largement influencé par des besoins que ne peut combler la norme. Ces besoins se positionnent essentiellement, pour ce qui a trait à la productivité, aux dimensions esthétique et thématique de la littérature. Au niveau de l'esthétique, il s'agit de réévaluer les pratiques d'écritures stylistiques en application à une époque donnée. Le tout est produit, toujours en regard de la norme, en fonction des aspects tels que la technique, le style et la langue. Pour la thématique, le travail s'effectue directement en lien avec les idéologies et les valeurs véhiculées dans la société : de quoi parle-t-on ? quels sont les intérêts sociaux ? les enjeux ?, etc. Donc, plus qu'une référence de textes à textes, le processus intertextuel pose des questionnements (besoins) auxquels tentent de répondre des écrivains (réseaux), dans le but de réévaluer les pratiques légitimées (la norme), toujours en regard d'une activité de communication, d'un acte social : « [...] l'étude du texte littéraire comme intertextualité montre qu'en lui s'intègrent les textes divers de la société et de l'histoire au sens plus large (*i.e.* non pas) pour qu'ils soient dits, mais pour que (ou parce que) ils y agissent [...]»⁹³.

⁹³ Henri Lafay, « Les animaux malades de la peste : essai d'analyse de l'intertextualité », *Cahiers d'histoire des littératures romanes*, 1977, n° 1, p. 49.

L'alliance des réseaux informels d'acteurs littéraires et du processus intertextuel démontre la constitution de la norme. L'articulation des réseaux, dans un cadre littéraire, présente de façon concrète de quelles manières les échanges concernant la production, la diffusion et la légitimation se structurent à travers les positions et les finalités des groupes. En ce sens, les correspondances d'écrivains, par exemple, permettent de saisir toute cette sphère informelle sous-jacente aux institutions mais dont l'apport est tout aussi, si ce n'est pas plus, considérable dans la pratique littéraire. D'un point de vue social, le travail effectué par ces réseaux, soit dans le cas qui nous intéresse, l'enclenchement du processus intertextuel, est investi d'une finalité propre à l'évolution littéraire. Dans un contexte donné, ces deux systèmes constituants de la norme, permettent d'analyser le littéraire, et non pas la littérature : « [...] parce que le littéraire est mouvement et la littérature, résultat⁹⁴ ».

⁹⁴ Manon Brunet, « Réseau, lettre et édition critique : pour une anthropologie littéraire », *Tangence*, hiver 2004, n° 74, p. 96.

CHAPITRE 2

CONTEXTE NORMATIF DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE AU 19^e SIÈCLE

Le processus de constitution d'une norme est observable dans un contexte donné, à une période précise de l'évolution littéraire d'une culture. Dans le cas qui nous intéresse, soit la création du réseau de la littérature québécoise au milieu du 19^e siècle, les concepts développés dans le chapitre précédent (norme, réseau et processus intertextuel) s'appliquent judicieusement aux réalités sociales et littéraires de cette époque. Afin de situer notre objet théorique de façon concrète dans cette période, il est impératif, d'abord, de prendre connaissance de la réalité normative de cette littérature avant 1860, soit antérieurement aux bouleversements qui permettront de regrouper les activités et les productions littéraires sous l'appellation de littérature nationale. Ensuite, l'intertextualité classique en place, celle enclenchée par l'influence du romantisme et, enfin, leur confrontation seront examinées en lien avec les avenues que prendra cette nouvelle littérature. En examinant de plus près ces éléments, toujours en lien avec les acteurs littéraires, nous pourrons saisir toute l'ampleur du mouvement de constitution d'une nouvelle norme littéraire.

Réalité normative de la littérature québécoise avant 1860

La génération de littéraires qui évolue avant 1860 au Québec est très différente de celle qui suivra. Les écrivains sont étroitement liés à la politique et à la religion. Cette

caractéristique se maintiendra pour la génération suivante, mais d'une autre façon. De plus, ces auteurs, correspondant au modèle classique, tels que François-Xavier Garneau et Napoléon Aubin, travaillent peu ou pas en réseau. Ainsi, c'est dans l'intimité de leurs temps libres, parallèlement à un travail de fonctionnaire civil ou d'une profession libérale, qu'ils créent leurs œuvres. Au début du 19^e siècle, les intellectuels québécois, groupe constitué de religieux, d'hommes politiques, de fonctionnaires ou de seigneurs, sont coincés entre deux régimes. Il y a d'abord celui de l'Angleterre, qui leur est imposé et celui de la France, pays avec lequel les liens ont été coupés. Ainsi, face aux changements qui prévalent suite à la Conquête et à la mise en place du Régime anglais, les Québécois tenteront de sauver les deux éléments essentiels à leur survie sur le nouveau continent, soit la langue et la religion. Certes, c'est au cœur des foyers québécois que se joue la continuité de la race. L'enseignement dans les collèges et séminaires, formant l'élite québécoise, prend également une large place dans le maintien des traditions françaises. Une fois adultes, les étudiants qui les fréquentent prendront leur place dans la vie culturelle, par l'entremise de publications littéraires et polémiques dans les journaux, ainsi que dans la vie politique, cette fois en prenant la défense de leur province francophone.

Sans vraiment s'en rendre compte, suite à la Conquête, le peuple québécois fait un premier pas vers le courant romantique qui prend de l'importance en Europe depuis la Révolution, observable dans l'affranchissement des cultures et dans les guerres nationales, notamment celles de Napoléon, en décidant de devenir une nation. Pour l'instant, il s'agit de demeurer une nation française par le maintien de la pratique de la

religion catholique et de la langue maternelle de la mère patrie, la France. L'éducation en langue française permettra de perpétuer une tradition littéraire classique qui déjà commence à battre de l'aile face au romantisme en France. Au début de 19^e siècle, la littérature québécoise n'est qu'une copie de la littérature française classique. Aucune production romantique française du début de ce siècle n'est choisie pour constituer le corpus d'études du cours classique. On ne s'en tient d'ailleurs qu'aux modèles rigides imposés par la rhétorique des anciens et le travail des étudiants porte essentiellement sur la forme.

L'enseignement littéraire a été, jusqu'en 1930, ainsi que nous le verrons, la didactique de cette « forme », même pour la composition française. Il s'agissait d'apprendre à écrire littérairement sur n'importe quel sujet, aussi bien sur l'hiver que sur la Conquête, ou la poésie. La littérature n'est, comme en France, qu'un ensemble de règles et de préceptes pour écrire bellement, selon les lois du genre et les contraintes d'un esprit bien ordonné⁹⁵.

Cet état de l'enseignement des lettres au Québec fait en sorte que les nouveaux courants littéraires ne toucheront d'abord qu'une élite pouvant se permettre l'achat ou l'emprunt des ouvrages romantiques. Puis, ces nouveaux genres seront présentés sous forme de feuillets aux lecteurs de journaux. Les consommateurs littéraires seront de plus en plus nombreux suivant la prolifération de ce média en langue française et son accessibilité. Ainsi, les feuillets reproduits dans les journaux, en plus de l'arrivée constante

⁹⁵ Joseph Melançon, Clément Moisan, Max Roy, *Le discours d'une didactique : la formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec, 1852-1967*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, 1988, p. 57.

d'ouvrages littéraires français (de nombreuses publicités en font état⁹⁶), mettent en contact une première fois le lectorat québécois avec le romantisme.

Le romantisme au Canada, tel qu'il est perçu dans la première moitié du 19^e siècle, demeure essentiellement un phénomène d'importation, du moins dans ses premières manifestations. Avant d'être assimilés ici par des lecteurs et des auteurs canadiens-français, les écrits romantiques ont circulé sous la forme de livres importés et d'extraits publiés dans les journaux, provenant majoritairement de l'Angleterre et de la France⁹⁷.

Peu à peu, des littéraires tels que Napoléon Aubin, Georges Boucher de Boucherville, André-Romuald Cherrier, Philippe Aubert de Gaspé fils ou encore, plus tard, Antoine Gérin-Lajoie et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, esquisseront des premiers écrits à saveur romantique⁹⁸. Fidèles à l'enseignement qu'ils ont reçu lors de leur cours classique, ils tenteront bien souvent de ne produire qu'une pâle imitation.

⁹⁶ Plusieurs études sur les relations entre la France et le Canada entourant le début du 19^e siècle démontrent que même si la France ne pouvait pénétrer en sol canadien pour commercer, des arrivages de livres français se font continuellement par la voie des États-Unis ainsi que par la venue de nombreuses communautés religieuses. Voir à cet effet l'article de Claude Galarneau « À propos de l'arrivée de *La Capricieuse* : introduction du romantisme au Canada », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 93-99, de même que l'article de Kenneth Landry, « Le commerce du livre à Québec et à Montréal avant l'arrivée de *La Capricieuse*, 1815-1854 », dans *ibid.*, p. 101-117.

⁹⁷ Kenneth Landry, *ibid.*, p. 101.

⁹⁸ Parmi les ouvrages littéraires qui sont publiés à cette époque par ces auteurs, on retient ceux de Georges Boucher de Boucherville, « La Tour de Trafalgar », *L'Ami du peuple*, 1835, 23, 26 septembre, n^o 19-20, André-Romuald Cherrier, « Un épisode Gallico-canadien », *Le Populaire*, 1837, 15 septembre, vol. 1, n^o 69, Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé fils, *L'influence d'un livre*, Québec, William Cowan & fils, 1837, 122 p., Antoine Gérin-Lajoie, *Le jeune Latour*, Montréal, Cinq-Mars, 1844, 49 p. et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, Montréal, G.-H. Cherrier, 1853, 359 p.

Par leurs lectures personnelles et à l'aide des extraits publiés dans la presse, ce petit groupe d'auteurs réussit à s'informer des principales tendances de la littérature française du début du 19^e siècle, depuis les grands auteurs jusqu'aux feuilletonistes. Les premiers écrits romanesques qu'ils publient portent la marque de leurs lectures et témoignent de leur désir d'expérimenter les thèmes, les techniques et les styles qu'ils viennent de découvrir⁹⁹.

Toutefois, les premiers vers romantiques à voir le jour susciteront un débat qui rappelle celui de la querelle des Anciens et des Modernes en France. Les périodiques de l'époque ainsi que les nombreux clubs et sociétés littéraires qui se créent à partir de 1820 deviendront les lieux privilégiés du débat romantique au Québec. C'est un débat qui s'échelonnera d'ailleurs sur presque tout le 19^e siècle en filigrane de l'émergence de l'institution littéraire québécoise. Celui-ci prend énormément d'importance chez les littéraires puisqu'il porte essentiellement sur « un rejet des règles du classicisme héritées de la Renaissance¹⁰⁰ ». Or, la survie de la race française en Amérique et le maintien d'une classe d'élite dépendent de l'enseignement classique de la littérature provenant de la France, la mère patrie. Rejeter le classicisme, c'est renier une tradition au profit de la classe dirigeante, les Anglais. Malgré tout, la génération de littéraires qui fait vivre la littérature avant 1860 réussira à ancrer le genre romantique auprès de l'élite future alors en formation dans les collèges.

⁹⁹ David M. Hayne, « L'influence des auteurs français sur les récits de 1820 à 1845 », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 43-56.

¹⁰⁰ Gilles Gallichan, « Le romantisme et la culture politique au Bas-Canada », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 120.

C'est durant cette période de gestation romantique que d'importantes bibliothèques personnelles, des collections de manuscrits, de correspondances et des documents officiels concernant les origines de la francophonie en Amérique sont constituées. Entre 1806 et 1839, Jacques Viger, Michel Bibaud et George-Barthélémi Faribault travaillent à la récupération des archives et des livres pouvant être utiles à l'histoire de leur nation. Pour Viger, il s'agit de recueillir le moindre document pour créer ce qu'il nomme « Ma Saberdache ».

Tout ce qui peut contribuer à la connaissance du passé national l'intéresse. À ce titre, toute pièce versée dans ses dossiers acquiert valeur de document. Mais la grille de cueillette est tellement large – poèmes, chansons, sermons, essais, pamphlets, correspondances, documents législatifs et juridiques, etc. – qu'il est très difficile de préciser son dessein¹⁰¹.

Pour Bibaud et Faribault, le travail s'exécute plus particulièrement au niveau bibliographique par la constitution de catalogues et de collections d'ouvrages sur l'Amérique : « Pendant près de 30 ans, Bibaud travailla d'arrache-pied pour rehausser le niveau de culture de ses compatriotes qu'il exhortait à l'effort intellectuel¹⁰² » alors que Faribault publierá en 1837 son *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique, en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane, de l'Acadie et autres lieux ; avec des*

¹⁰¹ Maurice Lemire, « Retour aux écrits de la Nouvelle-France », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 179.

¹⁰² Céline Cyr, « Michel Bibaud », *Dictionnaire biographique du Canada, 1851-1860*, vol. 8, Québec, Presses de l'Université Laval, 1985, p. 98.

*notes bibliographiques, critiques, littéraires*¹⁰³. Ce travail aura un large impact sur la littérature à partir de 1860 puisqu'il sera accessible aux chercheurs et aux littéraires qui s'en inspireront pour leurs créations. Déjà, le concept de nation tente de faire son chemin par la prise de conscience des intellectuels d'une mémoire collective défaillante. Le travail réalisé par Faribault, Bibaud, Viger et peu de temps après, François-Xavier Garneau, jette les premières bornes normatives de la littérature québécoise.

Le romantisme qui se développe avant 1860, que Hayne appelle « prémantisme », prend souche dans une littérature qui tient tout autant de la vie politique que de l'art lui-même. Par ailleurs, les excès qui seront reprochés à ce jeune romantisme seront faits en marge de ceux par lesquels a émergé le romantisme français, soit la Révolution de 1789. La rébellion de 1837-1838 n'est sans doute pas étrangère à l'engouement que suscite la définition du nationalisme : « En même temps que l'Europe et les États-Unis, le Bas-Canada a découvert les idéologies qui nourrissaient le romantisme dans les années 1820 et 1830 et la politique canadienne d'avant la rébellion porte plusieurs traces de cet esprit¹⁰⁴ ». Par contre, après la rébellion, la littérature se dirigera de plus en plus vers son autonomie, soit son détachement partiel de la vie politique. Ainsi, la génération d'étudiants qui fréquente les collèges après 1840 abordera le romantisme en suivant l'émergence, non pas d'une copie française, mais d'une littérature nationale.

¹⁰³ Georges-Barthélemy Faribault, *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique, et en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane, de l'Acadie, et autres lieux ; avec notes bibliographiques, critiques et littéraires*, Québec, W. Cowan, 1837, 207 p.

¹⁰⁴ Gilles Gallichan, *op. cit.*, p. 120.

Le mouvement de 1860 se préparait déjà ; ce serait un mouvement patriotique et religieux, qui aurait pour mission la création d'une nouvelle littérature canadienne, exempte de certaines tendances malsaines de la génération précédente. Le mouvement de 1860 comporterait non seulement une initiative, mais une réforme¹⁰⁵.

La réforme ne se produira pas directement au sein de l'enseignement classique. Il faudra attendre le 20^e siècle pour que le romantisme trouve une place aux côtés d'une didactique classique. La réforme se fera surtout en lien avec l'institutionnalisation de la littérature québécoise.

Durant les années 1860, le débat pour ou contre le romantisme se fait au grand jour, interpellant tout un chacun. On pourrait même affirmer que c'est lui qui a en quelque sorte créé le discours critique autorisé sur la littérature et provoqué l'institutionnalisation de la littérature au Québec. La critique littéraire n'a-t-elle pas pris place au moment où l'on cherchait à reconnaître des modèles d'écriture, les uns par rapport aux autres, étrangers ou nationaux¹⁰⁶ ?

¹⁰⁵ David M. Hayne, « Sur les traces du préromantisme canadien », dans Paul Wyczynski, Bernard Julien, Jean Ménard, dir., *Mouvement littéraire de Québec 1860 : bilan littéraire de l'année 1960*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Centre de recherches de littérature canadienne-française, p. 7-27 (collection « Archives des lettres canadiennes », t. 1).

¹⁰⁶ Manon Brunet, « Mensonge et vérité romantiques : l'institutionnalisation du romantisme au 19^e siècle québécois », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 138.

Le débat romantique, dans toute son ampleur et sa continuité, permettra au Québec de la deuxième moitié du 19^e siècle de se munir d'une instance critique. Plus qu'une influence, le romantisme se forgera peu à peu une place au sein des productions littéraires en prenant une saveur québécoise. Certes, l'influence des écrivains français sera toujours très présente au sein de la production littéraire de cette période, mais cette influence sera maintenant jugée, évaluée et remaniée par la génération de littéraires qui publiera à partir des années soixante. De plus, le modèle romantique permettra aux jeunes écrivains tels que Henri-Raymond Casgrain, Alfred Garneau, Joseph Marmette, etc. de développer une nouvelle norme à partir de laquelle se constituera une littérature nationale, mais également un réseau d'acteurs littéraires québécois.

Présence du classicisme

Les modèles littéraires classiques sont utilisés en partie tout au long de la deuxième moitié du 19^e siècle dans les productions littéraires québécoises. Cette utilisation partielle des anciens modèles est nécessaire à la création d'une norme particulière à un moment précis de l'histoire littéraire. Les ponts qui sont alors créés à partir de ces échanges font office d'intertextualité. C'est ainsi que se constitue une référence littéraire caractéristique à une littérature précise, dans le cas qui nous intéresse, la littérature québécoise, à un moment précis, la deuxième moitié du 19^e siècle : « L'intertextualité renvoie, dans cette perspective, à l'éternelle imitation et transformation de la tradition par les auteurs et les œuvres qui la reprennent. Elle apparaît

ainsi comme un élément constitutif de la littérature¹⁰⁷ ». Il y a certainement transformation lorsque l'on se penche sur la réforme instituée par les littéraires du 19^e siècle au niveau du contenu. Il y a tout autant imitation si l'on en juge par l'esthétisme des œuvres publiées.

L'esthétisme littéraire québécois du 19^e siècle est développé en parallèle avec l'instruction des auteurs et des lecteurs. La formation scolaire de langue française au Québec, durant cette période, correspond à un enseignement à l'époque désuet en France depuis près d'un demi-siècle. Pourtant, malgré ce décalage, les littéraires d'ici ne tenteront pas de rejoindre à tout prix l'évolution littéraire qui a eu lieu en France durant la première moitié du 19^e siècle. Plutôt que de tenter maladroitement un pas vers une transformation de la forme, ils se concentreront sur le contenu en privilégiant les connaissances qu'ils ont acquises tout au long de leurs études et qu'ils pourront éventuellement revoir une fois l'institution littéraire mise en place.

Le cours classique, tel qu'il est présenté à cette époque et le sera encore longtemps, démontre bien le raisonnement qui s'est opéré chez les littéraires au moment de créer une littérature nationale.

Forme de pensée, forme d'expression, forme de rédaction, forme de raisonnement, forme d'argumentation, forme d'éloquence. En un mot, le but du cours classique, c'est la « formation ». Son objectif est proprement formel, comme l'a montré Claude Galarneau (1978). Et les formes, c'est tout ce qui reste quand on est cultivé, c'est-à-dire quand on a tout oublié,

¹⁰⁷ Nathalie Piégay-Gros, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996, p. 8.

quand il n'y a plus de contenu, selon une définition bien connue de la culture¹⁰⁸.

Sans doute émanait-il une peur de n'être point littéraires si, en plus du contenu, on modifiait la forme. À en juger par les commentaires qui ont longtemps prévalu sur cette période de la littérature québécoise, force nous est d'admettre qu'ils n'ont pas eu tout à fait tort. Et pourtant, c'est de l'élite québécoise qu'il s'agit lorsque l'on pointe ceux qui portent un intérêt pour la littérature nationale. Ce sont eux les gens éduqués et cultivés de l'époque. Ils ont un bagage de connaissances, similaire dans tous les cas, pour porter un jugement sur la littérature. Si les collèges classiques les confinent à un esthétisme vite dépassé, ils leur donnent tout de même les moyens, par la maîtrise de la forme, d'aborder de nouveaux sujets et ainsi de dépasser l'art de l'imitation.

Les collèges classiques ont finalement assumé une double fonction. Ils ont d'abord servi à sélectionner les représentants de cette élite intellectuelle à laquelle appartiennent les écrivains. Ils ont ensuite formé celle-ci en favorisant l'apprentissage de certaines pratiques discursives (accent mis sur l'éloquence, le théâtre, l'imitation des anciens) et en façonnant son goût littéraire à partir d'un cursus scolaire presque identique d'un établissement à l'autre (programme axé sur les Humanités) et qui fournira à toute une classe instruite aussi bien une réserve de citations et de clichés qu'un cadre de références culturelles. Vaste travail d'homogénéité de la pensée et de l'écriture qui, d'un côté, a permis la définition de l'émergence d'une littérature nationale, mais qui, d'un autre côté, a pu avoir un impact négatif dans le sens où cette formation rigoriste et souvent surannée semble avoir

¹⁰⁸ Joseph Melançon, « Le romantisme dans l'enseignement classique », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 57.

parfois mené à des productions soufflant de boursouflure rhétorique et inspirées par un mimétisme servile allant jusqu'au plagiat¹⁰⁹.

Au-delà des commentaires négatifs qui ressortent sur l'enseignement classique, il faut retenir que sans cette formation, les écrivains ou du moins les hommes et femmes qui auraient tenté de l'être, ne pourraient en aucun cas accorder à leurs productions le statut de littérature.

En plus d'incarner l'enseignement officiel de la langue française, le collège classique et le séminaire favorisent la création de liens sociaux entre les individus. Ainsi, l'élite intellectuelle qui les fréquente crée des liens qui se perpétuent bien au-delà du cadre scolaire. Les clubs de lecture, les sociétés littéraires, comme celle instaurée par Antoine Gérin-Lajoie pendant ses études au Séminaire de Nicolet, représentent un lieu privilégié d'intérêts communs pour la littérature. Les réseaux d'acteurs littéraires qui se créent entre les murs des institutions d'enseignement seront des cellules actives de la création d'une littérature nationale. En plus des liens qui se forment entre les étudiants, ceux qui se développent entre les corps professoraux et les collégiens sont tout aussi importants. Ces relations de maître à élève, telle que celle entretenue par l'abbé Pierre-Henri Bouchy, enseignant originaire de France, et Henri-Raymond Casgrain, étudiant au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, représentent un type d'échanges à caractère littéraire qui se perpétuera tout au long du 19^e siècle. Par ailleurs, ces relations

¹⁰⁹ Daniel Mativat, *Le métier d'écrivain au Québec, 1840-1900 : pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?*, Montréal, Triptyque, 1996, p. 56-57.

déboucheront souvent sur la participation de l'élève, devenu adulte, au réseau du maître. Les collèges et séminaires fonctionnant également comme des appareils au sein desquels se trouvent des réseaux, des liens peuvent alors être créés entre ceux-ci et des réseaux plus informels d'anciens élèves, ou avec l'institution gouvernementale où travaillent quelques-uns d'entre eux. Comme employés de l'État, Alfred Garneau, Joseph Marmette, Benjamin Sulte et autres, sont en lien autant avec des étudiants passionnés de littérature, qui font partie de la génération de leurs enfants, qu'avec les enseignants, bien souvent de fidèles collaborateurs littéraires tel qu'Hospice-Anthelme Verreau, directeur de l'École normale Jacques-Cartier à Montréal.

Cette relation maître-élève se développera également en dehors du cadre scolaire, soit dans les réseaux littéraires. Henri-Raymond Casgrain reproduira ce type de relation avec des écrivains tels que Joseph Marmette et Alfred Garneau. Quant à ce dernier, ce genre de lien est d'autant plus important qu'il est également caractérisé par une filiation familiale, celle de son père, l'historien national, François-Xavier Garneau. À la mort de celui-ci en 1866, d'autres intellectuels de la génération de son père tiendront le rôle de maître auprès de Garneau fils, tels que Louis-Joseph Papineau et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Les liens qu'Alfred Garneau entretient avec eux sont de moindre fréquence que ceux qu'il maintient avec les écrivains de sa génération. Ainsi, Papineau et Chauveau font partie d'un large réseau potentiel qu'Alfred Garneau active à l'occasion. En plus d'être le lieu de création de réseaux entre les générations instruites, les collèges et séminaires agissent en tant que plaque tournante des idéologies sociales du 19^e siècle. On n'a qu'à penser aux luttes entre les libéraux de Québec et les ultramontains de Montréal

pour l'enseignement universitaire, ou encore au débat sur le gaumisme¹¹⁰ qui oppose l'archevêché de Québec et plusieurs collèges de la province. Ce type de débat conditionne la formation des réseaux littéraires : « [...] la structuration des réseaux littéraires proprement dits aura grandement été influencée par celle des réseaux gaumistes concurrents des années 1860¹¹¹ ». L'enseignement classique, dans sa structure, doit donc être considéré comme le berceau du désir d'organisation d'une littérature nationale.

Influence romantique

À partir de 1860, l'influence romantique a déjà fait sa marque surtout par la découverte de trois auteurs français : Chateaubriand, Lamartine et Hugo. Émerveillés également par la lecture de *l'Histoire du Canada* (1845) de François-Xavier Garneau pendant leurs études, les Henri-Raymond Casgrain, Antoine Gérin-Lajoie, Alfred Garneau, Joseph Marmette, Louis Fréchette, Joseph-Charles Taché et autres, portent rapidement un regard critique sur les modèles les plus susceptibles de les aider à créer une littérature nationale.

Chateaubriand est sans contredit le plus religieux des romantiques. Ses ouvrages sont lus au pays depuis plus d'un quart de siècle. Sa spiritualité cadre parfaitement avec

¹¹⁰ « En théorie, la pratique gaumiste est toute simple. La thèse de M^{gr} Jean-Joseph Gaume, auteur du *Ver rongeur des sociétés modernes ou Le paganisme dans l'éducation*, invite les collèges classiques à refuser en partie ou en totalité l'enseignement littéraire des auteurs "païens" grecs et romains, comme Homère et Virgile, afin de favoriser des auteurs plus chrétiens, comme saint Augustin ou saint Bernard » (Manon Brunet, « Les réseaux gaumistes constitutifs du réseau littéraire québécois au 19^e siècle », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 2004, vol. 7, n^o 1, p. 149).

¹¹¹ *Ibid.*, p. 180.

l'esprit religieux des Québécois catholiques du 19^e siècle. Plusieurs études sur l'influence romantique française au Canada avant 1855, année de la venue de *La Capricieuse* dans le Saint-Laurent, affirment que les librairies tenaient nombre d'ouvrages de Chateaubriand sur leurs tablettes. « Ce qu'ils [Canadiens] apprécient dans Chateaubriand c'est surtout l'élément épique et ses idées sur l'épopée. À leur tour, ils ont tous la prétention d'écrire l'épopée de l'homme primitif ou des premiers Canadiens¹¹² ». L'intérêt des Québécois pour cet auteur sera quelque peu réduit avec la venue des ouvrages de Lamartine au Québec.

Dans le cas de Lamartine, on dira de lui que c'est le plus classique des romantiques. Sa poésie est amplement lue par les jeunes étudiants et peu à peu on tente de s'en inspirer dans les productions poétiques.

De tous les poètes, Lamartine était celui qui devait fatalement plaire aux Canadiens de cette génération. [...] il ne rompait pas brusquement avec la tradition classique ; ses élégies n'étaient pas tellement éloignées de la conception de l'élégie telle que nous la trouvons dans *l'Art poétique* de Boileau¹¹³.

L'œuvre de Lamartine cadre bien avec le projet de littérature nationale que désire la nouvelle génération de littéraires. « L'influence du poète français sur la plupart des jeunes auteurs de la période 1840 à 1860 est visible et incontestable ; elle persiste même

¹¹² Lawrence A. Bisson, *Le romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Librairie Droz, 1932, p. 51.

¹¹³ *Ibid.*, p. 52.

chez quelques poètes de la décennie 1870¹¹⁴ ». Alors que Victor Hugo fait aussi son entrée parmi les auteurs dont les ouvrages sont disponibles au Canada à partir de 1830, Lamartine ne sera détrôné par aucun autre poète français. Malgré tout, des inscriptions hugoliennes sont présentes dans les productions poétiques de Crémazie. Mais ce sera surtout dans les poésies de Louis Fréchette que les empreintes de l'influence de Victor Hugo seront le plus perceptibles.

L'histoire de la poésie canadienne-française au 19^e siècle est en grande partie l'histoire de l'influence de certains poètes français sur de jeunes auteurs canadiens qui apprenaient leur métier. Parmi ces poètes, Lamartine et Hugo avaient la prééminence ; tous les deux ont laissé leur marque sur presque tous les poètes québécois du siècle dernier¹¹⁵.

Pour Hugo, l'influence dépassera le genre poétique pour s'étendre dans les développements du genre romanesque. Même si l'influence d'Hugo débute assez tôt, elle se perpétuera tout au long de la deuxième moitié du 19^e siècle québécois. Le personnage qu'il est devenu au fil des événements littéraires et politiques en France, fait de lui une figure mythique au Canada français. Son patriotisme, révélé à travers une diversité d'œuvres variées tant au niveau de la forme, des personnages et des images, rend justice aux aspirations des écrivains québécois.

¹¹⁴ David M. Hayne, « Lamartine au Québec, 1820-1900 », dans Aurélien Boivin, Gilles Dorion, Kenneth Landry dir., *Questions d'histoire littéraire : mélanges offerts à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, p. 43.

¹¹⁵ David M. Hayne, « Victor Hugo au Québec, 1830-1900 », dans Yolande Grisé, Robert Major, dir., *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 97.

L'influence de ces auteurs fait de leurs œuvres des monuments au Québec. Déjà en 1860, les écrivains romantiques font partie des lectures essentielles. Plus important encore, ces textes romantiques seront revisités et modifiés pour cadrer le plus justement possible avec la réalité littéraire du Québec. C'est pourquoi, par exemple, les parallèles établis entre les écrivains québécois et les auteurs romantiques français dénoncent une reprise d'idées qui, dans le traitement, diffère considérablement de l'écrit d'origine. Il y a là une appropriation du courant romantique qui mène à l'élaboration de son propre romantisme. Rendus à ce point, le romantisme français et le romantisme québécois débouchent sur des résultats forts différents.

Littérature nationale et nouvelle norme

La littérature québécoise chantera les hauts faits de son histoire, puisque avec la parution en 1845 de l'*Histoire du Canada* de Garneau père, les Québécois ont acquis la certitude d'un passé qui leur est propre. Les productions littéraires de la deuxième moitié du 19^e siècle québécois seront spirituelles, suivant toute l'importance tant aux niveaux intellectuel et populaire que tient la religion dans cette société. Elles seront également le miroir d'un passé qui leur est propre et non le miroir d'une France dont il ne reste plus que l'enseignement classique pour la jeune génération.

Ce n'est qu'au 19^e siècle, au moment où le pays entend se doter d'une littérature originale, que les lettrés s'intéressent à l'imaginaire populaire

qu'ils connaissent bien pour l'avoir partagé avec leurs parents dans leur jeunesse. C'est alors que s'enclenche un mouvement dialectique entre l'imaginaire populaire et l'imaginaire savant, l'un ne pouvant assumer l'autre sans lui faire subir des modifications profondes¹¹⁶.

Dorénavant, les écrivains tenteront de publier des ouvrages à travers lesquels leurs lecteurs peuvent s'identifier. On mise sur ce que le lecteur est susceptible de connaître donc d'apprécier. À partir de ce moment, soit vers 1860, et notamment par les nombreuses publications de contes et légendes, l'imaginaire populaire, jusqu'alors transmis oralement, est donc repris à l'écrit. Cette reprise permet à la tradition populaire nationale d'accéder à un statut plus intellectuel, soit celui des Lettres.

S'il est une chose en particulier qui ressortira de la réforme des littéraires de la deuxième moitié du 19^e siècle, c'est bien l'importance accordée à l'histoire. La publication de *l'Histoire du Canada* en 1845 de François-Xavier Garneau est sans contredit l'événement-clé du développement historique chez les auteurs québécois. En écrivant son histoire, Garneau démontre non seulement aux Canadiens anglais que les Canadiens français ont bel et bien une histoire d'où découlent une culture, une religion et des mœurs, mais fournit aux écrivains de la deuxième moitié du 19^e siècle le sujet central de la littérature nationale qu'ils créeront. Rapidement, on s'approprie cette histoire dans laquelle le peuple se reconnaît. Les efforts de survie qui suivront l'établissement de la colonie, la Conquête, puis la rébellion fournissent des sujets historiques privilégiés

¹¹⁶ Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec, 1764-1867*, Montréal, Hexagone, 1993, p. 11.

comme dans les romans de Joseph Marmette, tels *Le Chevalier de Mornac*, *L'Intendant Bigot*, *La fiancée du rebelle* et *Les Machabées de la Nouvelle-France*.

Les développements d'une nouvelle norme littéraire mènent à plusieurs questions. L'une des premières s'est posée dans le choix d'un sujet entièrement national. À cet effet, l'histoire se révèle être la pierre angulaire de cette réforme. En misant sur le remaniement du contenu, les écrivains québécois font un choix de références qui fera naître l'institution littéraire québécoise.

L'émergence d'une littérature fondée sur l'originalité du fond et sur le classicisme de la forme entraîne l'établissement d'un ensemble de références qui ont pour fonction de donner un contenu et un sens à l'originalité. Là se trouve l'un des traits caractéristiques du développement de la littérature québécoise. L'établissement de références communes se manifeste dans l'élaboration de stratégies explicites. Ce sont ces stratégies, dans leur dimension programmatique, qui ont fait dire à plusieurs qu'au Québec l'institution naît bien avant la littérature¹¹⁷.

L'originalité du contenu littéraire québécois passera rapidement au statut de norme. Le genre historique exige par ailleurs un traitement littéraire particulier. Il nécessite un travail de recherche, de dépouillement, de confrontation de données et un recours aux autres écrivains et à des spécialistes. La démarche qu'il implique cadre parfaitement avec l'idée de progrès qui émerge des sciences humaines. On refait l'histoire de la nation afin d'analyser ses débuts pour ensuite tenter une explication des événements qui ont suivi :

¹¹⁷ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 178.

L'histoire remonte à la surface par une écriture qui la creuse et va chercher son motif dans ses profondeurs, qui explore ses moindres détails, et qui révèle *l'intériorité* de l'histoire, ses causes profondes, non visibles. Elle dévoile la source des événements, ce qui est derrière les actions des hommes, la raison de leurs actes¹¹⁸.

C'est pourquoi l'époque de la Nouvelle-France deviendra un moment privilégié de l'histoire du Québec dans la deuxième moitié du 19^e siècle.

Bien entendu, ce sont d'abord les intellectuels, les écrivains, les politiciens, les employés de l'État et l'élite en général, comme Alfred Garneau et les membres de son réseau, qui auront un accès direct à cette page de l'histoire. C'est par eux que les événements reprendront vie et rejoindront le public. Ce retour aux sources amènera le genre historique vers un point de fusion très particulier. Ce point de fusion émane de la relation entre le savoir intellectuel, soit les archives de l'époque de la Nouvelle-France, et l'aspect populaire qui sera rendu dans le traitement de celles-ci. La littérature québécoise ne sera pas confinée à un statut intellectuel, bien que ses participants y tendent, mais sera également un divertissement de premier ordre jusqu'à la fin du 19^e siècle. Suivant le courant romantique, le savoir historique sera romancé pour satisfaire un lectorat plus large, soit la population en général pour qui l'histoire est d'abord ancrée dans une tradition orale.

¹¹⁸ Corinne Pelta, *Le romantisme libéral en France, 1815-1830 : la représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 24.

Par les fictions qu'elle engendre, la littérature devient un instrument de vulgarisation. La poésie, les contes et même certains romans racontent les hauts faits de l'histoire du Canada, façonnent des héros populaires réels ou fictifs, rappellent des découvertes, construisent une vision à la fois romantique et romanesque, mais surtout mystique, de l'établissement de la colonie¹¹⁹.

En plus de la production littéraire, ces écrivains se feront les gardiens de la mémoire historique du Québec. Déjà à cette époque, on fait copier des documents qui ont trait à notre histoire lorsqu'un écrivain voyage en France, aux États-Unis ou en Angleterre. Henri-Raymond Casgrain est un des pionniers dans la réalisation de ce type de travail. Au cours de ses nombreux voyages en France (15 voyages en Europe durant la deuxième moitié du 19^e siècle¹²⁰), il fait copier des milliers de pages concernant le Canada qu'il tire des Archives de la Marine et des Colonies ainsi que des Archives nationales de France¹²¹. On tente d'augmenter le nombre de volumes des bibliothèques de sociétés et de celle du Parlement en recherchant des ouvrages historiques sur l'époque de la Nouvelle-France. Ces ouvrages permettent entre autres aux écrivains d'être plus justes dans leurs descriptions du peuple et des événements à cette époque. Les recensements, les listes de milices, les carnets de chants, les journaux intimes et la correspondance, officielle ou non, qui sont utilisés notamment par Alfred Garneau, deviennent des documents privilégiés pour la production d'ouvrages littéraires à caractère historique.

¹¹⁹ Lucie Robert, *op. cit.*, p.181-182.

¹²⁰ Manon Brunet, « Prolégomènes à une méthodologie d'analyse des réseaux littéraires : le cas de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain », *Voix et images*, hiver 2002, vol. 27, n^o 2, p. 223.

¹²¹ Musée de la Civilisation du Québec, Fonds Henri-Raymond Casgrain, P14, O402-O418 ; O428-O442.

S'il est clair, à partir de 1860, que la littérature nationale du Québec aura comme contenu son histoire, il n'en n'est pas de même au niveau de la forme qu'elle aura. Le débat entourant le courant romantique se fait au grand jour à partir de 1860, mais il n'en est rien entre les murs des collèges et séminaires de la province. Ainsi, les écrivains qui tentent de trop s'éloigner des formes littéraires établies n'ont aucune chance de faire leur marque. La réforme littéraire dont découle la littérature québécoise au 19^e siècle se concentre plus particulièrement au niveau des sujets et non dans le traitement esthétique qui en est fait. À cet égard, des genres littéraires seront quand même privilégiés dans cette réforme. La poésie, pour chanter les gloires, le roman, pour raconter les grands personnages; et l'essai, pour débattre des grandes questions nationales, seront les genres le plus souvent utilisés par les générations de littéraires à partir des années soixante. Afin de produire une littérature nationale à leur image, ces écrivains, dont plusieurs collaborent à des journaux ou ont déjà publié des textes par ce média, travailleront à la mise sur pied de revues littéraires.

Un écrivain qui participe à la fondation d'une revue littéraire peut suivre son penchant propre en cherchant un moyen pratique de s'exprimer lui-même ; ailleurs, en d'autres temps, telle eût pu être l'origine des *Soirées canadiennes* ; mais au Canada, en 1860, les circonstances avaient créé un autre climat. Le mouvement littéraire et le recueil qu'il suscita répondirent à un besoin beaucoup plus impérieux que le plaisir personnel d'un groupe d'amateurs : avec le sentiment sincère de satisfaire à un devoir patriotique, on rêva de doter le pays d'une littérature nationale vivante¹²².

¹²² Réjean Robidoux, *Fonder une littérature nationale*, Ottawa, Éditions David, 1994, p. 19.

Nouvelle norme, nouveau réseau

Ce premier pas vers une littérature nationale confirme les jeunes écrivains dans leur désir de produire une littérature basée sur de nouvelles normes. Par ailleurs, le succès qu'auront tout au long du 19^e siècle les revues littéraires démontrera la nécessité de ce remaniement des Lettres, cette fois, auprès du lectorat. Ce lectorat est en majeure partie constitué de littéraires, mais aussi de politiciens, de religieux, de femmes et d'étudiants. Le journal et les revues sont des moyens économiques pour lire et se tenir à jour dans plusieurs domaines. C'est pourquoi, tout comme en Europe, plusieurs écrivains font d'abord paraître leurs poèmes, leurs romans et leurs essais sous forme de feuillets soit dans des revues spécialisées en littérature ou dans les journaux. Les romans historiques de Joseph Marmette, tels que *L'Intendant Bigot* et *Le Chevalier de Mornac*, parus sous forme de feuillets dans les pages de *L'Opinion publique* en 1871 et en 1873, obtiennent beaucoup de succès via ce médium littéraire. D'ailleurs, il est intéressant de noter que tout au long de sa carrière d'écrivain, les poésies d'Alfred Garneau ne paraissent que dans les journaux, *Le Courier du Canada*, *Le Journal de Québec*, *Le Journal de l'Instruction publique*, ou bien dans des revues littéraires telles que *L'Abeille* du Petit Séminaire de Québec pendant ses études, puis dans les pages des *Soirées canadiennes* et du *Foyer Canadien*.

Le lectorat aura une place d'importance dans le développement de la littérature au Québec. Bien que les écrivains québécois du 19^e siècle soient eux-mêmes lecteurs, donc juges de la littérature, ils forment des réseaux qui visent l'émancipation de leur littérature au-delà de leur sphère communicationnelle. C'est au public qu'ils s'adressent plus particulièrement :

[...] selon la critique institutionnelle, les nouveaux lecteurs font une lecture d'identification dans les deux sens du terme : ils « se reconnaissent » dans certains personnages héroïques qui deviennent pour eux des modèles ou dans les personnages de victimes ; ils reconnaissent des situations, des comportements qu'ils ont pu observer dans la vie. Lecture d'identification c'est-à-dire lecture non-distanciée, sérieuse et référentielle. Lecture de participation active, de prise de conscience parce qu'elle suscite la réflexion sur l'état de la société, de prise de position¹²³.

Si les lecteurs se reconnaissent dans les personnages romanesques, ils ressentent également les défaites et les victoires chantées dans la poésie patriotique. Une littérature est nationale lorsqu'elle suscite cette identification et cette participation de la part du lecteur. Les écrivains qui publieront à partir de 1860 comprennent très bien cet enjeu. C'est pourquoi des réseaux d'écrivains se sont rapidement créés pour institutionnaliser la littérature québécoise selon les normes qu'ils désirent appliquer.

¹²³ Ellen Constans, « Lire le roman populaire vers 1850 », dans Denis Saint-Jacques, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 67.

Pour plusieurs chercheurs en histoire littéraire, le Québec du 19^e siècle ne peut avoir de littérature nationale à cette époque, faute d'instance critique et parce que les écrivains de l'époque ne lisent peut-être pas, selon eux, les modèles littéraires français reconnus. Pour bien comprendre cette période de l'histoire littéraire, il faut avant tout essayer de mettre au jour les relations entre les écrivains, notamment par les correspondances et les journaux intimes. Il faut ensuite analyser le fonctionnement de l'institution littéraire et non tenter de l'interpréter à partir de notre horizon d'attente actuel. L'institutionnalisation d'une littérature de laquelle naissent des normes qui lui sont propres se fait selon une époque donnée et sera par la suite sans cesse remaniée suivant l'évolution des genres, des courants et du métier d'écrivain. « Avec ses mécanismes de reproduction et son réseau d'instances, l'institution définit un système. Le statut de l'écrivain est fonction de la position occupée par cet écrivain dans le système. Il résulte donc, d'une part, des rôles remplis à partir de la position considérée¹²⁴ ». Pour la période qui nous intéresse, des écrivains tels que Alfred Garneau, Henri-Raymond Casgrain, Joseph Marmette, etc. occupent une position délicate dans ce système. En plus d'être créateurs, ils doivent agir également à tous les niveaux du processus littéraire, de la production à la légitimation en passant par la publication. On ne peut donc comparer cette période littéraire du Québec à aucune autre. L'évolution de la littérature québécoise se fera en suivant la modification des normes qui auront été établies par cette génération d'écrivains. Pour la première fois dans l'histoire littéraire du Québec, les normes ne proviennent plus uniquement d'instances étrangères.

¹²⁴ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Paris/Bruxelles, Fernand Nathan/Éditions Labor, 1978, p. 103.

L'émergence d'une critique autonome, quelles que soient ses aspirations, correspond en vérité à un désengagement vis-à-vis de la France. Devant l'impossibilité de maîtriser la sphère privée telle qu'elle se développe à la fin du 19^e siècle, on la constituera en sphère nationale. La rhétorique de cette transformation sera celle de la séparation entre la forme qui demeure française et le fond qui sera canadien¹²⁵.

On peut qualifier de censure cette façon de faire dans la mesure où un choix d'œuvres étrangères sélectionnées était légitimé au Québec. Cependant, le fait de pointer des œuvres en particulier pour les dénoncer ou les louanger est une première marque de l'instance critique. Cette instance est nécessaire au développement de l'institution et à la mise en place d'une norme authentiquement québécoise.

En prenant connaissance, de façon plus approfondie, du contexte dans lequel est née la littérature québécoise, il est possible de relever un cheminement normatif bien clair. Face à la norme française classique, des auteurs tels qu'Alfred Garneau se positionnent, non pas en opposition complète avec elle, mais en retrait par rapport à celle-ci afin de faire une place à de nouvelles perspectives de productions littéraires. Les groupes de jeunes passionnés de littérature, notamment de littérature romantique, formés dans les collèges et séminaires, se transformeront, une fois leurs études terminées, en réseaux d'écrivains fort actifs. Ce sont ces réseaux qui travaillent à la création d'une littérature complètement nationale. Selon leurs activités, ou leur rôle au sein du réseau, les écrivains qui participent à ce mouvement intellectuel d'autonomisation placent tous

¹²⁵ Lucie Robert, *op. cit.*, p. 176.

les pions nécessaires au développement d'une norme authentique. Joseph Marmette, Louis Fréchette, Arthur Buies, Benjamin Sulte et autres, en tant que producteurs, Henri-Raymond Casgrain, comme promoteur et Alfred Garneau, dans le rôle de relais entre les producteurs et les références passées, présentes et à venir, structurent un système de vie littéraire qui s'affranchit des littératures étrangères.

L'histoire nationale, pierre angulaire de cette jeune littérature, en tant que sujet central, sera à la base des caractéristiques littéraires développées par ces écrivains. Le processus intertextuel, engendré suivant l'intérêt historique pour la Nouvelle-France, obligera les auteurs à développer une référence historique particulière à leur nation. Celle-ci est notamment repérable dans le travail que réalise Alfred Garneau auprès d'écrivains tels que Joseph Marmette, Arthur Buies, Louis Fréchette et Henri-Raymond Casgrain au sein de leurs échanges épistolaires. Il en est de même pour la référence esthétique. En effet, celle-ci doit maintenant être remaniée de façon à cadrer parfaitement avec les objectifs esthétiques voulus. Ainsi, la rhétorique ne sera pas totalement délaissée mais plutôt revue selon le courant romantique en vogue au Québec à partir de 1860. Malgré l'ampleur du projet de littérature nationale, les acteurs de celui-ci seront conscients de l'étendue de la démarche entreprise. Ceci les amènera donc à poser des jugements critiques envers la littérature française, à choisir des modèles en particulier, à privilégier des formes et des contenus, le tout, pour devenir eux-mêmes auteurs et juges de leur propre littérature.

DEUXIÈME PARTIE

LA CORRESPONDANCE D'ALFRED GARNEAU, 1868-1899,

COMME LIEU DE LA CRÉATION DE LA RÉFÉRENCE LITTÉRAIRE

AU QUÉBEC AU 19^e SIÈCLE

CHAPITRE 3

LE RÉSEAU TEXTUEL DE LA RÉFÉRENCE HISTORIQUE

Le réseau textuel de la référence historique, dans la vie littéraire de la deuxième moitié du 19^e siècle québécois, tient son origine dans les échanges effectués entre les intellectuels de cette époque. En effet, suivant le désir commun de fonder une littérature nationale, des écrivains tels qu'Alfred Garneau, Henri-Raymond Casgrain, Joseph Marmette, etc. travaillent ensemble à la production, à la diffusion et à la légitimation des œuvres québécoises. Pour ce faire, ils souhaitent mettre en œuvre un système de références, tant esthétiques qu'historiques, desquelles se démarqueront des caractéristiques nationales qui passeront ensuite au stade normatif. L'authenticité de ces normes permettra à la littérature québécoise de voir le jour et de se distinguer des autres littératures de langue française. Or, ce mouvement de création normatif n'est pas aussi bien repérable dans les œuvres publiées que dans les échanges informels produits au sein des réseaux d'écrivains. Ainsi, pour comprendre en quoi consiste le réseau textuel d'une référence, il est impératif d'abord d'adopter une perspective toute particulière, soit celle des écritures intimes et plus spécifiquement encore, celle des réseaux d'acteurs socio-littéraires.

Au sein de son réseau d'acteurs littéraires, Alfred Garneau occupe une place centrale. Comme nous l'avons exploré précédemment dans ce mémoire, les réseaux d'acteurs sociaux doivent être interprétés comme un système au sein duquel les individus

tiennent des rôles précis¹²⁶. Ainsi, dans le cas qui nous intéresse, Alfred Garneau occupe une place distincte dans le réseau d'acteurs littéraires souhaitant créer une littérature nationale. En tant que *relais*, Garneau fait le pont entre la *source*, caractérisée par la référence, et les *cibles*, des écrivains, membres de son réseau, tels que ceux retenus pour cette analyse, soit Joseph Marmette, Louis Fréchette et Arthur Buies. Il est chargé de revoir les pratiques littéraires en place, de les remanier, d'en proposer de nouvelles afin de répondre aux différents besoins des écrivains de son réseau en matière de normes. C'est ce qu'on appelle le processus intertextuel. Les interactions produites par la mise en place d'un processus intertextuel, combinées à la présence de réseaux d'acteurs littéraires, permettent à de nouvelles normes informelles de voir le jour, puis de passer au stade de la légitimation¹²⁷.

Plusieurs éléments viennent justifier le choix de Garneau en tant que *relais* au sein de ce réseau. En effet, son rapport avec l'histoire en est un des plus particuliers au 19^e siècle québécois. Fier représentant de la filiation familiale de François-Xavier Garneau, premier historien national du Québec, Garneau fils, encore jeune étudiant, démontre beaucoup d'intérêt pour l'histoire et la littérature en plus de participer à la troisième édition de l'*Histoire du Canada* de son père. « Il bouquine, avec l'historien, à la librairie Crémazie où se tiennent des “rencontres littéraires”. Tous deux fréquentent aussi la bibliothèque de l'Institut canadien. Bref, jeune collégien, Alfred suit volontiers son père et s'initie à la lecture, à la politique et ... à la poésie¹²⁸ ». Avec l'acquisition

¹²⁶ Voir chapitre 1 de ce mémoire.

¹²⁷ *Idem*.

¹²⁸ Suzanne Prince, o.s.u., *Alfred Garneau : édition de son œuvre poétique*, thèse de Ph. D. (études françaises), Ottawa, Université d'Ottawa, 1974, p. 11.

d'une variété de connaissances dans divers domaines tels que la politique, les sciences naturelles, l'histoire, la littérature, la philosophie et autres, le jeune Garneau développe un esprit critique tout à fait singulier. Alors que les jeunes écrivains de la génération de 1860 publient des premiers textes s'inspirant largement de l'histoire populaire, des contes et légendes de la tradition orale telles que les légendes d'Henri-Raymond Casgrain¹²⁹, ou encore, des réalités sociales de leur culture tel le roman de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*¹³⁰, Alfred Garneau suit son penchant pour une poésie plus intimiste qui verra son apogée plus tard dans le siècle : « Parnassien dans l'âme, Garneau est à la recherche de la beauté dans la nature ; il s'ingénie à la rendre en poésie avec toute sa splendeur¹³¹ ». Or, cette aspiration vers la beauté du réel et sa culture personnelle toujours en évolution lui donnent une perspective particulière en ce qui a trait au mariage de l'histoire et de la littérature. Garneau reconnaît que l'émancipation de sa nation ne peut être réalisée uniquement en positionnant le peuple dans le temps et l'espace. À cet effet, la littérature doit jouer le rôle d'édificateur historique : faire connaître aux Québécois leur propre histoire. La mission de François-Xavier Garneau se poursuit chez le fils. C'est sous le signe de la vérité historique que se développera la référence historique durant la deuxième moitié du 19^e siècle québécois.

L'intérêt porté à l'histoire par les intellectuels québécois durant le 19^e siècle n'est pas étranger à l'influence du courant romantique français. En effet, en France, depuis le début du siècle, de grands bouleversements surviennent dans le champ

¹²⁹ Henri-Raymond Casgrain, *Légendes canadiennes*, Québec, Atelier typographique Brousseau, 1861, 425 p.

¹³⁰ Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, Montréal, G.-H. Cherrier, 1853, 359 p.

¹³¹ John Hare, *Anthologie de la poésie québécoise du 19^e siècle, 1790-1890*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, p. 231.

littéraire : « Un passage décisif s'opère de la conception de la création littéraire comme narration historique à la conception de l'histoire comme création littéraire¹³² ». Ce chambardement est dû en grande partie à l'importance maintenant accordée aux sciences naturelles et au positivisme. Dans cette lignée, le concept du beau sera dépassé par celui de la vérité :

Ainsi tout rapport au beau engage une confrontation avec la réalité, toute émotion esthétique est avant tout une émotion liée à la connaissance. La sensibilité s'allie à la raison, il n'y a pas d'émotion sans le recours à l'intelligence. L'émotion esthétique est inséparable de l'accession à la compréhension du réel. Nous sommes émus parce que nous comprenons un peu plus la réalité, c'est-à-dire, pour l'homme du 19^e siècle, l'histoire¹³³.

L'importance donnée à l'histoire au sein de la littérature est d'autant plus significative au Québec puisqu'elle coïncide avec l'appropriation de leur passé par les Québécois. La naissance d'une nation autonome, la réappropriation de son histoire et la création d'une littérature nationale viennent encadrer l'appareil normatif informel que souhaite mettre sur pied le réseau d'écrivains dont fait partie Alfred Garneau.

Connaître et comprendre l'histoire ainsi que le concept du beau est une démarche essentielle à la formation critique vers laquelle tendent les auteurs de la deuxième moitié du 19^e siècle. Pour ce faire, une référence historique doit être proposée, acceptée et

¹³² Corinne Pelta, *Le romantisme libéral en France, 1815-1830 : la représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 207-208.

¹³³ *Ibid.*, p. 205-206.

utilisée dans les productions littéraires. Les échanges informels entre Garneau et ses pairs, produits dans le cadre épistolaire, nous permettent de relever trois dimensions de base de la référence historique proposée par celui-ci. Tout d'abord, les documents historiques tiennent une place de choix dans l'élaboration référentielle. Moteurs de l'histoire, ils sont essentiels au concept du vrai amené par le romantisme. Ensuite, les événements et les lieux, toiles de fond des récits, surtout délimités par la Nouvelle-France, sont nécessaires aux frontières temporelles. Finalement, les personnages, véritables ou imaginaires, constituent l'élément indispensable de l'édification du lectorat. À partir de ces trois dimensions, un travail de légitimation et de diffusion, donc un processus intertextuel, est effectué par Alfred Garneau pour constituer la référence historique auprès des membres de son réseau.

Les documents historiques

Puisque la littérature qui se développe à partir de la deuxième moitié du 19^e siècle au Québec s'inscrit en concordance avec la notion de vérité, elle doit donc pousser ses règles de production au-delà de l'imaginaire. En ce sens, le recours à des documents historiques, tels que des archives personnelles, où se trouvent des correspondances, des journaux, des volumes d'histoire, de philosophie, de littérature, etc. ainsi que des listes, des recensements, des codes de lois et bien d'autres types de ce genre de documents permet aux écrivains d'être plus rigoureux dans leur travail. Or, ce ne sont pas tous les écrivains qui s'intéressent à ce type de documents. En effet, le recours à ceux-ci demande

à l'auteur de se faire chercheur, voire même archéologue et sociologue autodidacte : « Le romancier se fait chercheur : il fouille les archives, scrute les textes, interroge les institutions, examine les lois. Son regard éclaire tout¹³⁴ ». Au Québec, les écrivains qui publient à partir de 1860 ont la chance de pouvoir compter sur certains travaux de prédecesseurs soucieux du patrimoine canadien de langue française¹³⁵. En plus, les gouvernements fédéral et provincial poursuivent cette mission historique en faisant copier des archives et manuscrits concernant les Québécois à l'étranger. Ainsi, les écrivains québécois peuvent trouver un nombre intéressant de textes utiles sans avoir à se rendre en France, en Angleterre et aux États-Unis. Cependant, ces documents, de plus en plus précieux au fil de leur découverte, ne sont pas accessibles à tous. Surtout concentrées dans les grands centres comme les capitales, Ottawa et Québec, les bibliothèques où est conservé ce type de documentation, comme celle du Parlement où travaille Antoine Gérin-Lajoie, ne sont pas fréquentées par tous. Ainsi, la présence d'Alfred Garneau à Ottawa, son travail de traducteur au Sénat combiné à ses connaissances et ses intérêts historiques sont un atout pour les écrivains de la région de Québec, tels que Marmette, Buies et Fréchette.

L'utilisation de documents historiques donne du crédit aux œuvres et aux auteurs, surtout auprès d'un lectorat qui cherche sa vérité à travers les récits de sa nation. Lorsque Joseph Marmette, en pleine rédaction de son troisième roman à caractère historique, *L'Intendant Bigot*, demande à Garneau son avis sur le sort réservé à ce personnage éponyme après son départ du Canada, Garneau ne se contente pas de chercher ce qu'il a

¹³⁴ *Ibid.*, p. 210 à propos de Walter Scott.

¹³⁵ Voir à cet effet le chapitre 2 du présent mémoire où sont exposées les réalisations de Viger, Bibaud et Faribault.

bien pu advenir de l'homme, mais pousse ses recherches jusqu'à trouver le sens exact des sentences : « *L'Encyclopédie méthodique : Jurisprudence*, article Bannissement, dit que, dans l'ordre des peines, il venait après celle des galères perpétuelles¹³⁶ ». Lors de la réalisation de ses recherches, Garneau transmet l'origine de ses sources afin que les auteurs puissent poursuivre par eux-mêmes les recherches et sélectionner les informations pertinentes. Ainsi, il prend soin d'indiquer à Marmette qu'il a consulté « Dussieux, le père Martin (de Montcalm en Canada) et mon père [François-Xavier Garneau]¹³⁷ » en ce qui concerne Bigot. Marmette reprendra à son tour les sources de Garneau, cette fois à même son roman, sous la forme d'une note en bas de page, pour indiquer à ses lecteurs la provenance des informations historiques : « Voyez, outre le jugement déjà cité, l'*Histoire du Canada* de M. Dussieux¹³⁸ ». Par sa façon de travailler, Garneau incite ses pairs à pousser leurs investigations et à ne fixer leur sujet qu'une fois les recherches complétées. C'est pourquoi, même si généralement il répond à une demande de la part des autres écrivains, Garneau est constamment pris par les développements historiques de la littérature québécoise :

En furetant à la bibliothèque, j'ai trouvé qu'à l'époque du Siège de Québec, comme encore longtemps après les soldats *n'emboîtaient* point le pas, et que chacun partait du pied qu'il voulait. J'ai trouvé aussi que dans la position règlementaire sous les armes, le soldat se tenait les jambes écartées (non comme aujourd'hui les talons rapprochés) et le fusil *sur l'épaule*. Peut-être

¹³⁶ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 30 août 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/105.

¹³⁷ *Idem*.

¹³⁸ Joseph Marmette, *L'Intendant Bigot*, Montréal, George-É. Desbarats, 1872, p. 90.

que ces riens pourront te servir pour ton chapitre des *exercices des milices*¹³⁹.

Près d'un an et demi auparavant, soit en septembre 1868, Marmette avait demandé l'aide de Garneau pour mettre la main sur les commandements de l'exercice à l'arquebuse. Garneau lui répondit alors : « Je compte retourner à Ottawa dans les premiers jours d'octobre, et dès mon arrivée, je t'enverrai les commandements de l'exercice à l'arquebuse¹⁴⁰ ». Effectivement, une lettre de Garneau est envoyée en date du 4 octobre suivant, contenant l'exercice du mousquet détaillé : « Tiré d'un ouvrage intitulé *Les travaux de Mars, par Alain Manesson Mallet, maistre de mathématiques des pages de la petite écurie de Sa Majesté, cy-devant ingénieur et sergent-major d'artillerie en Portugal*. Paris, 1684, 3 vol. In-4¹⁴¹ ». Marmette fera bon usage de ces renseignements dans son roman *François de Bienville*. En effet, tout un passage de celui-ci est réservé à l'exercice du mousquet d'un des personnages traîtres du roman, soit celui de Jean Boisdon, hôtelier. Par ailleurs, au tout début du passage en question, une note placée au bas de la page explique aux lecteurs :

Tous les commandements qui suivent sont exactement ceux dont on se servait au 17^e siècle, dans l'armée française. Ils sont tirés d'un ouvrage

¹³⁹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, [avril 1870], Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/14/21.

¹⁴⁰ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 21 septembre 1868, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/90.

¹⁴¹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 4 octobre [1868], Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/91.

intitulé : *Des travaux de Mars, par Alain Mannesson Mallet, maître de mathématiques des pages de la petite écurie de Sa Majesté, ci-devant ingénieur et sergent-major d'artillerie en Portugal*. Paris, 1684, 3 vol. 14o. Voir aussi Monteil, 3^e vol. p. 188, édition de Victor Lecou, 1853¹⁴².

Il est donc fort probable que Garneau, sachant qu'au printemps de 1870 Marmette travaille rigoureusement à son roman, ait voulu lui indiquer quelques informations supplémentaires à propos de ces exercices.

Toujours à la recherche d'un document utile, d'un renseignement précieux et d'idées de romans, Garneau lit énormément et s'enquiert auprès de collectionneurs des nouveautés dénichées. À ses yeux, de simples petits détails peuvent faire une différence qualitative importante. C'est d'ailleurs pourquoi son opinion et ses conseils sont si importants pour Louis Fréchette lors de la correction de son poème *Notre histoire*¹⁴³ en 1883.

Page 3

« Poitevins à l'œil bleu (ou gris) Normands aux cheveux longs ».

Les *cheveux longs* ce sont les Bretons.

Te rappelles-tu ces vers de Brigueux de Bretagne :

« Oui ! nous sommes encore les hommes d'Armorique ! »

« La race courageuse et pourtant pacifique »

« La race sur le dos portant de longs cheveux ... »¹⁴⁴

¹⁴² Joseph Marmette, *François de Bienville*, Québec, Léger Brousseau, 1870, p. 147.

¹⁴³ Louis Fréchette, « Notre histoire : à la mémoire de François-Xavier Garneau (lu le 22 mai 1883) », *Mémoires de la Société Royale du Canada*, vol. 1, 1883, section 1, p. 125-130.

¹⁴⁴ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, [1882], Ursulines de Québec, Fonds Prince, Papiers famille Garneau, Lettres originales de A. Garneau à divers.

Les recommandations de Garneau sont en effet très appréciables si on en juge par la version finale de ce poème de Fréchette où l'on peut lire : « Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds¹⁴⁵ ». En plus de posséder les connaissances requises pour répondre à la demande de ses confrères, Alfred Garneau pousse toujours plus loin ses recherches et appuie ses résultats par des citations ou des exemples concrets tirés de documents historiques. Cette façon de procéder influencera grandement les normes littéraires en émergence durant cette période. Par ailleurs, on remarque, à la lecture des romans historiques de Joseph Marmette, que lui-même applique les méthodes de Garneau lors de son écriture. En effet, de nombreuses notes de bas de page garnissent les textes de Marmette afin d'appuyer ses descriptions et de fournir à ses lecteurs des détails supplémentaires. Parmi celles-ci, on compte des informations historiques qui viennent confirmer la véracité du cadre temporel dans lequel se déroule l'action du récit. Le *Chevalier de Mornac*, entre autres, contient une de ces notes : « Cet incident est historique. Il est ainsi raconté dans la Relation des Jésuites de 1668¹⁴⁶ ». Ces notes situent le lecteur à travers les histoires, véridiques et fictives, où se côtoient des personnages historiques et inventés de toute pièce.

Conscient du potentiel littéraire provenant des archives de la Nouvelle-France et des débuts de la colonie anglaise, Alfred Garneau se fait également collectionneur et copiste de documents historiques dont il partage généreusement le contenu avec les

¹⁴⁵ Louis Fréchette, *Cent morceaux choisis*, Montréal, [s. l. n. é.], 1924, p. 12.

¹⁴⁶ Joseph Marmette, *Le Chevalier de Mornac*, Montréal, Hurtubise, 1972, p. 51.

membres de son réseau. Ainsi, les informations qu'il a pris soin de transcrire ainsi que les livres d'époque obtenus par lui servent avant tout la cause personnelle des membres de son réseau : l'élaboration d'une littérature québécoise selon leurs propres critères. C'est pourquoi, lorsque le premier volume du *Dictionnaire généalogique*¹⁴⁷ de Cyprien Tanguay est publié, il propose à Marmette de faire une offre à ce dernier afin d'obtenir les volumes de généalogie qui suivront à moindre coût.

J'ai pensé aussi que je pourrais peut-être le payer par une communication qui aurait beaucoup de prix pour M. l'abbé Tanguay ; et je te prie de le lui faire proposer par notre ami l'abbé [Henri-Raymond Casgrain] le plus tôt possible [...].

Je possède une liste des Acadiens et Canadiens qui, en 1791, ont reçu en France les secours de l'État. Elle est intitulée : « État nominatif des secours tant civils que militaires accordés aux Acadiens et aux Canadiens ». Elle renferme plus de 250 noms. [...].

Eh bien, si M. Tanguay le désire, je lui transcrirai cette liste (que je suis seul à posséder vraisemblablement) avec les décrets et tout ce qui s'y rattache – pour un exemplaire complet de son *Dictionnaire* en récompense¹⁴⁸.

Alfred Garneau n'est pas enclin à partager toutes ses trouvailles avec les écrivains québécois. Les règles en voie de normalisation, comme celle de l'utilisation de sources historiques, découlent d'échanges parmi un groupe d'écrivains restreint ayant les mêmes

¹⁴⁷ Cyprien Tanguay, *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, Montréal, Eusèbe Senécal, 1871, 7 vol. : vol. 1, 1871, 623 p. ; vol. 2, 1886, 622 p. ; vol. 3, 1887, 607 p. ; vol. 4, 1887, 608 p. ; vol. 5, 1888, 608 p. ; vol. 6, 1889, 608 p. ; vol. 7, 1890, 688 p.

¹⁴⁸ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, [mai 1871], Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/14/21-40.

objectifs et non de tous les écrivains. Ainsi, la compétition, les désaccords et les querelles entre des groupes informels d'acteurs littéraires et aussi entre les institutions en place, telles que la religion et la politique, font partie du processus de normalisation des pratiques littéraires. C'est pourquoi, fiers du travail accompli et conscients de l'autorité obtenue par celui-ci, les écrivains du réseau de Garneau et lui-même ne tiennent pas spécialement à tout partager du travail de recherche préliminaire à la création. Certes, ils souhaitent voir leurs normes acceptées et utilisées par tous les écrivains, mais ils ne veulent pas faire le travail à la place des autres. En acceptant les pratiques littéraires du groupe de Garneau, les écrivains hors de ce réseau doivent eux-mêmes mettre en application les normes proposées. Avec Marmette, Fréchette, Buiés ainsi que Casgrain et Sulte, Alfred Garneau réalise une œuvre de collaboration. Il tire jouissance et autorité des ouvrages publiés puisqu'il participe à plusieurs étapes de leur conception en plus de partager une relation d'amitié avec leurs créateurs.

Les ressources historiques mises au jour par Garneau lors de ses recherches permettent aux auteurs de son réseau d'inscrire leurs œuvres dans un cadre normatif nouveau. L'élaboration d'un ouvrage à caractère historique, suivant les procédures de Garneau, demande beaucoup de travail et c'est une tâche laborieuse que ne peuvent pas toujours se permettre des écrivains comme Henri-Raymond Casgrain et Joseph Marmette. À cet effet, Alfred Garneau endosse très souvent le rôle de copiste. Pour exécuter ce genre de tâche, une grande maîtrise de la langue, de son écriture et de sa signification, sont nécessaires en plus d'une connaissance contextuelle du manuscrit copié.

Dis à l'abbé [Casgrain], d'huit à trois semaines, je me mettrai, si rien ne vient plus à l'encontre, à transcrire à toutes mains les mémoires de Laterrière ... J'ai déjà une 40taine de pages du manuscrit de copiées. Dans ce travail, je suis le bon exemple qu'il a donné dans sa biographie, c.-à-d. que je refais les phrases seulement lorsqu'elles sont foncièrement incorrectes. Par malheur, il y en a peu qui ne le soient pas, et les corrections sont nombreuses¹⁴⁹.

Une procédure telle que celle-ci demandera plusieurs heures de travail à Garneau en plus de celles qu'il effectue au Sénat en traduction. Si, bien sûr, il va chercher un supplément monétaire ou de nouvelles publications onéreuses (par exemple, en échange du travail de *scribe* effectué pour Charles-Honoré Laverdière, Garneau demande un exemplaire des *Oeuvres de Champlain* publié par ce dernier), Garneau tire de ces tâches beaucoup de connaissances historiques desquelles il s'inspire pour répondre à la demande des autres écrivains et leur suggérer des idées de récits. Il acquiert ainsi une meilleure compréhension des événements, des lieux géographiques et des individus appartenant à l'histoire. L'accès à une multitude de documents lui permet également de porter un regard critique sur ceux-ci et de faire un choix parmi ceux qui sont pertinents pour la littérature québécoise et ses nouvelles normes.

¹⁴⁹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 24 avril 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/101.

Événements et lieux

Pour faire du sens auprès du lectorat, les œuvres littéraires doivent s'inscrire dans l'espace et le temps. Maintenant que le Québec et son histoire tiennent lieu de sujet pour les écrivains de la nouvelle génération, des événements et des endroits précis se démarquent. Par exemple, des événements trop récents ou douloureux comme la rébellion de 1837-1838 sont plutôt mis à l'écart. Les lieux choisis varient selon le sujet, mais l'essor colonisateur et le déménagement du Parlement à Ottawa permettent aux écrivains de situer l'action de leur récit dans de nouvelles régions moins connues telles que l'Outaouais et le Saguenay. Alors que pour certains comme Joseph Marmette l'événement retenu pour trame de fond détermine le lieu, soit Québec et ses alentours dans la majorité des cas¹⁵⁰, pour Arthur Buies c'est l'inverse. De nouveaux horizons nationaux, dans ce cas-ci les Laurentides, lui inspirent un ouvrage sur le curé Antoine Labelle, colonisateur¹⁵¹. De tels choix d'écriture exigent néanmoins le recours à des informations supplémentaires. Les documents, les cartes et les plans historiques se révèlent être fort utiles ne serait-ce que pour les descriptions permettant au lecteur de bien situer l'action et de se figurer le plus justement possible la réalité dont il est question.

Dans le cas plus spécifique de Marmette, les événements historiques de la fin de la Nouvelle-France tels que le Siège et la Conquête, se présentent à lui comme une dynamique intéressante. C'est d'ailleurs en traitant de ceux-ci qu'il acquiert ses lettres de

¹⁵⁰ Joseph Marmette, *François de Bienville*, Québec, Léger Brousseau, 1870, 299 p. ; *L'Intendant Bigot*, Montréal, George-É. Desbarats, 1872, 94 p. ; *Le Chevalier de Mornac*, Montréal, Typographie de « L'Opinion publique », 1873, 100 p.

¹⁵¹ Arthur Buies, *Au portique des Laurentides. Une paroisse moderne. Le curé Labelle*, Québec, C. Darveau, 1891, 96 p.

noblesse et qu'Octave Crémazie, exilé en France, en vient à le comparer aux plus grands romanciers historiques :

La lettre de Crémazie est d'un bout à l'autre un éloge flatteur, qui me fait non moins plaisir qu'à toi. Ne confirme-t-elle pas ce que, par la seule clairvoyance de mon amitié, dont je suis ravi, je te disais naguère moi-même. Le jugement du poète, fondé sur un goût exquis, est décisif et sans appel. Il te qualifie d'un beau grand titre, il t'appelle par anticipation le *Walter Scott* canadien, je t'avais aussi presque dit la même chose¹⁵².

Le type de roman publié par Marmette, c'est-à-dire des récits s'inscrivant dans une trame historique vérifique tels que *François de Bienville*, *L'Intendant Bigot*, *Les Machabées de la Nouvelle-France* et quelques autres, exige énormément de travail réalisé à partir de documents historiques. Suivant l'importance de la vérité en histoire au 19^e siècle, le lectorat populaire, qui connaît de façon générale par la tradition orale les événements dont traite l'auteur, n'est pas dupe et souhaite connaître toute l'histoire avec ses détails. Alfred Garneau voit beaucoup de potentiel littéraire dans les manuscrits de Joseph Marmette, soit plus particulièrement dans les brouillons de *François de Bienville*, de *L'Intendant Bigot* et du *Chevalier de Mornac*. Il connaît également bien l'époque historique que romance le jeune auteur et souhaite, au début de sa carrière, l'encadrer dans sa démarche : « Tu possèdes un don rare – je l'écrivais l'autre jour à l'abbé : que l'on me montre un autre auteur de terrain que tu ne puisses surpasser par l'imagination !... Mais l'imagination a ses risques ; l'auteur qu'elle entraîne n'a guère le

¹⁵² Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 22 octobre 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/106.

loisir de s'arrêter, de retourner en arrière, pour effacer ce que Villemain appelle *la trace des pas*¹⁵³ ». À partir des événements de premier plan choisis par Marmette, Garneau lui proposera des événements secondaires, moins connus, qui viendront agrémenter son récit et déterminer son style. C'est dans cette visée qu'il lui présente l'idée d'une trame romanesque à la manière de Corneille et de son *Cid* :

Péripéties diverses d'amour pendant le Siège... suivies par la prise de Québec, et de la conquête de la dame ! Qu'en dis-tu ? On peut s'inspirer, si l'on veut, du *Cid* de Corneille, et remplir le sein de la « Chimène » canadienne des plus nobles résolutions filiales et patriotiques, et finir, comme dans la tragédie cornélienne, par un bon mariage entre « Chimène » et le « Cid »...¹⁵⁴.

Il est intéressant de noter que Marmette retiendra cette idée de récit en partie dans son *François de Bienville*, où à travers les péripéties du Siège une histoire d'amour se crée entre une fidèle Canadienne française, Marie-Louise, et un vaillant soldat du gouverneur, François LeMoyne de Bienville. Alors que la flotte de Phipps met pied à Québec, la jeune femme est menacée d'enlèvement par un officier anglais, Harthing. Cependant, c'est une fin tragique qui attend le lecteur et non un mariage heureux : « L'héroïne a promis d'entrer au couvent si son frère, blessé par les Indiens, recouvraila santé. Désespéré,

¹⁵³ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 20 décembre 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/99.

¹⁵⁴ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 14 octobre 1868, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/91.

Bienville mourra quelques jours plus tard dans une embuscade¹⁵⁵ ». Notons également que ce roman de Marmette sera adapté pour le théâtre en 1877.

Alfred Garneau a une bonne connaissance du potentiel historique des archives québécoises. Il est également conscient du bagage de connaissances du lectorat de Marmette et est donc à même de guider l'auteur dans les descriptions à privilégier. Lorsque Marmette demande à Garneau de faire la recherche d'une chanson pouvant agrémenter un épisode du *Chevalier de Mornac*, ce dernier lui en propose une quelque peu différente de sa requête mais pouvant grandement susciter l'intérêt des lecteurs : « Hein Vieux ! un chant historique qui se chantait encore au Canada vers 1800 et remonte à trois siècles et un quart, c'est, je pense, une trouvaille pour ton roman ! ...¹⁵⁶ ». Garneau est en possession de cette chanson puisqu'il a copié, deux ans plus tôt, un recueil manuscrit de vieilles chansons dont il croit plusieurs inédites. Quand il décide d'en proposer une à Marmette, il cherche à en savoir plus sur son origine et découvre qu'elle date de 1544. Or, le personnage de Robert Portail, Chevalier de Mornac, est originaire de Gascogne en France et est déjà d'âge adulte lors de son arrivée au Québec en 1664. Ainsi, la chanson qu'il entonne lors de sa captivité chez les « Sauvages », ne doit pas faire référence au patrimoine canadien, mais bien à sa patrie, la France. C'est pourquoi la chanson que choisit finalement Marmette est différente de celle que lui a proposée Garneau. Cependant, il est intéressant de relever quelques points de ressemblance entre celles-ci. Ayant effectué des recherches quant aux origines de sa chanson, Garneau a pu

¹⁵⁵ Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 1, Montréal, Fides, 1980, p. 285.

¹⁵⁶ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 29 mai 1873, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/114.

fournir une version antérieure de celle-ci, donc deux versions de la même chanson. La première, appelée « La leçon de Monsieur Le Rioux de Lincy¹⁵⁷ », présente le prince d'Orange partant à la guerre, blessé par les Anglais puis, mourant :

5. Par une lettre close
 Qu'on m'avait envoyée.
 Je partis sain et sauf
 Et j'en reviens blessé...
 (Que maudit soit la guerre)
 Et j'en reviens blessé¹⁵⁸.

La deuxième, que Garneau préfère « pour la bonne bouche, car elle est plus vive, plus folle, plus galloise¹⁵⁹ » reprend le même scénario cette fois, en ajoutant l'aspect religieux, la confession, et les femmes :

11. Je n'ai que faire du prêtre,
 Lon la
 Je n'ai que faire du prêtre,
 Je n'ai jamais péché,
 Ma dondine
 Je n'ai jamais péché,
 Ma dondé
12. Je n'ai jamais baisé fille,
 Lon la
 Je n'ai jamais baisé fille,

¹⁵⁷ *Idem.*

¹⁵⁸ *Idem.*

¹⁵⁹ *Idem.*

Outre sa volonté,
 Ma dondine
 Outre sa volonté,
 Ma dondé¹⁶⁰

Enfin, celle que choisit Marmette présente les péripéties d'un jeune homme allant également à la guerre. Il y est aussi question de femmes puis, plus tard, alors qu'il passe en Amérique, d'une captivité chez les Amérindiens comme pour le Chevalier de Mornac :

Le jour aux pieds des grandes dames,
 J'étais vraiment fort glorieux
 Car j'enflammais toutes leurs âmes
 Du regard brûlant de mes yeux.
 [...]

Tête de bouc, farfadet, gnome,
 Connu sous le nom d'Iroquois,
 Viens donc voir comme un gentilhomme
 Laisse échapper le sang gaulois¹⁶¹.

Ce même petit cahier de chansons servira aussi les travaux d'Arthur Buies. En effet, Buies ayant pris connaissance de ce manuscrit lors d'une visite chez Marmette en réclamera sa part : « Envoie-moi donc de *suite*, de *suite*, le petit cahier contenant un article sur les “ Voyageurs ” et la chanson de Moore traduite, que tu m'as fait voir un soir

¹⁶⁰ *Idem*.

¹⁶¹ Joseph Marmette, *Le Chevalier de Mornac*, *op. cit.*, p. 135.

chez Marmette¹⁶² ». Une lettre annonçant le retour du cahier en question, confirme son utilisation par Buiés : « Je t'ai expédié de Québec ton petit cahier d'extraits et te remercie. Tu verras par mon bouquin que j'en ai tiré parti¹⁶³ ». On retrouve effectivement la chanson en question dans son ouvrage intitulé *L'Outaouais supérieur*¹⁶⁴. Il utilise la chanson « À la claire fontaine » dans une note de bas de page car elle est, selon Buiés, « la chanson par excellence des voyageurs canadiens¹⁶⁵ ». Ernest Gagnon, auteur de *Chansons populaires du Canada*¹⁶⁶, écrit, à propos de celle-ci : « Depuis le petit enfant de sept ans jusqu'au vieillard aux cheveux blancs, tout le monde, en Canada, sait et chante la *Claire fontaine*. On n'est pas Canadien sans cela¹⁶⁷ ». Lorsque l'on compare les deux chansons de ces volumes, soit ceux de Buiés et de Gagnon, on remarque que celle du carnet de Garneau présente des variantes dans les derniers couplets :

(Version de Garneau)

7. J'ai perdu ma maîtresse,
Comment m'en consoler ?
Pour une blanche rose,
Que je lui refusai.
Il y a longtemps, &c.
8. Pour une blanche rose,
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Il y a longtemps, &c.

¹⁶² Lettre de Arthur Buiés à Alfred Garneau, 21 février 1889, Ursulines de Québec, Fonds Prince, Lettres de A. Buiés à Alfred Garneau.

¹⁶³ Lettre de Arthur Buiés à Alfred Garneau, 4 mars 1889, Ursulines de Québec, Fonds Prince, Lettres de A. Buiés à Alfred Garneau.

¹⁶⁴ Arthur Buiés, *L'Outaouais supérieur*, Québec, C. Darveau, 1889, 309 p.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 286.

¹⁶⁶ Ernest Gagnon, *Chansons populaires du Canada*, Montréal, Beauchemin, 1908, 350 p.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 1.

9. Je voudrais que la rose
 Fût encore au rosier ;
 Et que le rosier même
 Fût à la mer jeté.
 Il y a longtemps, &c¹⁶⁸.

Gagnon note une de ces variantes.

(Version Gagnon)

7. J'ai perdu ma maîtresse
 Sans l'avoir mérité,
 Pour un bouquet de roses
 Que je lui refusai.
 Lui ya longtemps, &c.
8. Pour un bouquet de roses
 Que je lui refusai.
 Je voudrais que la rose
 Fût encore au rosier.
 Lui ya longtemps, & c.
9. Je voudrais que la rose
 Fût encore au rosier,
 Et moi et ma maîtresse
 Dans les mêmes amitiés.

VARIANTE :

Et que le rosier même
 Fût à la mer jeté¹⁶⁹.

¹⁶⁸ Arthur Buies, *op. cit.*, p. 286.

¹⁶⁹ Ernest Gagnon, *op. cit.*, p. 3.

Il est fort probable que Buiés ait retenu la chanson du carnet de Garneau justement pour la présence de ces variantes. La première édition de l'ouvrage de Gagnon paraît en 1880. Ainsi, Buiés a eu tout le loisir de la consulter et de sélectionner une chanson dans celle-ci. L'expertise de Garneau est grandement dirigée par les exigences spécifiques des auteurs qu'il fréquente. Néanmoins, nous pouvons constater l'étendue de son bagage culturel et affirmer qu'il pousse toujours plus loin les requêtes qui lui sont présentées. Cette rigueur lui permet d'obtenir la confiance de ses pairs.

En matière de géographie, les connaissances d'Alfred Garneau semblent de prime abord se limiter à celles qui balisent l'œuvre historique de son père. Or, les requêtes d'Arthur Buiés dans ce domaine pousseront le chercheur à une mise à jour. Si Buiés choisit de demander à Garneau d'effectuer pour lui quelques recherches ou d'éclaircir des détails, c'est avant tout parce qu'il connaît les méthodes de travail de celui-ci et pour lui démontrer qu'il lui fait entièrement confiance. Ainsi, lorsque vient le temps de pousser plus loin ses investigations sur la vallée de l'Ottawa, c'est Garneau qu'il presse de l'aider :

Je prépare un grand travail sur la vallée de l'Ottawa, en commençant par le bassin de la Rouge. Ai fort peu de documents ; tout ce qui a été écrit sur cette région ne regarde que le côté Sud de cette rivière ; il n'existe presque rien concernant le côté Nord. Si tu peux m'indiquer quelque chose, fais-le-moi savoir je te prie sans délai¹⁷⁰.

¹⁷⁰ Lettre de Arthur Buiés à Alfred Garneau, 21 octobre 1881, Ursulines de Québec, Fonds Prince, Lettres de A. Buiés à Alfred Garneau.

Malheureusement, nous ne possédons pas la lettre réponse de Garneau à cet appel. Cependant, les autres lettres échangées par la suite, et les remerciements pour d'autres services, nous permettent de croire qu'une fois de plus, Garneau s'est attelé à la tâche et que, s'il n'a pu fournir les renseignements exacts à son ami, il lui a sans doute déniché quelques pistes de recherches. Bien souvent, après avoir demandé l'aide de Garneau, les Casgrain, Marmette, Buiés et Fréchette choisissent une nouvelle piste d'écriture, car lorsque Garneau n'est pas en mesure de fournir l'information exacte, il ne déclare jamais forfait, mais suggère autre chose. Or, cette nouvelle suggestion fait partie du processus intertextuel que développe Garneau et qu'acceptent de suivre ses pairs.

Les personnages

Les protagonistes des romans historiques publiés après 1860 au Québec incarnent une dimension tout à fait particulière auprès du lectorat. En effet, la jeune littérature québécoise présente à ses lecteurs des personnages historiques qui font bien souvent partie de la tradition orale touchant la Nouvelle-France. Encore une fois, l'utilisation de personnages véridiques, de même que l'élaboration de personnages fictifs situés dans un temps réel, exigent de la part des auteurs des travaux de recherche à partir de documents historiques. Dans la production romanesque de Joseph Marmette, les personnages soutiennent le récit. Comme en témoignent quelques titres de ses œuvres (*François de*

Bienville, L'Intendant Bigot) ainsi que les nombreuses requêtes épistolaires auprès de Garneau (75 lettres échangées entre 1868 et 1892), Joseph Marmette, en tant que producteur et jeune auteur du réseau, a besoin du *relais* qu'incarne Garneau entre lui et les références.

Il est à noter que Marmette a également besoin du *relais* que constitue Henri-Raymond Casgrain dans la promotion et la légitimation des œuvres. En effet, le réseau auquel appartiennent ces écrivains est qualifié de complet : « Il y a des réseaux sociaux dont la structure est telle que chacun des participants a une connexion directe avec chacun des autres¹⁷¹ ». Ainsi, des membres comme Garneau, Casgrain, Marmette et Fréchette par exemple, constituent un groupe complet à l'intérieur d'un réseau plus vaste où des connexions indirectes entre ces membres et d'autres acteurs de la vie littéraire du 19^e siècle peuvent être établies. Par ailleurs, la forte présence de connexions directes entre ces correspondants fait en sorte que le noyau qu'ils constituent se démarque spécialement dans l'élaboration d'une littérature nationale.

Les demandes de Marmette sont exigeantes. En plus de devoir pousser ses investigations sur des personnages connus, Garneau doit pouvoir trouver un cadre réaliste à des héros fictifs. En plus d'individus spécifiques, Garneau tient à ce que les protagonistes des récits, dans leurs mœurs et leur façon de vivre, s'inscrivent dans toute la vérité historique. C'est par ailleurs le fondement d'un des reproches les plus virulents qu'il fera à Marmette à propos de *L'Intendant Bigot* :

¹⁷¹ Vincent Lemieux, *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, p. 14.

Tu tires infiniment bien parti de l'histoire, et c'est plaisir de voir entremêler le réel et la fable avec un art aussi ingénieux. Rien de plus difficile cependant, et je ne dois pas te le reprocher bien vivement si, pour faire éclater des incidents avec plus de force, tu as peut-être, en un endroit, dénaturé la vérité historique.

C'est du rapt de violence de mademoiselle Rochebrune que je veux parler. En égard à la fois aux conditions dans lesquelles tu le fais accomplir et aux mœurs nullement corrompues de nos braves ancêtres, il me paraît assez invraisemblable. [...]

Maintenant je me demande quelle idée l'étranger lisant cette aventure se fera de nos anciennes mœurs¹⁷².

Cette remarque aura un vif effet sur l'auteur puisque son roman paraît déjà sous forme de feuilleton dans les pages de *L'Opinion publique* depuis près de 3 mois. Cela prouve que malgré sa publication partielle, Garneau tient à faire part de son opinion à Marmette. Malgré tout, en réponse à une lettre qui est malheureusement manquante, Garneau souhaitera calmer son ami en lui spécifiant que c'est une « réflexion mienne et particulière¹⁷³ » et fera remarquer à Marmette, en se moquant subtilement de lui, que n'étant pas auteur de romans historiques, il n'a peut-être pas toutes les connaissances nécessaires pour juger cette œuvre :

¹⁷² Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 18 juillet 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/103.

¹⁷³ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 21 juillet [1871], Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/14/14.

Je n'ai – tant s'en faut hélas ! – cette connaissance intime du bon vieux temps que tu as acquise par ton étude et tes investigations spéciales. J'avais lu quelques mémoires autrefois, je rappelai mes souvenirs, déjà pâlissants, ils me laissèrent sous l'impression que tu sais.

Je t'écrivis à la chaude, et sans l'avoir voulu, je t'ai rendu inquiet, perplexe, nerveux ... Je reviendrai sur mon jugement, dis-tu, quand j'aurai vu la suite ? Je te crois, je te crois, quand je te dis que je te crois¹⁷⁴.

Ce petit désaccord n'affectera pas la relation des deux hommes et Garneau continuera de conseiller Marmette dans ses choix historiques. Garneau louangera Marmette à nouveau lors de la parution de son *Chevalier de Mornac* : « Tu es maître en l'art de mettre en œuvre des incidents réels, empruntés à nos vieilles chroniques ; cela prête à la fable même de ton roman un tel air de vérité, que l'on pense assister aux choses que tu décris, et que le lecteur ouvre tout grand les yeux et les oreilles...¹⁷⁵ ». Remarquons que dans le roman suivant de Marmette, *La fiancée du rebelle*, publié en 1875, l'auteur portera une attention particulière aux mœurs de ses personnages. En effet, alors que les deux personnages principaux, Marc Evrard et Alice Cognard, amoureux hors d'une union officielle, se sauvent, Marmette décide de les faire s'épouser en plein tourment : « Comment Marc et Alice auraient-ils pu, sans faire sourciller les censeurs, fuir et mourir ensemble s'ils n'avaient pas été mari et femme¹⁷⁶ »? Cette marque de bienséance de la part de l'auteur ne serait-elle pas en lien direct avec les commentaires intransigeants formulés par Garneau moins de deux ans auparavant ?

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 17 juillet 1872, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/109.

¹⁷⁶ Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 257.

Afin de mieux connaître les détails des allées et venues des personnages importants de la Nouvelle-France, Alfred Garneau consulte divers genres de documents historiques allant des *Mémoires de Marolles* à la correspondance d'Henri IV. Ainsi, il se renseigne sur Coligny en se demandant s'il a « [...] déjà eu dessein de quitter la France¹⁷⁷ » et sur Talon à propos duquel il a « [...] recueilli dans [s]es recherches et lectures non pas une biographie mais de petites notices sur lui et sa famille, ainsi que sur celles de quelques autres de nos intendants¹⁷⁸ » afin de renseigner Marmette et de lui permettre d'être le plus véridique possible dans ses fictions. Marmette fera usage de ces renseignements notamment dans les notes infrapaginales du *Chevalier de Mornac* :

On a remarqué, sans doute, que l'intendant ne figure point parmi ces personnages ; c'est que M. Robert, conseiller d'État, le premier qui ait été nommé intendant de justice, de police, de finance et de marine pour la Nouvelle-France, ne vint jamais au Canada. M. Talon, qui arriva à Québec en 1665, est le premier qui ait exercé cet emploi dans la Nouvelle-France¹⁷⁹.

Dans le but de fournir des renseignements qui permettront à Marmette de créer des personnages, Garneau suggère à ce dernier de les construire à partir de listes de recensements, de miliciens. D'ailleurs, Garneau s'enquiert des rôles des miliciens de Québec auprès de Benjamin Sulte qui lui a fourni quelques indications :

¹⁷⁷ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 22 octobre 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/106.

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ Joseph Marmette, *op. cit.*, p. 45.

Sulte m'a montré les rôles de miliciens de Québec (ville) de 1775. À la date du 13 octobre, il y avait dans la 10^e compagnie trois Tranquille : Louis – Joseph – et Louis (fils) – tous journaliers demeurant dans le faubourg St-Jean.

À la date du 6 décembre (service actif) on retrouve Louis Tranquille père, et son fils dans la 6^e compagnie. Dans la 5^e il y avait un George Tranquille.

Même date, la 3^e compagnie comptait un *déserteur* – Joseph Delzenne (apprenti-orfèvre)¹⁸⁰.

On peut même croire que la liste des Acadiens et Canadiens ayant reçu les secours de l'État en France dont Garneau est en possession et qu'il propose à Cyprien Tanguay, ait pu servir de cadre dans la création de personnages pour les romans de Marmette. On remarque que pour Garneau le moindre petit détail concernant la vie des habitants de Nouvelle-France est susceptible de servir à un moment ou à un autre.

Les romans historiques de Marmette présentent une particularité en ce qui concerne les personnages. En effet, les personnages de femmes sont amplement exploités à travers les péripéties romancées par cet auteur. Chacun des romans propose une mise en scène d'une idylle entre le héros, très souvent militaire, et une brave Canadienne. On n'a qu'à penser aux personnages d'Alice Cognard dans *La fiancée du rebelle*, à celui de Marie-Louise d'Orsy dans *François de Bienville*, à ceux de Berthe de Courcy de Rochebrune et d'Angélique-Geneviève d'Avenne des Méloizes, dit madame de Péan

¹⁸⁰ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 4 février 1876, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/120.

dans *L'Intendant Bigot*, ou bien, encore, à celui de Jeanne de Richecourt dans *Le Chevalier de Mornac*. En ce qui concerne tous les romans de Marmette « le sort de l'héroïne est indissolublement lié à celui de l'être aimé¹⁸¹ ». Il n'est donc pas étonnant de retrouver des marques de références à des personnages de femmes historiques à travers la correspondance échangée entre cet auteur et Garneau. Les femmes ayant vécu en Nouvelle-France présentent également une source historique intéressante pour ces écrivains. Dans ce but, Marmette avait d'ailleurs demandé à Garneau d'effectuer des recherches sur mademoiselle de Verchères et son mémoire adressé au roi¹⁸². En date du 2 janvier 1870, Garneau répondra à cette demande : « À mon grand regret, je n'ai pu rien trouver, à la bibliothèque touchant le mémoire adressé au roi par mademoiselle de Verchères... Dans la *Saberdache* de M. Jacques Viger, M. Lajoie se rappelle avoir vu une longue dissertation sur cette héroïne [...]¹⁸³ ». Il est aisé de croire que Marmette désirait connaître les détails de la défense opérée par mademoiselle de Verchères afin de s'en inspirer pour l'écriture de son roman *Le Chevalier de Mornac*. L'action de ce dernier est située en 1664 et dessine un portrait des nombreuses batailles tenues entre les nouveaux arrivants, les Français, et les Iroquois. N'ayant pu mettre la main sur ce document, Marmette choisira cependant une autre source féminine pour ce roman, Marie de l'Incarnation, comme le prouve cette note de bas de page :

¹⁸¹ Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 258.

¹⁸² Selon nos recherches, le dit mémoire pourrait en fait être, soit la lettre de Madeleine de Verchères envoyée à la femme du principal ministre du roi, madame de Maurepas en 1697, où elle raconte sa défense du fort de la Seigneurie de Verchères effectuée en 1692 et fait la demande à cet effet d'une petite pension, ou bien il s'agirait d'une « relation » écrite après 1726, relatant de nouveau ces événements, cette fois, pour « informer de manière divertissante les courtisans du roi sur le comportement de l'élite de la Nouvelle-France ». (Ces informations sont tirées d'un texte de Patrice Groulx, *Scandaleuse Madeleine de Verchères 1678-1747*, 2003, dont on peut prendre connaissance sur le site <http://www.capitale.gouv.qc.ca/souvenir/memoire/Texte-Vercheres.pdf> (page consultée le 27 octobre 2004)).

¹⁸³ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 2 janvier 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/97.

Pour appuyer d'une preuve irréfutable l'épisode qui termine le chapitre précédent, et montrer les déplorables effets que les boissons enivrantes causaient chez les Sauvages, je me permettrai de citer un fragment de lettre de la Mère Marie de l'Incarnation à son fils¹⁸⁴.

À l'affût des sources et de l'importance des personnages historiques dans la production littéraire de la deuxième moitié du 19^e siècle québécois, Alfred Garneau prendra également le temps de fournir des renseignements aux autres membres de son réseau. Toujours en lien avec Marie de l'Incarnation, Garneau fera part d'une de ses découvertes à Marmette dans le but que celui-ci transmette ces informations à Henri-Raymond Casgrain, auteur de l'*Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation*¹⁸⁵. Voici une des marques de l'importance des connexions directes dans le réseau de Garneau alors que ce dernier croit nécessaire de communiquer à son ami Casgrain des données pouvant permettre une édition des œuvres de Mère Marie de l'Incarnation :

Sulte me disait avoir lu dans les journaux que des dames ursulines de Québec préparent une édition des œuvres de la rév. Mère de l'Incarnation. Cela m'a fait souvenir que l'année dernière, feuilletant par hasard le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Troyes* (France), mes regards tombèrent sur le passage suivant, dont je pris soigneusement note : « Carton 2196 – petit in-folio (lettres autographes), : 24^e pièce : une lettre

¹⁸⁴ Joseph Marmette, *Le Chevalier de Mornac*, op. cit., p. 61.

¹⁸⁵ Henri-Raymond Casgrain, *Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France. Précédée d'une esquisse sur l'histoire religieuse des premiers temps de cette colonie*, Québec, George-É. Desbarats, 1864, 467 p.

signée : sœur Marie de l'Incarnation, datée de Québec 1641 ; - 26^e une signée : sœur Marguerite de Saint-Anathase, datée de la mission de Kébec (1642) – 30^e Deux ursulines de Québec (1642) ... » Communique ce petit renseignement à M. l'abbé Casgrain [...]¹⁸⁶.

En consultant des documents historiques, à la demande d'écrivains ou par intérêt personnel, Alfred Garneau effectue un choix quant à leur utilité pour la littérature québécoise. Du manuscrit au code de lois, en passant par des mémoires et des encyclopédies, les ressources historiques où Garneau puise ses réponses aux interrogations des autres écrivains sont extrêmement variées. « Ce que le vrai doit dire c'est la diversité des formes du réel¹⁸⁷ ». En misant sur la vraisemblance, le chercheur s'ouvre à l'imaginaire : « Le rapport à la réalité se modifie sous l'impulsion de la science et entraîne l'expérience esthétique dans une proximité avec la connaissance, déplaçant l'imaginaire – le faisant pénétrer le champ du savoir¹⁸⁸ ». Alfred Garneau est en mesure de saisir cette dynamique romantique puisqu'il a pu constater, aux premières loges, le large impact de la démonstration historique amenée par son père. C'est pourquoi, auprès des autres écrivains de son réseau, il propose des références historiques parmi lesquelles il a déjà effectué des choix. Ainsi, il participe au renouvellement des pratiques littéraires dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Ce faisant, il est également conscient du besoin des écrivains en matière esthétique. Ses qualités de poète et, encore une fois, son vaste bagage de connaissances, lui permettent de conserver son rôle de *relais*, cette fois, dans l'établissement d'une référence esthétique.

¹⁸⁶ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 3 février 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/97.

¹⁸⁷ Corinne Pelta, *op. cit.*, p. 219.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 205.

CHAPITRE 4

LE RÉSEAU TEXTUEL DE LA RÉFÉRENCE ESTHÉTIQUE

Le réseau textuel de la référence esthétique au 19^e siècle québécois n'offre pas un cheminement aussi spécifique que celui du réseau textuel de la référence historique. Alors que pour ce dernier il s'agit de rehausser la culture populaire au statut de Lettres québécoises en suivant l'esprit romantique exprimé par la vérité historique, la référence esthétique est confrontée à une tradition scolaire classique à laquelle on attache beaucoup d'importance. L'enseignement rigide de la rhétorique et des règles de l'art de Boileau, emprunté à la France du 17^e siècle, offre un cadre formatif bien établi au Québec. Comme nous l'avons vu précédemment dans le chapitre 2 du présent mémoire, la formation classique des Québécois est étroitement liée au maintien de la culture et de la langue françaises au pays. Ainsi, opérer un remaniement dans le domaine de la forme, en littérature, ferait figure de bouleversement social. Or, si le romantisme littéraire de la France s'est surtout démarqué par les changements esthétiques effectués en ce qui concerne la forme, le jeune romantisme québécois ne s'inscrit pas toujours dans cette lignée. Celui-ci se pose plus spécifiquement dans les contenus et les genres littéraires tel que nous l'avons vu avec le réseau textuel de la référence historique. En conséquence, les changements esthétiques produits dans la deuxième moitié du 19^e siècle, au Québec, correspondent directement à un maintien et à un renouvellement de la forme classique ainsi qu'à l'influence nouvelle du romantisme. « La ligne de partage entre classicisme et romantisme est elle-même très mobile ; elle est sans cesse repoussée, déplacée. Le terrain

est mouvant et ne permet pas d'isoler aussi catégoriquement les romantiques des classiques¹⁸⁹ ».

La critique littéraire en émergence dans la deuxième moitié du 19^e siècle québécois structure d'abord son discours en regard de la forme littéraire. Cette façon de faire, héritée du siècle classique, rappelle qu'en matière d'originalité les règles de l'art littéraire accordent tout le crédit aux modèles de l'Antiquité gréco-latine. De plus, les études et critiques sur la littérature québécoise qui suivront pendant une partie du 20^e siècle s'inscriront dans cette même lignée en faisant de la littérature française un modèle intangible. De ce fait, on reproche ardemment aux auteurs de la deuxième moitié du 19^e siècle un traitement de la forme dépassé, soit une pratique classique, en opposition au modèle romantique suivi en France. Cette croyance a donc fait dire à plusieurs, dont Roger LeMoine, à propos de l'École littéraire de Québec, qu'il n'est pas possible de relever un souci esthétique dans le premier siècle de cette littérature :

Pourtant, en étudiant la production littéraire québécoise de la seconde moitié du 19^e siècle à la lumière de ces observations, on est forcé de convenir que les écrivains d'ici n'ont pas éprouvé de préoccupations esthétiques – ils étaient déjà assez heureux de s'exprimer correctement – et que les textes dans lesquels on a voulu voir l'amorce d'un manifeste littéraire sont à peu près muets sur la question du style et des genres. D'ailleurs, il ne pouvait en être autrement¹⁹⁰.

¹⁸⁹ Corinne Pelta, *Le romantisme libéral en France, 1815-1830 : la représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 272.

¹⁹⁰ Roger LeMoine, « L'École littéraire de Québec, un mythe de la critique », *Livres et auteurs québécois*, 1972, p. 397.

On retrouve également des propos semblables chez Maurice Lemire : « La dévalorisation systématique de la forme au profit du contenu évacue la littérature comme fondement de la valeur esthétique [...] »¹⁹¹. De telles affirmations ont longtemps prévalu sur la littérature québécoise d'avant 1900, laissant ainsi de côté tous les questionnements portant sur les réelles aspirations et le contexte esthétique dans lequel ont produit des auteurs tels que Joseph Marmette, Louis Fréchette, Alfred Garneau. En conséquence, les critiques virulentes à l'endroit de la jeune littérature québécoise ont fait naître un faux débat sur l'esthétisme des œuvres en appuyant leurs propos sur un hiatus entre le fond et la forme :

Il est vain de se demander si l'idée en littérature a le pas sur la forme ou si c'est le contraire, puisque la littérature est précisément le lieu où l'idée rencontre la forme, et que s'il n'y a pas, littérairement parlant, d'idée pure, la forme littéraire pure est encore moins concevable. En fait, au moment hypothétique où un souci de pensée ou de forme s'isolerait, existerait séparé, la littérature cesserait d'être¹⁹².

Le fond et la forme, quelles que soient leurs influences, doivent être envisagés telle une combinaison essentielle à la production littéraire. L'influence de l'un, la forme, sur l'autre, le fond, et vice versa, déterminent la littérature. Les écrivains québécois de la deuxième moitié du 19^e siècle n'échappent pas à cette dimension créatrice.

¹⁹¹ Maurice Lemire, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, p. 111.

¹⁹² Paul Bénichou, *Le sacre de l'écrivain, 1750-1830 : essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Librairie J. Corti, 1973, p. 466.

Les réseaux d'acteurs littéraires qui sont créés à partir de 1860, au Québec, dont on peut relever l'existence et les fonctions notamment à travers les correspondances, comme celle d'Alfred Garneau, et les journaux intimes, font état d'un souci littéraire nouveau. Ces échanges entre les auteurs, également effectués dans l'enceinte des clubs et associations d'intellectuels, sont le lieu de la création d'une littérature nationale. Si en France les débats sur le statut de l'écrivain et la venue du courant romantique se déploient sur la place publique, par les publications et les conférences, et également en tant que sujet polémique, au Québec, les bouleversements adjacents à la production d'œuvres littéraires, comme par exemple les genres légitimés, les sujets, le métier d'écrivain, etc., ne touchent qu'une minorité. Alfred Garneau fait partie du lot. En se regroupant sous forme de réseaux, les littéraires tels que lui, élargissent leur horizon d'attente face à la littérature québécoise qu'ils souhaitent mettre en place. Ainsi, les normes revendiquées puis remaniées se présentent suivant une variété non seulement de points de vue, mais également de connaissances. Lorsque tous les rôles¹⁹³ au sein d'un réseau d'acteurs littéraires sont occupés, ceux de *cible*, de *source* et de *relais*, l'efficacité de celui-ci est plus grande. Ainsi, quand il s'agit de déterminer de nouvelles normes littéraires, ces rôles, distribués selon les fonctions littéraires de chacun, prennent tout leur sens puisqu'ils orientent les besoins de références nouvelles. Par exemple, des producteurs tels que Marmette, Buies, Fréchette et Casgrain, ont des exigences auxquelles peut répondre Alfred Garneau dans le rôle de *relais*. Or, s'il est relativement aisé de mettre en place une référence historique par le biais de la vérité, il en est tout autrement en ce qui concerne l'établissement d'une référence esthétique. En effet, cette dimension littéraire exige un

¹⁹³ Voir le chapitre 1 de ce mémoire.

processus intertextuel critique, c'est-à-dire un regard évaluateur de la part du *relais*, soit Alfred Garneau.

Nous tenons ici à spécifier quelques caractéristiques du rôle de *relais* que tient Alfred Garneau au sein de ce réseau d'écrivains. Son implication dans les productions littéraires des membres de son réseau n'est pas vraiment reconnue dans les publications de ces auteurs. Mettre au jour le travail de référent qu'il exécute dans la deuxième moitié du 19^e siècle est d'ailleurs un des objectifs du présent mémoire. À la lecture de sa correspondance, il est impératif de préciser le pourquoi de ce silence et ce, même du vivant de Garneau. Nous croyons que les demandes de Marmette, Buiés, Fréchette et Casgrain, des auteurs qui forment tous le noyau productif de ce réseau d'écrivains, ne sont pas toujours explicites dans les lettres puisque lorsqu'ils écrivent à Alfred Garneau, il va de soi que ce dernier s'attardera à tous les manuscrits, les épreuves et les livres qu'il reçoit. Malheureusement, une grande partie des lettres échangées entre lui et Buiés, Marmette et Fréchette, sont manquantes. Ainsi, chez Buiés, il n'est question que de demandes de la part de cet auteur, alors que chez Marmette et Fréchette, que de réponses à ces deux auteurs. C'est donc par déduction et à la suite de nombreuses lectures de cette correspondance que nous affirmons que le travail de correcteur, critique et conseiller de Garneau est implicite dans les échanges entre ces écrivains. Nul besoin de demander clairement à Garneau de revoir ses textes à un niveau esthétique puisque s'adresser à lui implique d'emblée cette démarche.

Suzanne Prince arrive aux mêmes conclusions dans son introduction biographique de sa thèse analysant la poésie de Garneau¹⁹⁴. Elle cite d'ailleurs le fils d'Alfred Garneau, Hector, à ce propos : « Tu es un maître critique, un maître de la langue et de la littérature. Tu as passé ta vie à étudier, à analyser les livres des autres, à les refaire et même à les composer parfois¹⁹⁵ ». De plus, elle note un incident fort révélateur des pratiques esthétiques d'Alfred Garneau. Au moment de procéder à la réédition de *l'Histoire du Canada* de son père, Alfred Garneau travaille en collaboration avec Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Ce dernier doit produire une biographie pour cette nouvelle édition de même qu'une conférence sur la poésie de l'historien¹⁹⁶. À la demande de Chauveau, Garneau effectue des retouches aux textes mais également aux poésies de son père. Indigné de cette liberté correctrice, Chauveau fera remarquer à Alfred Garneau que : « L'émondage ne peut se faire que par la main de l'artiste¹⁹⁷ ». Garneau fils répondra alors qu'il a revu le texte « comme un enfant qui s'est oublié à fourrager dans les fleurs¹⁹⁸ ». La plume de Garneau repasse tous les textes tant en ce qui concerne l'aspect linguistique que stylistique. Il en est de même depuis longtemps dans sa carrière de réviseur et de copiste. Déjà, en 1869, au tout début de la carrière littéraire de Marmette, Garneau est conscient du rôle qui lui est attribué au sein de ce réseau d'écrivains :

¹⁹⁴ Suzanne Prince, o.s.u., *Alfred Garneau : édition de son œuvre poétique*, thèse de Ph. D. (études françaises), Ottawa, Université d'Ottawa, 1974, 722 p.

¹⁹⁵ Lettre de Hector Garneau à Alfred Garneau, [1896], Ursulines de Québec, Fonds Prince, Papiers famille Garneau, citée par Suzanne Prince, *op. cit.*, p. 159g.

¹⁹⁶ Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, « Étude sur les poésies de François-Xavier Garneau et sur les commencements de la poésie au Canada », *Mémoires de la Société royale du Canada*, Montréal, Dawson & frères, 1884, p. 65-84.

¹⁹⁷ Lettre de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau à Alfred Garneau, 13 janvier 1881, Musée de la civilisation de Québec, Correspondance Chauveau-Garneau, citée par Suzanne Prince, *op. cit.*, p. 103.

¹⁹⁸ Lettre de Alfred Garneau à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, [s. d.], Musée de la civilisation de Québec, Correspondance Chauveau-Garneau, citée par Suzanne Prince, *op. cit.*, p. 103.

C'est pourtant vrai que j'ai l'air du méchant grognon courbé, une serpe à la main. Il semble que j'oublie d'admirer pour élaguer à tort et à travers. C'est pure chance quand j'attrape un détail inutile, un mot parasite... Pour extirper une mauvaise herbe, si j'allais mutiler cent belles choses !...

À toi la faute Josephus !... Pourquoi me dire : Sois pour moi Mécène ? Est-ce que je suis Mécène, moi ? Tu écris cent fois mieux que moi ; je porte envie à ta féconde imagination, je voudrais bien être aussi excellement doué que tu l'es...

Pourtant je continuerai de sarcler tes carrés de fleurs. Molière, dit-on, commettait sa vieille servante sur ses comédies ; je serai pour toi Jeanneton¹⁹⁹.

Alfred Garneau a probablement hérité de cette fonction à la suite de son travail de correcteur d'épreuves de la troisième édition de l'*Histoire du Canada* effectué en 1859. Il se fera une place dans la vie littéraire de la deuxième moitié du 19^e siècle grâce à cette habileté mais également grâce à l'étonnante combinaison qu'il fait de celle-ci et de ses connaissances personnelles en ce qui a trait aux pratiques littéraires.

Les relations qu'entretient Garneau en tant que *relais* de la référence esthétique avec Arthur Buies, Louis Fréchette et Joseph Marmette, s'articulent selon des besoins précis et des rapports littéraires qui diffèrent de l'un à l'autre. Avec Buies, par exemple, la référence esthétique demandée concerne plus spécifiquement la correction d'épreuves afin d'obtenir une publication de qualité. Il s'agit d'une relation technique qui nous

¹⁹⁹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 25 mars 1869, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/95.

montre toutefois un Arthur Buies moins indépendant qu'on l'imagine : « Veux-tu parcourir les chapitres de mon livre qui suivent le chapitre préliminaire que tu as corrigé. Je fais faire deux éditions simultanément ; l'une renfermera nécessairement les fautes qu'il est trop tard pour corriger ; l'autre, n'ayant pas encore été mise en forme, en sera exempte²⁰⁰ ». En dehors des cadres esthétiques et historiques, cet auteur compte sur Alfred Garneau pour promouvoir ses œuvres à Ottawa et lui rendre plusieurs services. D'ailleurs, Suzanne Prince détaille amplement ces demandes dans sa thèse²⁰¹. Or, la correspondance échangée entre Alfred Garneau et Buies, Marmette et Fréchette n'a été étudiée, par Suzanne Prince, que dans une visée biographique. Les lettres échangées constituent alors des marques du quotidien de Garneau puisque le noyau de cette thèse de doctorat reste, en effet, la production poétique de l'écrivain. Dans le présent mémoire, la correspondance d'Alfred Garneau dépasse la nature biographique pour rejoindre celle de la production littéraire, plus spécifiquement celle de la mise sur pied d'une littérature nationale. Les échanges effectués entre ces auteurs nous permettent non seulement de découvrir une nouvelle facette de Garneau, mais tout autant le fonctionnement des réseaux littéraires desquels émane le processus intertextuel nécessaire à la création d'une norme littéraire.

En ce qui concerne Louis Fréchette, la relation esthétique comprend également de la révision mais comble tout autant un besoin des références littéraires et stylistiques. Il est intéressant de noter que les réponses de Garneau aux exigences de Fréchette semblent être produites sous forme de réflexions et de questionnements. Alfred Garneau ne tient

²⁰⁰ Lettre de Arthur Buies à Alfred Garneau, 4 mars 1889, Ursulines de Québec, Fonds Prince, Lettres de A. Buies à Alfred Garneau.

²⁰¹ Suzanne Prince, o.s.u., *op. cit.*, p. 83-86.

pas à convaincre Louis Fréchette et nous croyons que cette attitude est due en partie au travail de correcteur qu'effectue également Fréchette. Ce dernier s'est retrouvé à quelques reprises dans la même situation que Garneau, notamment lors de la publication des œuvres d'Octave Crémazie où tous deux établissent et surveillent l'impression du texte. Ce type de travail sera très souvent obtenu par Casgrain durant la décennie de 1880 puisque ce dernier entretient de bonnes relations avec Fréchette et Garneau. D'ailleurs, Fréchette et Garneau se retrouveront au centre d'un litige lorsque la Société royale du Canada procédera à la correction et à la traduction de ses mémoires.

Invité à devenir membre fondateur de la section de littérature française, Alfred Garneau déclina cet honneur et se contenta de corriger les textes que la Société voulait bien consigner dans ses *Mémoires*. Les membres de la section française demandent d'ailleurs à l'unanimité que les épreuves de leurs textes soient revues par Garneau. Ce poste semi-officiel de correcteur d'épreuves met Alfred Garneau dans une situation embarrassante au moment où l'imprimeur, Sterry Hunt [il s'agit plutôt d'un membre de la Société. Thomas Sterry Hunt est un scientifique], affirme que « Mr. Fréchette alone is authorized to revise the papers written in French²⁰² ».

L'abbé Casgrain réagit promptement : Garneau, dans ce domaine, « n'a pas son pareil²⁰³ ». Benjamin Sulte, responsable de la section française, abonde dans le même sens et fait savoir à l'imprimeur qu'il démissionne comme responsable de la publication des textes français²⁰⁴. Bref, le rôle d'Alfred Garneau auprès des membres de la Société royale est celui de conseiller et de correcteur d'épreuves²⁰⁵.

²⁰² Lettre de Alfred Garneau à Henri-Raymond Casgrain, 1^{er} août 1884, Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, n° 158, citée par Suzanne Prince, *op. cit.*, p. 118.

²⁰³ Lettre de Henri-Raymond Casgrain à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, 19 juillet 1884, Archives de la famille Garneau, citée par Suzanne Prince, *op. cit.*, p. 118.

²⁰⁴ Lettre de Alfred Garneau à Henri-Raymond Casgrain, 1^{er} août 1884, Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, n° 158, citée par Suzanne Prince, *op. cit.*, p. 119.

²⁰⁵ Suzanne Prince, o.s.u., *op. cit.*, p. 118-119.

Ce léger différent et la notoriété de Garneau en matière de révision caractérisent sans aucun doute la relation avec Louis Fréchette. Nous croyons que Fréchette consulte Alfred Garneau comme référence esthétique davantage par habitude que pour effectuer de réelles corrections. C'est donc dire que Garneau est un passage obligé chez les littéraires avant la publication et que Fréchette ne se soustrait pas à cette pratique. En effet, les extraits de lettres sélectionnées dans ce chapitre nous montrent un Garneau beaucoup plus prudent dans ses commentaires et un Fréchette qui préfère suivre les conseils du correcteur en réécrivant son texte plutôt qu'en utilisant telles quelles les suggestions de Garneau. Par exemple, Garneau le questionne sur une partie du poème *Notre histoire*²⁰⁶ :

« [...] que signifie le drapeau éclatant dans ses plis ? “ Le symbole des devoirs accomplis ”. Comment est fait ce symbole ? L'image n'est pas nette²⁰⁷ ». Dans la version finale du poème, nous pouvons lire : « Flottera, libre et calme, étalant dans ses plis » ; « Le légitime orgueil des saints devoirs remplis²⁰⁸ ». La relation entre Fréchette et Garneau se caractérise par le niveau de qualité esthétique des œuvres de Fréchette. Il est fort probable que ce dernier soit également très compétent comme référence littéraire. Cependant, ses nombreuses publications poétiques l'occupent davantage que Garneau et lui laissent fort probablement moins de temps que ce dernier pour travailler à la mise en place de références esthétiques. Il reste, toutefois, que Garneau est spécialement touché lorsque le poète s'enquiert de ses conseils : « Il me reste à te remercier bien vivement

²⁰⁶ Louis Fréchette, « Notre histoire : à la mémoire de François-Xavier Garneau (lu le 22 mai 1883) », *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 1883, p. 125-130.

²⁰⁷ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, [1882], Ursulines de Québec, Fonds Prince, Papiers famille Garneau, Lettres originales de A. Garneau à divers.

²⁰⁸ Louis Fréchette, *Cent morceaux choisis*, [s. l. n. éd.], 1924, p. 13.

pour t'être souvenu de moi lorsque tu cherchais par la pensée, pour les consulter en toute franchise, tes amis les plus sincères²⁰⁹ ».

Pour ce qui est de Joseph Marmette, la relation esthétique qu'il entretient avec Alfred Garneau est différente de celles des deux autres auteurs étudiés dans le cadre de ce mémoire. Celle-ci est déterminée par le lien familial qui les unit. La sœur d'Alfred Garneau, Joséphine, épouse Marmette en 1868. Cette relation est également influencée par la position littéraire de Marmette, soit le succès de ses romans historiques, ainsi que par sa position professionnelle : Marmette est toujours à la recherche d'un emploi au gouvernement. Ces diverses influences font en sorte que cette relation ressemble curieusement à celle d'un maître et de son élève. À la lecture des lettres échangées entre les deux hommes, nous découvrons un Joseph Marmette constamment inquiété par l'argent et le travail : « Je crains que tu n'éprouves de la difficulté à obtenir une augmentation [...]»²¹⁰. De plus, il accepte parfois difficilement les critiques de ses manuscrits qu'il prend de façon très personnelle : « Cesse, cher Josephus, cesse de chercher dans une réflexion *mienne et particulière* le moindre petit signe fâcheux pour ton beau, ton très beau livre²¹¹ ». Il s'agit donc d'un lien qu'il convient presque de qualifier de paternel. Alfred Garneau doit constamment rassurer le jeune romancier surtout dans la décennie de 1870, moment où il publie plus de six romans historiques. Joseph Marmette est un homme ambitieux qui aspire à une vie plus aisée. À l'opposé,

²⁰⁹ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, 19 mars 1887, Archives nationales du Canada, Papiers L. Fréchette, MG29, G13, vol. 3, p. 1733-1734.

²¹⁰ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 4 novembre 1868, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/92.

²¹¹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 21 juillet [1871], Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/14/14.

Alfred Garneau profite de ce qu'il a, particulièrement des joies que lui apporte sa vie de famille : « “ Gai, gaîment ”, c'est ma devise à moi. Toute ma philosophie, Josephus, je te la couche en trois mots : vive la vie !...²¹² ». En tant que référence esthétique, Alfred Garneau sera très exigeant envers Marmette. La plupart du temps, ce dernier accepte d'apporter les modifications qui lui sont proposées telles quelles. On note que la participation de Garneau à sa production de romans touche à tous les aspects, du sujet à la langue, en passant par la recherche historique et le style. La relation de confiance qui s'est installée entre les deux hommes en ce qui concerne les productions littéraires ne résistera cependant pas aux discorde de famille²¹³. À partir de 1880, moment où Marmette publie de moins en moins et se concentre plus particulièrement à une carrière de fonctionnaire outre-mer²¹⁴, les deux hommes n'échangeront plus à propos de l'écriture de Marmette.

La configuration des relations d'Alfred Garneau avec ces trois auteurs, Buiés, Fréchette et Marmette, détermine plus précisément son rôle de *relais* du réseau textuel de la référence esthétique. Cette référence s'articule en concordance avec le processus intertextuel²¹⁵. En effet, ce processus regroupe les auteurs et leurs pratiques littéraires en regard de leurs productions. Il s'agit des interrelations qui se construisent à même les réflexions et les décisions en matière de validation d'un corpus intertextuel. Rappelons-

²¹² Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 2 janvier 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/96.

²¹³ La vie conjugale de Joseph Marmette et de Joséphine Garneau est difficile. Elle s'envenime au moment où Joséphine décide de soigner à la maison sa mère, Esther Bilodeau, de plus en plus malade.

²¹⁴ Joseph Marmette voyage en Europe à trois reprises, en 1882, 1884 et 1887 comme employé du service des archives du gouvernement fédéral du Canada.

²¹⁵ Voir le chapitre 1 de ce mémoire.

nous la comparaison de Roland Barthes à propos de l'intertexte, soit un « *tissu*²¹⁶ » qu'on doit impérativement « percevoir [...] dans sa texture²¹⁷ ». Les études portant sur l'intertextualité ne s'arrêtent habituellement qu'au résultat visible de la démarche intertextuelle et non à son processus. Le réseau textuel de la référence esthétique ne peut être mis au jour que si on s'interroge sur le choix des pratiques littéraires et non sur le seul résultat final, les œuvres publiées.

Qu'est-ce qui a été encouragé ? Qu'est-ce qui a été retenu et valorisé ? Qu'a-t-on discrètement oublié ? Telles sont les bases d'une recherche sur l'intertexte qui prend en considération non seulement le citationnel littéraire, mais aussi la constitution d'un discours socio-littéraire où s'enracinent des habitudes d'écriture et de lecture²¹⁸.

C'est dans cette perspective que le rôle de *relais*, tenu par Alfred Garneau dans la deuxième moitié du 19^e siècle, a toute son importance. En effet, en tant que *relais* il fait office de critique de la post-production de la littérature créée par le réseau d'écrivains auquel il appartient. « Dans le cadre de la littérature, le critique (qui peut être aussi écrivain) qui désigne les textes exemplaires vient donc “avant” l'écrivain. Il est le porte-parole d'une institution qui dicte une morale, des thèmes, des directions selon le processus d'attribution et le rapport sujet-prédicat²¹⁹ ».

²¹⁶ Roland Barthes, « Texte (théorie du) », *Encyclopaedia Universalis en ligne – on line*, Paris, 2002 (page consultée le 12 juin 2004).

²¹⁷ *Idem*.

²¹⁸ Patrick Imbert, « Intertexte, lecture/écriture canonique et différence », *Études françaises*, 1993, vol. 29, n° 1, p. 153.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 168.

La démarche critique que réalise Alfred Garneau en tant que *relais* référentiel s'accomplit suivant deux paradigmes. Soit, d'abord, l'importance accordée à l'histoire au Québec durant cette période, puis la formation classique des principaux protagonistes du projet de littérature nationale. Garneau contribue à la mise en place de nouvelles normes esthétiques à travers le réseau littéraire duquel il est membre en touchant trois dimensions rejoignant ces deux paradigmes. D'abord, le *pont des connaissances*, racine du processus intertextuel, c'est-à-dire les traces concrètes de l'influence des courants littéraires, qui s'inscrit dans la construction d'une référence en posant le savoir et la critique des uns au profit des autres. L'*imaginaire*, en tant que balise de la vérité, permet de dépasser cette dernière et de créer une fiction réelle à partir de la culture populaire. Le traitement imaginaire des données historiques est le résultat de l'application esthétique des courants littéraires légitimés par le réseau d'écrivains de Garneau. Finalement, la *langue*, instrument de démonstration du savoir et positionnement esthétique, permet aux auteurs d'atteindre un niveau de qualité littéraire supérieur. À partir de ces trois préoccupations esthétiques, Alfred Garneau propose un prolongement référentiel. Au cadre historique bien établi par la documentation, les lieux, les événements et les personnages, vient s'ajouter une façon de les utiliser en impliquant un processus intertextuel, soit une démarche critique.

Le pont des connaissances

Le pont des connaissances est à la base de la production d'une référence générale, qu'elle soit esthétique ou historique. Cette étape de la création littéraire est circonscrite par la démarche intertextuelle que tout être humain effectue à travers son savoir. Marqué par la subjectivité, le pont des connaissances est caractérisé par un jugement, l'émission d'une opinion en regard de ses propres connaissances. Plus les connaissances de la personne sont grandes et variées, comme dans le cas d'Alfred Garneau, plus les jugements, commentaires, comparaisons, ont d'impact sur les auteurs qui les réclament. La combinaison de ces connaissances et l'influence des différents courants littéraires, tels que le classicisme, le romantisme et le réalisme, permettent à la dimension critique de voir le jour. Le pont des connaissances qui est mis en place par Alfred Garneau auprès des écrivains de son réseau a pour but de définir l'esthétique littéraire que ces auteurs souhaitent intégrer à leur littérature nationale. Les commentaires d'Alfred Garneau à ses correspondants sont produits soit en réponse à des questionnements de la part des auteurs, donc par l'émission d'exemples et de comparaisons, ou bien par des commentaires critiques sur les textes qui lui sont proposés.

Il arrive quelquefois que la critique se porte plus spécifiquement sur des auteurs externes au réseau. Dans ce cas, il s'agit de confirmer les pratiques esthétiques qu'on tente de normaliser en dénonçant les pratiques des autres. C'est ce que fait Garneau lorsqu'il commente le concours de poésie de l'Université Laval à la fin des années

soixante. Les membres du jury, que Garneau nomme les « croquants²²⁰ », n'ont pas retenu le poème d'Achille Fréchette, frère de Louis, pour une seconde année consécutive. Le poète gagnant de la médaille d'argent, seule médaille remise, Eustache Prud'homme²²¹, d'ailleurs honoré d'une mention l'année précédente²²², ne fait pas l'unanimité dans le réseau de Garneau. Ce dernier dénoncera vivement cette mention accordée. Il semble que la production de Prud'homme ait de curieuses ressemblances avec un poème de Victor Hugo.

N'avaient-ils pas déjà, au premier concours, couronné Pru'homme, dont la pièce était toute pleine de réminiscence d'un petit poème de Victor Hugo, qui se trouve dans les *Odes et ballades* et dont malheureusement le titre m'échappe. Le plagiat de certains vers était évident.

Malgré ces ressemblances, peut-être fortuites cependant, toute la pièce était plus laide que le bouquet de jaunes pissenlits, que Pierriche, dans la chanson, offre à Marie-Jeanne.

Toutefois le bouquet paraît suave à ces messieurs ; virement ils en fixent une pompeuse couronne et, dans une séance publique, en coiffèrent avec admiration Prud'homme²²³!

²²⁰ « Il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner que les membres du jury appartiennent tous trois au clergé puisqu'il s'agit des abbés Louis Beaudet, Cyrille Étienne Legaré et Michel-Édouard Méthot » (Hélène Marcotte, « Les concours de poésie de l'Université Laval, 1866-1878 », dans Aurélien Boivin, Gilles Dorion, Kenneth Landry, dir., *Questions d'histoire littéraire : mélanges offerts à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche, 1996, p. 65).

²²¹ Eustache Prud'homme, *Les martyrs de la foi en Canada : concours de poésie de 1868 à l'Université Laval. Médaille d'argent*, Québec, Augustin Côté et cie, 1869, 32 p.

²²² Hélène Marcotte, *op. cit.*, p. 75.

²²³ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 21 septembre 1868, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/90.

Garneau peut juger cette ressemblance « fortuite », car il possède le bagage nécessaire à l'évaluation esthétique des productions littéraires. Par ailleurs, lorsqu'il s'en prend aux membres du jury, membres du clergé et de l'Université Laval, Garneau accuse une partie de l'institution scolaire, voire même de l'institution littéraire, en ce sens où, avec la création d'un concours de poésie, on tente de légitimer une littérature québécoise.

En instaurant ses concours de poésie, la Faculté des arts de l'Université Laval « voulait stimuler le goût de la poésie et accueillir favorablement les jeunes talents au début de leur carrière, signaler leur mérite aux yeux du public, et les introduire comme par la main dans une société dont ils sont destinés à faire l'ornement²²⁴ ». Dans les faits cependant, on visait davantage à promouvoir la littérature nationale²²⁵.

Ainsi, la littérature nationale qu'on semble privilégier dans cette institution ne colle pas à la réalité littéraire dont font partie des écrivains tels qu'Alfred Garneau, Louis Fréchette, Joseph Marmette, Henri-Raymond Casgrain et quelques autres. Ces auteurs croient qu'une littérature doit être jugée avant tout entre pairs et leurs nombreux échanges épistolaires, qui ne sont qu'une trace de la totalité des relations qu'ils entretiennent, démontrent effectivement le fonctionnement de cette légitimation. Même si les auteurs du réseau de Garneau apprécient grandement les auteurs du courant romantique et souhaitent produire leur littérature nationale dans la même perspective, ils ne sont pas d'accord avec une reprise point par point de ce courant littéraire. La ressemblance avec Victor

²²⁴ Louis Beaudet, « Faculté des Arts de l'Université Laval. Rapport sur le concours de poésie de l'année 1869 », *Journal de l'Instruction publique*, août-septembre 1869, vol. 8, n^os 8-9, p. 106.

²²⁵ Hélène Marcotte, *op. cit.*, p. 63.

Hugo représente pour eux une faiblesse dans la pratique. En effet, le résultat atteint par les Québécois ne devrait pas être similaire.

À travers la mise sur pied et l'entretien de ce pont des connaissances, Garneau et les membres de son réseau sont de plus en plus fréquemment amenés à juger des productions littéraires et aussi, des écrivains eux-mêmes. En ce sens, Joseph Marmette acceptera en 1878 de préfacer les *Premières poésies*²²⁶ d'Eudore Évanturel, un jeune poète de 26 ans. Les commentaires plutôt élogieux de Marmette se basent notamment sur sa propre connaissance de la poésie. Ainsi, il compare aisément le jeune poète aux « plasticiens français comme Théophile Gautier et Sully Prudhomme²²⁷ » et porte, dans l'ensemble, un jugement favorable au recueil. Or, si Marmette ajoute dans cette préface que l'auteur s'améliorera avec le temps en prenant plus d'expérience en écriture, Alfred Garneau croit que le commentaire ne va pas assez loin.

Quand on sait si bien louer on a le droit de donner des conseils : tu en donnes un nécessaire à l'auteur : maintenant, dis-tu, que son vol s'élève !... D'autres encore, qui sont excellents, mais il me semble que tu n'insistes pas toujours assez. Par exemple, il y a dans ces poésies un abus terrible de métaphores. Or, a dit quelqu'un, les métaphores sont défectueuses quand elles sont tirées de sujets bas²²⁸.

²²⁶ Eudore Évanturel, *Premières poésies, 1876-1878*, Québec, Augustin Côté et cie, 1878, 203 p.

²²⁷ Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 608.

²²⁸ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 29 avril 1878, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/119.

Garneau croit en la poésie romantique et souhaite que la poésie québécoise soit en partie le reflet de ce courant littéraire. Cependant, en 1878, le réalisme bat son plein en France et le jeune poète Évanturel est largement inspiré par cette nouveauté. Ainsi, selon le pont des connaissances de Garneau, il y a effectivement du potentiel dans les dites poésies, à condition « d'arracher notre poète de ces plats pays du réalisme : à toi [Marmette] de le porter sur ces sommets que tu fréquentes, où apparaît dans la lumière pure la grande et noble beauté... l'Idéal²²⁹ ». Il s'agit donc, par ce commentaire, de faire passer un modèle, des normes et des conceptions de la littérature à une nouvelle génération d'écrivains. C'est une entreprise difficile pour le réseau de Garneau puisque le processus de création de la norme est toujours en mouvement. Lorsqu'un appareil normatif semble enfin être légitimé, une autre confrontation s'engendre²³⁰.

La transmission du pont des connaissances d'Alfred Garneau correspond à un amalgame de courants littéraires à travers lesquels il puise des pratiques et des sujets. Ainsi, on relève des filiations classiques surtout dans les commentaires qu'il prodigue en ce qui concerne les aspects techniques. Par exemple, il commente le choix du nom d'un des personnages de *L'Intendant Bigot* de Joseph Marmette. Dans ce cas-ci, c'est l'origine qui est en cause. L'enseignement classique pose l'origine, son respect, à la base de son utilisation. : « Le nez de Froumois – ou Sournois (moi je préfère dire *Froumois* n'aimant guère les noms *parlant* hors des vaudevilles et drôleries ; Froumois, d'ailleurs, outre que c'est le nom antique, porte en soi je ne sais quel air d'originalité qui est de mon

²²⁹ *Idem*.

²³⁰ Voir à ce sujet le chapitre 1 de ce mémoire.

goût)²³¹ ». De telles prises de position de la part de Garneau sont fréquentes. On remarque que celui-ci soutient ses commentaires par des justifications qui font état de ses connaissances. Il préfère le nom de Froumois pour des raisons personnelles, mais tient à faire remarquer à l'auteur qu'il s'agit du nom antique, donc, subtilement, de celui dont Marmette aurait dû se servir. Il est intéressant de noter que Garneau marque une distinction entre le roman que Marmette écrit, qu'il espère voir élevé au rang littéraire, et les vaudevilles. Il est clair que le souci esthétique de Garneau se pose, selon lui, dans des genres plus nobles que ceux qui se rapportent aux drôleries. Dans les romans de Marmette qui suivront *L'Intendant Bigot*, les personnages aux noms parlants seront surtout des Amérindiens tels que Griffe-d'Ours, dit Main-Sanglante et Renard-Noir dans *Le Chevalier de Mornac*, ou bien des Anglais, tel que Evil dans *La fiancée du rebelle*.

Une autre trace de l'influence classique d'Alfred Garneau se remarque dans l'un des commentaires produits sur le poème *Notre histoire* de Louis Fréchette. Il souhaite remplacer un vers qu'il juge banal par une pensée très classique :

Le *flambeau du Progrès* (disons-le entre nous), depuis surtout le livre d'About, est assez banal. J'admetts que cette pensée : « L'homme s'agit et Dieu le mène » n'est pas neuve non plus ; mais elle est en situation. Nos pères, qui ne pensaient point tenir le *flambeau du Progrès* croyaient être certainement les instruments de Dieu au nouveau monde ; et cette conviction était si bien en eux, que nous en sommes encore pénétrés aujourd'hui²³².

²³¹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 18 juillet 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/91. Le nom de ce personnage est effectivement Sournois.

²³² Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, [1882], Ursulines de Québec, Fonds Prince, Papiers famille Garneau, Lettres originales de A. Garneau à divers.

La suggestion de Garneau rappelle le fatum (destin tragique décidé par les Dieux) propre aux tragédies classique et grecque. Fréchette conservera tout de même son flambeau du progrès dans sa version finale. N'oublions pas que la relation littéraire et esthétique entretenue entre ces deux hommes est basée sur des réflexions correctrices plutôt que sur des recommandations.

Si Garneau choisit de laisser une place au courant classique dans les œuvres littéraires produites dans son réseau d'écrivains, il ne néglige pas moins la part de romantisme. En effet, pour cette génération d'écrivains, le romantisme correspond à l'idéal littéraire. Ce courant littéraire ne se limite pas aux auteurs du 19^e siècle français mais s'étend également aux artistes du 18^e siècle par qui le romantisme a pu voir le jour. Lorsque Marmette produit les descriptions des personnages de *L'Intendant Bigot*, Garneau lui transmet ses impressions en intégrant des comparaisons qui rappellent cette influence du siècle des Lumières : « L'extérieur de la personne de M. l'Intendant – ce dameret – est peint avec une mignardise tout à fait conforme à la manière des peintres *détaillistes* (je forge le mot) du 18^e siècle. C'est un Watteau, qui est ici parfaitement à sa place...²³³ ». Garneau conseille également à Marmette de suivre l'exemple de Jean-Jacques Rousseau, en ce qui a trait au travail de création :

²³³ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 20 décembre 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/99.

Donc, poursuis ton œuvre. Corrige, retouche, polis. Si tu as lu les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, rappelle-toi ce passage : « Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il n'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse »²³⁴.

Cette référence directe à un auteur du 18^e siècle permet à Garneau de faire comprendre à Marmette l'ampleur du projet dans lequel ils sont des acteurs de premier plan. Elle montre également un auteur prolifique admiré pour son autonomie créatrice. Afin d'obtenir un impact littéraire et faire en sorte que les pratiques littéraires qu'ils privilégient soient normalisées, les auteurs du réseau auquel appartient Garneau doivent produire beaucoup d'œuvres pour acquérir la notoriété à laquelle ils aspirent. En ce sens, Alfred Garneau compare spontanément Marmette à Alexandre Dumas lorsque ce dernier publie son *François de Bienville* : « J'admire ta fécondité... [...] tu seras notre Dumas²³⁵ ». Le caractère héroïque des personnages dépeints dans les romans de Marmette n'est sans doute pas étranger à ceux des romans de Dumas.

Le pont des connaissances de Garneau permet aux écrivains réclamant de l'aide d'obtenir plus qu'un jugement en ayant accès au processus de réflexion qu'engendre l'utilisation du savoir. Ce n'est qu'à partir d'une telle démarche que peut s'enclencher un processus de normalisation. Le travail de recherche que Garneau effectue pour Fréchette, en ce qui concerne le vocabulaire, est un bon exemple de l'utilisation de son savoir. Alors

²³⁴ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 25 mars 1869, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/95.

²³⁵ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, [novembre ou décembre 1870], Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/14/26.

que le poète s'interroge sur l'utilisation du mot *bâtisse*, Garneau lui donne un conseil et fournit une douzaine d'exemples d'utilisation de ce mot tirés de journaux et d'auteurs connus :

Éviter de faire de ce mot un synonyme d'édifice.

Précepte trop absolu peut-être.

1. « Le tiers ordre lui-même refusait d'habiter ces bâisses (vieilles maisons) avant quelques tentatives d'assainissement ». (Le Figaro)

[...]

3. « Le cocher stoppa devant une grande bâisse en pierre grise (un hôtel) ». (Paul Mirande)

[...]

9. « Quoique ces premières bâisses soient encore clairsemées ». (à Minneapolis) (Paul Bourget, *Outre-mer*)

[...]

12. « tout un amas de bâisses grises, surmontées de deux immenses cheminées, occupaient le fond du terrain ». (Émile Zola, *Fécondité*, p. 4)²³⁶.

Cette démarche de recherche, en plus de s'inscrire dans la dimension historique de la création d'une référence, nous montre Alfred Garneau, alors à la fin de sa vie, dont l'aide n'est maintenant que peu réclamée, toujours soucieux de la qualité et ouvert à la littérature contemporaine. À la fin du siècle, Garneau ne juge plus de façon aussi sévère le réalisme comme il l'avait fait pour les poésies d'Eudore Évanturel en 1878.

²³⁶ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, [sans date : après 1897], Archives nationales du Canada, Papiers L. Fréchette, MG29, G13, vol. 3, p. 1723-1726.

En plus d'engendrer une réflexion critique sur l'utilisation du savoir, le pont des connaissances permet aux auteurs qui produisent de laisser des traces d'intertexte dans leurs œuvres. Les descriptions de personnages à l'intérieur des romans de Joseph Marmette, surtout ceux de femmes, présentent une configuration qui rappelle les commentaires de Garneau à l'endroit du romancier. Jeanne de Richécourt, par exemple, héroïne du *Chevalier de Mornac*, se démarque notamment par sa beauté que le peintre vénitien de la Renaissance, Tiziano Vecellio Titien, aurait sans doute voulu peindre :

Lorsque votre œil fasciné déjà, remontait jusqu'à l'encolure du corsage comme la mode nouvelle voulait décolleté, le regard s'y arrêtait ébloui par le moelleux des contours et la pureté du tissu des resplendissantes épaules et de la naissance d'une gorge dont le jeu qu'on en apercevait eût mérité d'être immortalisé par le pinceau d'un Titien²³⁷.

Alice Cognard, personnage de *La fiancée du rebelle*, pourrait, quant à elle, inspirer le peintre miniaturiste français, Jean-Baptiste Isabey, et les jeunes poésies d'Alfred de Musset :

Le contour de sa figure était d'un pur ovale, et sur le velouté de ses joues apparaissaient les teintes les plus délicieusement carminées qui se soient jamais rencontrées sous le délicat pinceau d'Isabée. Enfin, par la ténuité de la taille, et la petitesse de la main et du pied, elle aurait pu être

²³⁷ Joseph Marmette, *Le Chevalier de Mornac*, Montréal, Hurtubise, 1972, p. 64.

Andalouse et comtesse comme la belle Juána d'Orvado, rêve de poète entrevu par Musset dans la plus fraîche inspiration de ses vingt ans²³⁸.

Cette façon de décrire les protagonistes des romans historiques s'accorde parfaitement avec le concept du pont des connaissances. En effet, ces marques intertextuelles des connaissances littéraires, artistiques, historiques, etc., d'un auteur comme Marmette font écho chez ses confrères et lui donnent du crédit. De même, les traces du pont des connaissances à l'intérieur des œuvres, surtout lorsqu'elles s'inscrivent en lien avec un savoir qui ne peut être acquis, au Québec durant 19^e siècle, qu'à la fréquentation d'un collège classique, laissent voir aux lecteurs les moins littéraires une empreinte de la notoriété accordée à des personnages de leur propre histoire. Ces traces sont notamment relevées, toujours dans les romans historiques de Marmette, par des références directement intertextuelles. Par exemple, dans *L'Intendant Bigot*, madame Péan fait la lecture de *Manon Lescaut* : « À demi couchée sur un canapé, la belle madame Péan lisait le fameux roman de l'abbé Prévost, *Manon Lescaut*²³⁹ ». De même, dans son introduction au *Chevalier de Mornac*, Marmette souhaite adoucir le pénible portrait de la colonie en 1664 en peignant : « [...] l'insoucieuse gaieté gauloise, accompagnée d'un amour pur, fine fleur de chevalerie française aux parfums pénétrants et salutaires comme l'image de Béatrix que Dante emporte en son âme pour mieux endurer la vue des horreurs de l'enfer²⁴⁰ ». Dante est remis à la mode au 19^e siècle par les auteurs romantiques. Cette

²³⁸ *Idem*, *La fiancée du rebelle*, Montréal, Revue canadienne, 1875, p. 22.

²³⁹ *Idem*, *L'Intendant Bigot*, Montréal, George-É. Desbarats, 1872, p. 29.

²⁴⁰ *Idem*, *Le Chevalier de Mornac*, *op. cit.*, p. 30.

dernière trace intertextuelle de Marmette inscrit le courant romantique comme référence littéraire importante.

En observant de plus près l'utilité et la configuration du pont des connaissances du réseau textuel de la référence esthétique, on comprend le souhait d'Alfred Garneau, soit celui de créer une littérature nationale soutenue par des influences, des courants desquels s'inspire une réflexion littéraire. Il est clair que le romantisme, notamment par l'esprit national qu'il dégage, est au premier plan du projet littéraire. La création d'une littérature québécoise est en soi une mission romantique. Cependant, la formation classique des auteurs du 19^e siècle est toujours présente en ce qui concerne la forme. De plus, cette formation classique correspond aux origines françaises de la colonie qui sont mises de l'avant dans la vague nationaliste du courant romantique. Nous verrons davantage les marques de ce courant littéraire plus loin dans ce chapitre lorsqu'il s'agira du traitement linguistique. On note toutefois que dans leur mission romantique, les auteurs québécois de la deuxième moitié du 19^e siècle laissent une place aux écrivains et aux artistes du siècle des Lumières. Ce passage semble être nécessaire pour atteindre l'idéal véhiculé par le romantisme. Le rapport au 18^e siècle des auteurs québécois, il est important de le spécifier, diffère de celui qui prévaut en France depuis la Révolution de 1789. Pour des littéraires comme Garneau, le siècle des Lumières a produit un nombre important d'œuvres et d'hommes de qualité. Bref, le processus intertextuel qui se dégage à la lecture des échanges informels de ces écrivains, démontre qu'Alfred Garneau, Joseph Marmette et Louis Fréchette s'accordent pour suivre l'évolution littéraire un peu à la manière dont elle s'est déroulée en France. On peut le remarquer notamment à la fin de la

vie de Garneau où Émile Zola est l'un des auteurs cité en exemple. S'ils suivent une évolution semblable, ils accusent cependant une distance dans la pratique puisque leur projet de littérature nationale vise l'autonomie. L'amalgame d'influences littéraires contribue au maintien de cette distance qu'on peut facilement qualifier de critique. Sélectionner, citer, choisir, référer sont en soi des actions qui exigent un jugement de la part de l'émetteur. Plus nous avançons dans le siècle, plus ces références se modifieront laissant une petite place aux œuvres québécoises.

L'imaginaire

L'importance de l'imaginaire dans les productions littéraires de la deuxième moitié du 19^e siècle au Québec ne répond pas tant à une suite logique de la reprise de la tradition orale, les contes et légendes, qu'au besoin de frontière émergeant de l'utilisation de personnages, d'événements et de lieux historiques. En effet, alors que les repères historiques prennent toute la place, tant dans le genre poétique que dans le genre romanesque, les écrivains qui publient durant cette période construisent de toutes parts une jeune littérature qui se doit d'être ancrée dans le réel, pour les lecteurs, et de revêtir des caractéristiques esthétiques du ressort de l'imaginaire, pour les écrivains.

Le rapport à la réalité se double d'un rapport à l'imaginaire, qui n'est pas un simple fait subjectif, où l'homme projette sur la réalité ses désirs, ses peurs, ses vues chimériques, mais un fait humain, objectif, où l'homme doté de sa raison et de son imagination combine naturellement ces deux facultés pour construire son monde²⁴¹.

²⁴¹ Corrine Pelta, *op. cit.*, p. 172.

L'utilisation de l'imaginaire à travers les productions littéraires à caractère historique fait partie du processus intertextuel. Les interrelations qui sont créées entre le bagage de connaissances et les pratiques littéraires constituent le lieu de la fabrication d'un corpus intertextuel pratique, lequel voit son aboutissement dans la publication des œuvres. Lorsqu'on observe de près les échanges qui s'effectuent entre les écrivains, à travers la correspondance d'Alfred Garneau, il est possible de relever le processus de construction de la littérature québécoise, situé à la jonction du réel et de l'imaginaire. Puisque l'histoire détermine pour une large part les sujets qui seront exploités dans les productions littéraires, le traitement que les écrivains en font dépend, quant à lui, de l'imaginaire. Cette utilisation de l'imaginaire contribue à rehausser le caractère romantique des productions littéraires. La dimension héroïque accordée aux personnages de la Nouvelle-France donne à voir aux lecteurs une vision idyllique de leur passé. Seuls les bagages événementiel, historique, artistique et populaire des Québécois peuvent dicter les intentions des personnages, leurs émotions, leurs traits caractéristiques et la perception qu'un peuple a de lui-même. En ce sens, l'imaginaire exploité dans les œuvres de cette période fait appel à une reconnaissance dès leur réception. Une reconnaissance personnelle, où tout un chacun s'identifie au personnage, et une reconnaissance sociale, où les événements caractérisent un peuple, sont alors effectuées. Dans cette construction du monde, l'imaginaire vulgarise l'histoire afin que tous puissent s'y reconnaître.

L'imaginaire est un fil conducteur entre les faits historiques, leurs sources, et les intentions de l'auteur. Parfois, les intentions de l'auteur sont directement mises en scène à travers les personnages. Ainsi, la démarche de création d'une intrigue peut s'avérer une entreprise ardue. Aussi, suivant la Conquête, les Anglais et les Canadiens deviennent de plus en plus stéréotypés selon l'origine de l'écrivain. À cet égard, la référence esthétique de la littérature québécoise mise en place, en relation avec une visée patriotique d'origine romantique, affublera les Anglais des plus traîtres entreprises et les Canadiens français des nobles actions. Les références d'Alfred Garneau, l'influence du travail de son père, entrepris en réponse aux affirmations de Lord Durham, ainsi que sa conception personnelle d'une littérature nationale, s'inscrivent entièrement dans cette conception de l'histoire. Douce vengeance de la part du peuple conquis, les débuts de la littérature québécoise, en reprenant le schéma manichéen, marqueront une frontière infranchissable entre les deux nationalités pour les cinquante années qui suivront. Il ne faut pas oublier que ce même schéma s'applique aux relations avec les premières nations, particulièrement en ce qui concerne les Iroquois.

Les romans historiques de Marmette n'échappent en rien à cette idéologie. Le passé des héros, qu'il construit à même les faits historiques et dont on peut prendre connaissance dans des romans tels que *L'Intendant Bigot*, *François de Bienville*, *Le Chevalier de Mornac* et *La fiancée du rebelle*, obtiendront d'ailleurs un large succès populaire. Néanmoins, lors de la création de ces romans, Marmette se questionne sur les intentions de ses personnages et pour cause, puisque ses histoires se déroulent pratiquement toujours en temps de guerre et de conflits. Comme nous l'indiquions

précédemment dans ce chapitre, les lettres échangées entre Marmette et Garneau ne constituent pas une correspondance entière. Ainsi, les lettres à partir desquelles nous produisons ce mémoire proviennent pratiquement toutes de Garneau. C'est donc par déduction, à partir des réponses de ce dernier, que nous reconstituons les demandes de Marmette. Lorsqu'il construit le personnage de Harthing, ennemi de François de Bienville, du roman éponyme, il se questionne sur les actions de ce personnage.

Tu sembles redouter qu'on ne trouve le rôle de Harthing *trop odieux*.

Me permettras-tu un aveu ? Il ne paraît pas si odieux qu'à toi.

Harthing aime ardemment Mlle d'Orsy puisque par deux fois, « à ses périls et risques », il s'introduit dans Québec pour la voir et lui parler.

N'est-ce pas une idée noble et charmante de braver la mort pour revoir la belle fille et lui recommencer l'aveu de ce pauvre et malheureux amour, dont le principal tort après tout est d'être malvenu ?

[...]

Pourquoi ne veux-tu pas que Harthing soit un rival digne du jeune et généreux de Bienville ?... Bienville, triompherait parce qu'aux yeux de Mlle d'Orsy, ce beau et chaleureux Canadien, doit l'emporter sur un fils d'Albion, sur un ennemi de la patrie, quelque brillant, valeureux, et parfait qu'il puisse être d'ailleurs²⁴².

Dans les conseils qu'il prodigue à Marmette, Alfred Garneau dégage des intentions et des caractéristiques appartenant directement au courant romantique. Par exemple, l'amour que ce personnage porte à l'héroïne l'amène à braver la mort. C'est un comportement qui

²⁴² Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 4 novembre 1868, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/92.

rappelle l'exaltation et la sensibilité. De plus, on remarque que Mlle d'Orsy préférera impérativement le valeureux Canadien à l'Anglais, tel que le suggère l'esprit patriotique. Finalement, dans sa version définitive de l'œuvre publiée en 1870, Joseph Marmette choisira de conserver les traits et les intentions d'Harthing.

L'univers nationaliste développé dans les œuvres de Joseph Marmette rappelle aisément le renouveau moyenâgeux du 19^e siècle romantique. L'époque de la Nouvelle-France constitue en quelque sorte le Moyen Âge chevaleresque de la nation canadienne-française. Les romans historiques de Marmette ne représentent rien de moins que les épopées d'une conquête nationale, canadienne-française, et religieuse, catholique. Publié en 1871 sous forme de feuilleton, *L'Intendant Bigot* reprend la rivalité de manière différente. Certes, on retrouve dans la trame romanesque un conflit entre les Anglais et les Canadiens, mais il s'agit au premier plan d'une guerre ouverte entre le peuple canadien-français et l'Intendant Bigot, représenté en compagnie de sa « cour » personnelle. À ce sujet, Garneau louangera Marmette sur son prologue tout en lui proposant quelques modifications à propos des émotions et des actions de ses personnages.

Il y aurait peut-être une scène nouvelle à placer ici.

Nous avons vu qu'il se meurt [Monsieur de Rochebrune] parce que depuis quatre jours et quatre nuits il n'a rien mangé.

Voici le pain bénî qui passe ! Le vieillard s'avance : l'odeur de la corbeille l'enivre et la molle impression de ce pain frais fait trembler ses doigts. Ô joie indicible ! Mordre ce pain !

À ce moment, l'enfant soupire, aussitôt, sans lutte, sans retard, le pauvre vieux se penche et doucement glisse *toute entière* dans la main de la petite la parcelle de pain, cette bouchée unique, cette miette de paradis que ses lèvres avides avaient déjà pourtant effleurée !

Oui, écris-moi, M. Rochebrune, demeurera à l'église avec l'enfant jusqu'après la messe chantée (que de belles choses à dire des harmonies de cette messe), et il reviendra à la cérémonie sur jour, supplier encore Dieu, de réchauffer encore et puiser encore dans la belle corbeille... pour sa fille²⁴³.

Les commentaires de Garneau concernant le prologue de Marmette s'inscrivent en lien avec l'imaginaire de référence que ce réseau d'écrivains souhaite mettre en place. Encore une fois, le jeune romancier intégrera les propositions de Garneau à son manuscrit. Ainsi, dans la version finale, nous pouvons relever un passage consacré à l'atmosphère qui règne dans l'église ainsi qu'au chant traditionnel : « [...] on entendait du dehors les fraîches voix de jeunes enfants de chœur qui chantaient, à pleins poumons, dans la cathédrale : “Ça bergers, assemblons-nous ”²⁴⁴ ». Aussi, la scène de famine de l'église est construite selon les recommandations de Garneau :

Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient arrivés, lorsque la petite fille, dont la figure pâlie par la misère prenait des tons de marbre blanc à la lumière des cierges, se pencha vers le vieillard aux habits duquel elle se retint en disant d'une voix faible :

- Oh ! que j'ai faim, mon papa ! Tu m'avais dit, pourtant, que l'enfant Jésus nous voudrait bien donner du pain²⁴⁵.

²⁴³ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 20 décembre 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/99.

²⁴⁴ Joseph Marmette, *L'Intendant Bigot*, *op. cit.*, p. 3.

²⁴⁵ *Idem*.

La sensibilité véhiculée par les personnages correspond également au courant romantique. Dans ce même prologue, le personnage de M. de Rochebrune fera une sombre prédiction à Bigot et à son entourage tout juste avant de mourir. Il prédit alors la venue de vaisseaux anglais à Québec. Garneau approuve cette mise en scène et croit d'ailleurs que « tout cela frappera vivement²⁴⁶ ».

Par la littérature, notamment par l'imaginaire personnel des auteurs québécois qui y est véhiculé, les membres du réseau de Garneau cherchent une légitimation provenant du plus grand nombre de lecteurs possible. L'ultime approbation provient sans aucun doute de la mère patrie, la France. Malgré le projet de création d'une littérature autonome, ces écrivains cherchent encore à être reconnus en France. Quelques-uns d'entre eux le seront par l'Académie française vers la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle²⁴⁷. À la publication de la quatrième édition de *l'Histoire du Canada* de son défunt père, Alfred Garneau tentera à son tour de faire obtenir un prix à l'Académie pour cet ouvrage par l'entremise de Xavier Marmier. Malheureusement, cette tentative échouera. Joseph Marmette n'obtiendra pas non plus de reconnaissance française. Cependant, une reconnaissance indirecte s'effectue lorsque le feuilletoniste Gustave

²⁴⁶ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 20 décembre 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/99.

²⁴⁷ Louis Fréchette, Henri-Raymond Casgrain, William Chapman, Laure Conan se sont tous vu décerner un prix par l'Académie française.

Aimard²⁴⁸ publie dans *Le Siècle de Paris* un roman-feuilleton intitulé « La Belle-Rivière ». À la lecture de ce feuilleton, Garneau remarque qu'un des personnages, « le Proscrit », fait également une prédiction quant à la venue de l'armée anglaise en sol canadien et décrit un Intendant, Bigot, qui ne songe qu'à s'enrichir : « Il y a là, entre Aimard et toi, une rencontre d'idées qui m'a fait à la fois plaisir et surprise. [...] Sais-tu, cher Josephus, qu'à ta place, quand *L'Intendant Bigot* sera sorti de presse, j'en enverrai un exemplaire à Gustave Aimard²⁴⁹ ». Le lien qui unit le roman de Marmette à celui d'Aimard est d'autant plus significatif qu'il s'effectue dans le présent et non en concordance avec l'œuvre d'un auteur du passé. Cette fois, il ne s'agit pas d'une relation à un modèle français mais bien d'une curieuse ressemblance où les auteurs, ni l'un, ni l'autre, ne peuvent s'être inspirés à la source de l'autre. C'est une première marque de l'autonomie littéraire reconnue à laquelle Garneau n'est pas indifférent.

L'imaginaire tient un rôle tout aussi important dans le poème *Notre histoire* de Louis Fréchette. En tant que correcteur, Alfred Garneau croit bon de réviser le poème en question en regard de l'imaginaire patriotique. Aussi, juge-t-il à propos de réfléchir sur l'emploi de certains mots et expressions choisis par Fréchette. Ses commentaires visent à

²⁴⁸ « Littérature populaire, les romans d'aventures de Gustave Aimard ne peuvent être appréhendés qu'en relation avec les données nouvelles d'un contexte culturel émergeant à partir de la seconde moitié du 19^e siècle : publication fragmentaire en feuilleton et diffusion croissante vers des lecteurs à faible capital culturel imposent de multiples contraintes tant d'ordre intellectuel que romanesque. Tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, le roman-feuilleton des années 1850-1860 doit susciter un intérêt constant chez le lecteur ; d'où le recours à des "recettes" éprouvées faisant largement appel aux clichés et à la figuration manichéenne du monde, partageant celui-ci entre représentants du Bien, trappeurs et aventuriers, et représentants du Mal, Indiens et bandits, véritables dangers pour la stabilité et l'équilibre d'un espace imaginaire, la Prairie, dans lequel les lois et l'ordre moral n'ont plus de prise sur les êtres », tiré de Emmanuel Duboscq, *Aventure, idéologie et représentation du monde indien chez Gustave Aimard*, Mémoire de maîtrise, Caen, Université de Caen, 2003, version électronique : <http://www.bmlsieux.com/inedits/aimard.htm> (page consultée le 17 décembre 2004).

²⁴⁹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 4 juin 1871, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/102.

rendre l'épopée du poète plus vivante, à lui donner du rythme et à lui éviter la lourdeur d'un passé raconté. Suivant les commentaires de Garneau, les lecteurs doivent vivre le poème puisqu'il s'agit de leur histoire. Comme par hasard, ce poème de Fréchette est dédié à la mémoire de François-Xavier Garneau et paraîtra en tête de la quatrième édition de son *Histoire du Canada*, édition révisée et préparée par Alfred Garneau. Si Garneau père a donné aux Canadiens français une histoire, le fils, quant à lui, compte bien les doter d'une littérature, d'un imaginaire. Ainsi, Garneau propose plusieurs modifications à l'auteur : « “ Ces braves l'ont promis : ils fondent un empire ! ” Quoi, tu n'aimes pas ce vers ! [...] Il vit l'autre est éteint²⁵⁰ », « *Épopée*, est meilleur que *légendes*, je crois²⁵¹ », « Le présent est toujours plus vivant que le futur, quoique celui-ci soit souvent plein d'éclat. Ainsi : “ Aux pas civilisés, il barre chemin ! ” fait mieux que “ Aux pas civilisés barrera le chemin ! ”²⁵² », « “ Du haut de la vigie un mousse a crié : Terre ! ” Dans un pareil tableau, si admirable, fallait-il présenter à la vue ce détail minime, un mousse ?... À quoi d'ailleurs, répond ce mousse dans la réalité de l'événement que tu retraces ? Le mot *mousse* particularise : - particularise quoi ?... Des voix, au contraire, c'est tout le monde, c'est toi, c'est moi, tous les inquiets de l'avenir²⁵³ ». Comme nous le faisions remarquer en introduction à ce chapitre, la relation de Garneau et de Fréchette est différente de celle d'avec Marmette puisque le poète semble questionner davantage son collègue par principe que pour de réelles corrections. En effet, peu de suggestions de Garneau se retrouvent dans la version finale du poème. L'esthétique romantique que souhaite intégrer Garneau à l'imaginaire littéraire n'est cependant pas opposée à

²⁵⁰ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, [1882], Ursulines de Québec, Fonds Prince, Papiers famille Garneau, Lettres originales de A. Garneau à divers.

²⁵¹ *Idem*.

²⁵² *Idem*.

²⁵³ *Idem*.

l'écriture de Fréchette. Aussi, on remarque, à la lecture de ses poésies, que l'esprit romantique de la patrie y trouve sa place comme chez Joseph Marmette.

L'influence du courant romantique s'inscrit dans le traitement historique, soit plus spécifiquement dans les sujets et les actions des personnages : « Bien qu'effectué dans un contexte complètement indépendant du mouvement littéraire français, le retour aux écrits de la Nouvelle-France traduit un souci bien romantique de doter le peuple d'une mémoire historique²⁵⁴ ». L'authenticité des événements racontés à travers les poésies et les romans permet aux auteurs d'intégrer l'esprit nationaliste à leurs œuvres et ainsi d'aspirer à l'autonomie. Or, en ce qui concerne la forme, soit l'écriture des textes et le traitement linguistique, cette autonomie est diminuée par l'enseignement classique qu'ont reçu les auteurs. « Le développement de la notion d'originalité ne va pas sans difficultés : la norme en effet fait de la langue une barrière²⁵⁵ ». Le processus intertextuel de la production technique correspond largement à une rhétorique classique mais n'écarte cependant pas totalement l'influence romantique dans le style des auteurs.

La langue

La langue française, au 19^e siècle québécois, peut être étudiée en regard de deux conceptions. La première propose une vision positive de l'origine française des écrivains du Québec. Par l'enseignement classique hérité de la mère patrie, les écrivains québécois

²⁵⁴ Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 9-10.

²⁵⁵ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 180.

ont la chance d'acquérir des connaissances importantes quant à l'évolution littéraire, à la pratique classique et ils peuvent jouir de ces lectures sans avoir recours à des traductions. De plus, leur statut de colonisés permet de perpétuer la tradition littéraire française sur le nouveau continent. La seconde conception, quant à elle, voit la langue française comme un handicap au développement d'une littérature nationale, c'est-à-dire qu'une littérature québécoise, littérature de colonisés, ne peut aspirer à une autonomie. Seule une langue différente de la langue française, les langues des premières nations par exemple, permettrait aux Québécois d'obtenir l'indépendance littéraire. La correspondance échangée entre Henri-Raymond Casgrain et Octave Crémazie, poète exilé en France, aborde toute cette question de l'avenir littéraire du Québec. Crémazie développe, à travers ses échanges épistolaires, une critique éclairante de la situation littéraire québécoise.

Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement, nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie ; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires.
[...]

Mais qu'importe après tout que les œuvres des auteurs canadiens soient destinées à ne pas franchir l'Atlantique. Ne sommes-nous pas un million de Français oubliés par la mère patrie sur les bords du Saint-Laurent ? N'est-ce pas assez pour encourager tous ceux qui tiennent une plume que de savoir que ce petit peuple grandira et qu'il gardera toujours le nom et la mémoire de ceux qui l'auront aidé à conserver intact le plus précieux de tous les trésors : la langue des aïeux ? [...]

Il doit en être ainsi de l'écrivain canadien. Renonçant sans regrets aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française²⁵⁶.

Ces constatations de Crémazie prennent tout leur sens lorsqu'on s'attarde de près à la construction de la référence esthétique en ce qui concerne plus spécifiquement l'utilisation de la langue. Cette référence se rattache à deux particularités du travail de l'écrivain québécois : la pratique séquentielle, soit le côté technique de la publication d'un ouvrage, et le style, influencé par la littérature française romantique et remanié selon le public visé et le sujet traité. La pratique séquentielle est nécessaire à ces écrivains puisque leur projet de littérature nationale aspire à une qualité certaine.

Alfred Garneau est un correcteur attentif et expérimenté. Depuis ses années de collège, il participe activement au processus de création du livre, de la révision de manuscrit à la correction d'épreuves. Il est conscient du niveau de qualité linguistique et technique à atteindre. Recourir à Alfred Garneau en ce qui a trait au littéraire, c'est implicitement lui demander de revoir son texte sous tous les aspects. La correction de texte est en soi une des marques du processus intertextuel. En effet, la réputation de Garneau est basée sur sa participation aux différentes éditions de *l'Histoire du Canada* de son père. Aussi, le souci de qualité qui émane de ce type d'activité découle directement d'une pratique attribuable à l'un des premiers écrivains canadiens-français reconnus,

²⁵⁶ Octave Crémazie, *Oeuvres*, 2 : *Prose*, Odette Condemine, éd., Ottawa, Université d'Ottawa, 1976, p. 90-92.

François-Xavier Garneau. En effet, l'historien national n'a-t-il pas cherché lui-même la qualité en procédant à trois rééditions revues et augmentées de son *Histoire* au cours de sa vie ? Les commentaires concernant les corrections de dernière instance se font très rares dans les correspondances échangées avec Buiés, Fréchette et Marmette. Nous croyons qu'elles sont effectuées à même les manuscrits, voire aussi les épreuves. Ainsi, les auteurs peuvent prendre connaissance des corrections apportées à même leurs textes et non dans les seules lettres échangées.

Il est toutefois possible de relever la trace de ce type d'échange dans la correspondance d'Arthur Buiés. Lors de la préparation de son ouvrage *L'Outaouais supérieur*, Arthur Buiés réclame d'abord l'aide de Garneau en ce qui concerne la recherche de documents historiques. Quand vient le temps de passer à l'impression, le manuscrit doit être révisé. Cet ouvrage fait l'objet de plusieurs révisions de la part de Garneau puisque Buiés en produit deux éditions simultanées. La demande est grande et le travail considérable tel que le constate Buiés : « Je te suis reconnaissant du plus profond de mon cœur. Je ne me doutais pas qu'il y aurait tant de fautes dans mon ouvrage²⁵⁷ ». Alfred Garneau est un correcteur très habile. D'ailleurs, il est fort probable que ce travail réalisé pour Buiés a été réalisé par amitié et qu'il ne lui a donc fourni aucun revenu supplémentaire comme ce l'est pour la correction des *Mémoires* de la Société royale du Canada. Les demandes de Buiés sont exigeantes et doivent être réalisées dans un court laps de temps :

²⁵⁷ Lettre de Arthur Buiés à Alfred Garneau, 9 mars 1888, Ursulines de Québec, Fonds Prince, Lettres de A. Buiés à Alfred Garneau.

Mon imprimeur n'a pas eu de nouvelles de toi depuis plusieurs jours. Est-ce que l'exemplaire de mon livre, que je t'ai envoyé ne dépasse pas la page 192 ? Fais-le-moi savoir, afin que je t'expédie la suite, et que tu puisses corriger jusqu'au chapitre des Oblats que tu as corrigé à Ottawa. Les corrections que tu fais en ce moment ne paraîtront que dans la 2^e édition, celle que je fais tirer pour mon compte personnel. Pour la 1^{re}, il est trop tard. [...]

Laisse-moi donc avoir de tes nouvelles prochainement. Renvoie-nous donc aussi les feuillets que tu as en main, de la page 288 à la p. 295. Il est inutile que tu attendes la suite de ces feuillets-là, car je ne ferai peut-être pas une forme complète et ne dépasserai guère 300 pages²⁵⁸.

Le travail qu'effectue Alfred Garneau en tant que réviseur et correcteur fait totalement partie du réseau textuel de la référence esthétique. Cette pratique correctrice doit, selon lui, se trouver chez tous les auteurs. D'ailleurs, il recommande à Joseph Marmette de suivre l'exemple de Jean-Jacques Rousseau, de ne pas négliger les révisions et les réécritures. La qualité esthétique des textes passe également dans le résultat publié.

Alfred Garneau effectue le même type de travail pour les productions littéraires de Joseph Marmette. Nous ne possédons que peu d'échanges concernant cet aspect technique de la publication. Cependant, à partir de la relation qu'entretiennent ces deux hommes, il nous est aisé de croire que cette étape n'échappe en rien à cette relation de maître-élève. La publication du *Chevalier de Mornac* donne lieu à des échanges techniques :

²⁵⁸ Lettre de Arthur Buies à Alfred Garneau, 16 mars 1889, Ursulines de Québec, Fonds Prince, Lettres de A. Buies à Alfred Garneau.

Si je reçois d'autres épreuves, je te les enverrai suivant ton désir. Dans celles que j'ai revues, je n'ai fait que changer de loin en loin un mot ou deux, pour éviter des répétitions ; d'ailleurs, tout m'a paru parfait. J'ai remarqué, un jour, que M. Desbarats avait supprimé un alinéa, celui où tu t'arrêtais à décrire *avec amour* ces adorables épaules de ton héroïne. Un autre jour, je crus rencontrer un ou deux passages qui me paraissaient infidèles ; je n'avais pas reçu le manuscrit et j'écrivis au correcteur pour le prier de collationner très soigneusement ces endroits à ton manuscrit²⁵⁹.

Contrairement aux dernières corrections effectuées avant la publication de *Buies*, la somme du travail semble être moins considérable en ce qui concerne Marmette. Il est fort probable que ceci soit dû à la contribution étroite des deux hommes. En effet, Garneau est présent auprès de Marmette tout au long du processus de création, de la gestation à la publication, voire même jusqu'à la réception de l'œuvre. Encore une fois, ce travail réalisé en filigrane de l'émergence littéraire est l'une des marques les plus visibles de la « texture²⁶⁰ » du réseau textuel de la référence esthétique. Cette participation technique est plus que souvent passée sous silence à la publication des œuvres et, ce, peu importe les auteurs avec lesquels travaille Alfred Garneau. Cependant, nous ne croyons pas qu'elle soit imputable aux auteurs. Il s'agit plutôt d'une exigence de la part de Garneau comme il l'écrit lui-même à Louis Fréchette :

Laisse-moi dans l'ombre où je dois me tenir, où j'ai toujours vécu, où je mourrai... [...] Ma part a été belle encore, Dieu m'a donné un père

²⁵⁹ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 17 juillet 1872, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/109.

²⁶⁰ Roland Barthes, *op. cit.*

illustre, et, toute ma vie, de sincères amis, bons comme toi. De plus, j'ai aimé les livres, comme tu le dirais, avec idolâtrie. [...] Et puis, je n'avais peut-être pas reçu le don de produire. Ma vie aura été une pure rêverie, véritablement « le songe d'une ombre²⁶¹ ».

Dans sa dimension plus stylistique, la langue française pose de nombreuses questions quant à son emploi dans les textes littéraires de la deuxième moitié du 19^e siècle québécois. Sur ce sujet, Alfred Garneau n'a plus sa place à faire. À ce titre, tant Marmette pour le genre romanesque, que Fréchette, pour la poésie, s'enquièrent auprès de Garneau d'impressions et de conseils d'écritures. La référence esthétique qu'incarne Garneau dans cette étape de la création littéraire démontre, encore une fois, toute l'importance du travail de collaboration instauré dans ce groupe d'écrivains. L'aspect stylistique des œuvres est l'un des éléments essentiels du processus intertextuel. Il ne s'agit pas de références directes mais bien d'influences subtiles qui déterminent et fixent la référence légitimée. Il est clair que la présence du classicisme est ici au premier plan puisqu'elle renvoie directement à la formation littéraire des écrivains : « Ce n'était pas le sujet qui importait, mais la façon de le traiter ; non le contenu, mais le contenant ; la formation, non l'information. La réalité se logeait dans le dire, dans la façon de dire, dans le modèle²⁶² ». L'ouverture sur les auteurs romantiques tels que Lamartine, Chateaubriand et Hugo, modifie la perception de l'écriture littéraire chez le groupe d'écrivains de Garneau. En effet, le « contenu » prend de plus en plus de place dans les œuvres au profit d'une autonomisation littéraire. Ainsi, la rhétorique des Anciens est peu

²⁶¹ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, 28 novembre 1890, Archives nationales du Canada, Papiers L. Fréchette, MG29, G13, vol. 3, p. 1739-1740.

²⁶² Joseph Melançon, « Le romantisme dans l'enseignement classique », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 58.

à peu dépassée par les aspirations littéraires de la jeune littérature nationale. Toutefois, la formation classique démontre un souci du « contenant » toujours présent, et ce, clairement dans un but d'équilibre.

Les lettres échangées entre Alfred Garneau et Joseph Marmette concernant le style de ce dernier révèlent ce souci d'équilibre. Les recommandations sont claires :

Je passe au style, cher Josephus, je crois urgent que tu le retouches. J'ai noté plus d'une tournure qui se représente trop souvent dans ces pages, un ou deux anglicismes, quelques amphibologies, quelques impropriétés... peu de choses toutefois.

Il est une tournure que je veux plus particulièrement te signaler parce qu'elle semble d'un mauvais effet, par suite de son allure traînante. Exemple :

p. 33 à la fin : « Les craquements des véhicules... tous ces bruits rapprochés confondent avec les lointaines détonations de corps de tir par les miliciens faisant l'exercice de peloton à la Canardière et à Beauport *dont les coteaux avoisinant la montagne commencent à rentrer dans l'ombre* ».

p. 42 au commencement : « Et faisant aussitôt volte-face, le ravisseur lança sa monture à fond de train dans la direction du bac des sœurs que le batelier ramenait à force de bras de ce côté-ci de la rivière *qui prenait une teinte argentée sous les lueurs expirantes du jour...* ».

Cette sorte de rallonge, tu le remarqueras, empêche ton style de voler et lui met du plomb dans l'aile. Ensuite, trop d'idées diverses dans une phrase font disparate, et alors, adieu le plaisir²⁶³ !

²⁶³ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 20 décembre 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/99.

Les interventions de Garneau, en ce qui concerne le style de Marmette, touchent plus spécifiquement, dans ce cas-ci, l'utilisation des détails et des descriptions. Les rallonges inutiles qu'il reproche à Marmette ne sont pas sans rappeler les excès du romantisme : « [...] à l'ordre et la mesure que préconise le classicisme, le romantisme substitue, de propos délibéré, la recherche des images excessives et des couleurs violentes, à la nuance, l'opposition d'éléments contraires comme le sublime et le grotesque²⁶⁴ ». Aussi, s'il accepte facilement un contenu romantique, par exemple, l'accentuation grossière du personnage de Sournois, dans le même roman, aux côtés de la belle madame Péan, « dont la laideur contrastait étrangement avec cette exquise beauté²⁶⁵ », Garneau considère néanmoins qu'à la lecture, dans la pratique, un style ampoulé et la surcharge d'informations dans une phrase ne servent pas le lecteur. Marmette apportera effectivement des corrections à ces passages de son roman. Il élaguera totalement les parties présentées en italique dans la citation. Dans ses commentaires, Garneau s'arrête également à l'aspect sonore du texte : « Un dernier mot encore : défie-toi des participes présents. Quand il y en a beaucoup dans une page qui est lue à haute voix, une oreille qui fait attention à l'harmonie croit ouïr le *nasillement* monotone d'une cornemuse²⁶⁶ ». Il ne fait aucun doute que Garneau le poète, en tant que versificateur aguerri, évalue tous les aspects esthétiques du texte, jusqu'aux sonorités qu'il produit. Cependant, ce type d'appréciation est également la marque d'une formation classique, voire directement rhétoricienne.

²⁶⁴ Pierre Rajotte, « L'influence du romantisme sur l'éloquence », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 324.

²⁶⁵ Joseph Marmette, *L'Intendant Bigot*, *op. cit.*, p. 29.

²⁶⁶ Lettre de Alfred Garneau à Joseph Marmette, 20 décembre 1870, Université Laval, Fonds Brodeur, P209/25/13/99.

Les habiletés poétiques d'Alfred Garneau servent également les poésies de Louis Fréchette. Par exemple, dans l'un des textes que nous n'avons malheureusement pas pu identifier, mais qui fera vraisemblablement partie de *La légende d'un peuple*, c'est le poète qui répond à Fréchette :

Un sujet, traité en récit, veut la clarté, l'air de vie, des couleurs vraies (rien de mythologique) ; ici de la concision, là de l'abondance... Tu sais, pour l'avoir pratiqué, tout cet art de la perfection. J'ai marqué d'un trait au crayon quelques parties longues, à notre sens [Alphonse Lusignan, fonctionnaire à Ottawa, participe également à la correction] ; des choses à refaire, des endroits où il faudrait serrer davantage le style sans craindre de décorer d'une rime. Mais peut-être notre critique a-t-elle exagéré l'inachevé de la forme, tu en seras juge²⁶⁷.

Il est intéressant de noter que cette appréciation a lieu plus de 15 ans après celle citée précédemment dans cette partie pour *L'Intendant Bigot* de Joseph Marmette. D'ailleurs, il semble que les commentaires soient plutôt dirigés vers un traitement romantique, voire même réaliste, de l'esthétique du texte en question. En effet, Garneau recommande de laisser de côté la mythologie, si chère au classicisme, pour choisir des « couleurs vraies ». Aussi, il est question « d'abondance » comme le suggère le romantisme. Toutefois, la formation classique reste présente en ce qui a trait à la pratique avec des termes tels que « art de la perfection », « concision » et « clarté ». La référence esthétique qui s'est mise en place depuis la fin des années 1860 oscille toujours entre le classicisme et le romantisme. Finalement, remarquons que Garneau termine son commentaire en invitant

²⁶⁷ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, 19 mars 1887, Archives nationales du Canada, Papiers L. Fréchette, MG29, G13, vol. 3, p. 1733-1734.

Fréchette à être dernier juge de son texte. Contrairement à ce qui se passe dans sa relation avec Joseph Marmette, Garneau n'impose pas ici ses choix.

La majorité des suggestions stylistiques transmises par Alfred Garneau à Louis Fréchette, dans la correspondance consultée, concernent le poème *Notre histoire*, publié en 1883. Celui-ci fait l'objet d'une analyse rigoureuse de la part de Garneau. Ses observations passent de la grammaire : « Qui mirent dans *ses flots* : est-ce que la grammaire n'est pas légèrement blessée ici ? *Ses* se rapporte à *pleurs* ; soit, mais il en est séparé par deux vers qui forment idée et phrases distinctes [...]»²⁶⁸, au rythme : « [...] pour presser la marche des vers, et ôter cette *épée hors* des fourneaux, où il y a une syllabe de trop²⁶⁹ », à l'abus de termes : « -Sensation étrange ! voilà par exemple une cheville, que dis-tu de “ Et soudain l'écho jette au loin son cri de guerre ”»²⁷⁰ et, finalement, à l'effet désiré chez le lecteur :

« Ferme son aile blanche et repassa les mers »

Il y a là une image délicieuse, et le second hémistiche, ce me semble, en efface un peu la beauté. Avec son aile fermée, comment le drapeau repose-t-il la mer ? J'ai cru qu'une phrase coupée, suivie de points de suspension, rendrait le serrement de cœur qu'on éprouve à ce moment. La voix s'arrête ici... puis continue d'un ton brisé : Peut-être ferais-tu mieux de disposer les vers de la sorte :

Ferme son aile blanche...

Il repassa les mers !...

²⁶⁸ Lettre de Alfred Garneau à Louis Fréchette, [1882], Ursulines de Québec, Fonds Prince, Papiers famille Garneau, Lettres originales de A. Garneau à divers.

²⁶⁹ *Idem.*

²⁷⁰ *Idem.*

Il fallait, à mon avis, jeter là une phrase courte comme un sanglot ! et non pas arrondir une période²⁷¹.

Alfred Garneau désire que la littérature nationale trouve un juste milieu esthétique entre le classicisme et le romantisme. Il suggère à Marmette une utilisation littéraire davantage axée sur le classicisme, alors qu'il propose à Fréchette une avenue plus romantique, voire même réaliste. La priorité accordée à l'émotion dans cette appréciation du poème *Notre histoire*, correspond tout à fait à l'épopée romantique du retour aux origines. Toutefois, les conseils qui touchent plus particulièrement la grammaire et l'emploi des mots, cherchent avant tout un niveau de qualité littéraire qui s'affilie à une pratique classique de la littérature.

L'évaluation des échanges esthétiques entourant les connaissances des auteurs, l'imaginaire de leurs textes et leurs pratiques techniques et stylistiques, nous permet de dresser un portrait du réseau de la référence esthétique. Il est clair que les normes proposées par l'intermédiaire d'Alfred Garneau ne correspondent pas à un seul courant littéraire. La toile intertextuelle que constituent les trois axes esthétiques développés dans ce chapitre se rapproche de la conception de la littérature canadienne que propose Hector Fabre dans son essai « On Canadian Literature » publié en 1865-66 dans les *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*²⁷² :

²⁷¹ *Idem*.

²⁷² Hector Fabre, « On Canadian Literature », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, Session of 1865-6, New Series, Part 4, p. 85-102.

L'essayiste appuie sur le fait que nous ne devons pas plus nous inspirer exclusivement du romantisme que des modèles classiques. Par conséquent, la critique littéraire canadienne doit fuir des « rapprochements inégaux », que ce soit avec les œuvres du 17^e siècle ou avec celles de Lamartine ou de Chateaubriand. Selon lui, la littérature canadienne est un produit original, heureux mélange de courants littéraires de plus en plus réappropriés au goût canadien²⁷³.

À la lumière des échanges effectués entre Alfred Garneau et Arthur Buies, Joseph Marmette et Louis Fréchette, il est clair que ce réseau d'écrivains procède à une réflexion esthétique de ses productions littéraires. En tant que *relais* de ce réseau, Alfred Garneau propose une norme correspondant, non pas à un courant littéraire typiquement français, mais bien à une organisation autonome à l'intérieur de laquelle les influences classiques et romantiques abondent alors que celles du réalisme s'y glissent peu à peu.

Par le processus de création normatif, Alfred Garneau tente de relier le fond (la référence historique) et la forme (la référence esthétique). Ainsi, dans sa configuration, le réseau de la référence esthétique est caractérisé par la mise en place d'un savoir intertextuel touchant tout autant les œuvres que les pratiques. Il s'agit d'une marque intertextuelle construite entre les auteurs et leurs pratiques littéraires. Le courant romantique a bel et bien sa place dans l'esthétisme des productions littéraires de la deuxième moitié du 19^e siècle québécois. Il ne fait aucun doute qu'il occupe une place de choix dans l'imaginaire des auteurs. Cependant, le romantisme de ce réseau d'écrivains,

²⁷³ Manon Brunet, « Mensonge et vérité romantiques », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 140.

tout comme les romantismes des autres nations, ne doit pas être évalué dans un lien unidirectionnel avec la France.

Lorsqu'on parle de romantisme, il faut toujours se souvenir qu'il ne s'agit pas d'un phénomène simple et uniforme. Le 19^e siècle a connu « des » romantismes qui se sont exprimés de diverses façons selon les cultures et les milieux et qui n'ont pas connu une même chronologie. On peut cependant y reconnaître partout un rejet des règles du classicisme héritées de la Renaissance, l'apparition d'un nouvel esthétisme, l'expression d'une sensibilité extérieure et près de la nature et, enfin, l'abandon d'un rationalisme rigide, cher à plusieurs esprits du 18^e siècle²⁷⁴.

La création d'un réseau textuel de la référence esthétique répond avant tout à un besoin de légitimation et de consécration nécessaire à une reconnaissance littéraire autonome. Si l'établissement d'une référence historique permet au réseau informel d'Alfred Garneau de se doter de sujets littéraires typiquement canadiens, la référence esthétique, quant à elle, mène assurément au développement de la critique littéraire.

²⁷⁴ Gilles Gallichan, « Le romantisme et la culture politique au Bas-Canada », dans Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 120.

CONCLUSION

Le projet de littérature nationale, auquel prend part Alfred Garneau durant la deuxième moitié du 19^e siècle au Québec, n'est pas étranger à l'entreprise historique instituée par son père, François-Xavier Garneau, durant la première partie de ce siècle. En filigrane de la découverte historique, se dessinent les structures de la vie littéraire québécoise. Or, ce développement littéraire diffère sur un point en particulier : les nombreux relais par lesquels il doit s'effectuer. On compte parmi ceux-ci des intermédiaires disciplinaires, tels que l'histoire, les sciences naturelles, la linguistique, la philosophie, la théologie et bien d'autres. Les vies politique et religieuse entrent également en ligne de compte. Bref, l'émergence d'une vie littéraire rappelle la base même de cet art qu'est la littérature, l'acte humain. Au centre du projet de littérature nationale se trouvent des littéraires, des écrivains avec un statut particulier et des regroupements d'intellectuels désirant s'affranchir du statut de colonisé. En ce sens, l'étude de Daniel Mativat sur le métier d'écrivain au Québec au 19^e siècle²⁷⁵ dresse un portrait extrêmement pertinent des acteurs du champ littéraire : « [...] il faut absolument rejeter les clichés de l'histoire littéraire conventionnelle. L'homme de lettres d'avant 1900 n'est ni le nain littéraire, ni le colonisé intellectuel, ni le plomitif insignifiant qu'on pensait, pas plus que le 19^e siècle n'est le désert culturel qu'on s'est longtemps plu à décrire²⁷⁶ ». Loin d'être un « désert culturel », le 19^e siècle québécois regorge d'échanges intellectuels et culturels entre les écrivains. La plupart du temps informels, ces échanges viennent confirmer l'entreprise littéraire du réseau d'écrivains auquel

²⁷⁵ Daniel Mativat, *Le métier d'écrivain au Québec, 1840-1900 : pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?*, Montréal, Triptyque, 1996, 510 p.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 481.

appartient Alfred Garneau. À travers ces échanges, se tracent des besoins normatifs autonomes.

D'un point vue théorique, la création d'une norme littéraire découle de la combinaison des actions des groupes informels d'écrivains et du processus intertextuel qui s'effectue dans le choix des références légitimées. La norme peut donc être définie comme un mouvement dialectique entre les utilisateurs (les réseaux d'écrivains) et la référence (le processus intertextuel). Le réseau informel d'écrivains que constitue Alfred Garneau en compagnie, entre autres, de Joseph Marmette, Arthur Buies et Louis Fréchette, est à la base d'une confrontation engagée entre leur vision personnelle d'une littérature nationale et l'enseignement classique qu'ils ont reçu et par lequel se perpétue la tradition française au pays. Les confrontations qui ont cours durant cette période, au Québec, se font en réponse aux institutions religieuses (scolaires) et politiques. La création de nouvelles normes répond aussi à une aspiration institutionnelle :

[...] bien que la réalisation d'un ouvrage de littérature relève d'un processus plus artisanal et plus individualisé que celle d'un film, on ne peut pas la tenir pour le fait d'un agent isolé. En conséquence, il importe de montrer que le produit littéraire se constitue dans l'interaction de plusieurs *instances*. Par instance, on entendra un rouage institutionnel remplissant une fonction spécifique dans l'élaboration, la définition ou la légitimation d'une œuvre²⁷⁷.

²⁷⁷ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Paris/Bruxelles, Fernand Nathan/Éditions Labor, 1978, p. 82.

La position d'Alfred Garneau dans son réseau d'acteurs littéraires correspond à celle de *relais*. Rapidement, à la suite de sa participation à la troisième édition de l'*Histoire du Canada* de son père, il agit en tant que *relais* pratique, soit réviseur et correcteur d'épreuves. Puis, son intérêt toujours grandissant pour l'histoire, de même que sa large culture, élargit sa fonction à celle de *relais* historique, soit copiste, chercheur, évaluateur et collectionneur de documents historiques. Finalement, ses preuves faites d'un côté technique du métier d'écrivain, en plus de la reconnaissance accordée à ses productions poétiques, il se positionne comme *relais* esthétique, où la pratique de la langue à travers le style et l'imaginaire des auteurs confirme l'autonomie d'une culture. « [...] la position occupée par l'agent, sa façon d'assumer le statut littéraire n'est autre que la traduction de sa définition sociale à l'intérieur des possibilités particulières qu'offre la littérature à une époque donnée²⁷⁸ ». Cette position centrale dans l'instance de production littéraire québécoise fait d'Alfred Garneau la référence esthétique et historique de la deuxième moitié du 19^e siècle.

La correspondance d'Alfred Garneau, comme lieu de la création d'une intertextualité, est la zone de la construction de réseaux textuels à partir desquels des écrivains tels que Marmette, Buiès et Fréchette produisent leurs œuvres littéraires. Deux réseaux textuels référentiels soutiennent l'élaboration normative de Garneau. Le premier, le réseau textuel de la référence historique, s'inscrit en prolongement de l'appropriation historique des Québécois pour faire suite à la parution de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau. Dans sa reprise littéraire, « le rapport à l'histoire devient un

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 110.

rapport aussi *intime* que le rapport à soi²⁷⁹ », c'est-à-dire que pour une première fois, dans sa connaissance de la littérature, le peuple québécois se trouve au centre de la production, soit le sujet central. L'utilisation de documents historiques devient alors la plaque tournante des thèmes exploités dans la littérature nationale. Les événements, les lieux et les personnages historiques donnent à voir une première fois sur papier, aux lecteurs, leurs origines françaises, l'époque de la Nouvelle-France.

La grande force de ce réseau textuel réside dans les liens qui sont créés entre les écrivains lors de la transmission de l'histoire. La tradition orale ne suffit pas comme support historique. Ainsi, les archives de la Nouvelle-France se transforment en projet littéraire d'envergure comme le démontre le succès des romans historiques de Joseph Marmette dans la décennie de 1870. La collecte de documents historiques, telle que celle entreprise par Jacques Viger avec « Ma Saberdache » dans la première moitié du 19^e siècle, stimule l'intérêt littéraire, les échanges entre les écrivains et fera de l'histoire « le genre littéraire le plus fécond et le plus reconnu²⁸⁰ » :

Outre qu'elle suscite un intérêt réel pour les recherches historiques, elle établit entre lettrés des circuits d'échanges où les propositions de chacun sont jugées au mérite par les pairs. C'était jeter les fondements d'une véritable vie littéraire, mais en dehors du cadre habituel²⁸¹.

²⁷⁹ Corinne Pelta, *Le romantisme libéral en France, 1815-1830 : la représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 23.

²⁸⁰ Maurice Lemire, « Retour aux écrits de la Nouvelle-France », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 196.

²⁸¹ *Idem*.

Les échanges entre littéraires, que provoque le retour à l'histoire, revoient la façon de travailler des écrivains. La vérité historique est au centre de la préoccupation littéraire. Chaque voyage outremer devient le lieu d'une récupération archivistique, que ce soit en France, en Angleterre ou aux États-Unis. Le nouvel écrivain québécois doit pouvoir citer des références historiques, appuyer ses propos par les mémoires des maisons religieuses, et, pour une première fois, se référer à des auteurs de sa nation, tel François-Xavier Garneau. Les divers relais référentiels qu'imposent l'utilisation de documents historiques et le souci d'exactitude qui en émane, deviennent le lieu d'échanges fort profitables tant pour un Arthur Buies, historien de l'Outaouais, que pour un Joseph Marmette faisant revivre la Conquête et, pour un Louis Fréchette voulant chanter les gloires de son pays par la poésie.

Ce n'est qu'en référence aux échanges informels de ces écrivains avec Alfred Garneau qu'il nous est possible de mettre au jour le mouvement normatif qu'entraîne le retour aux sources de l'histoire. En tant que *relais*, Garneau procède pour sa part à un premier élagage historique duquel émane une certaine légitimation. Il définit ainsi les contours de l'historique littéraire et s'assure d'une uniformisation de l'utilisation dans les œuvres publiées. De biais à cette construction référentielle, il propose des pratiques littéraires nouvelles qui mettent au goût du jour le rôle de l'écrivain, soit celui des poètes romantiques (Lamartine, Hugo et Vigny) qui, selon Paul Bénichou, : « veulent être et sont simultanément auteurs de poèmes, penseurs, hommes d'influence et d'action²⁸² ». Le réseau textuel de la référence historique apporte donc une dimension collective au projet

²⁸² Paul Bénichou, *Les mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 14.

de littérature nationale. En somme, la mission historique entreprise par la plupart des auteurs québécois de la deuxième moitié du 19^e siècle a connu l'ultime légitimation en étant reconnue tant chez les littéraires que parmi les ecclésiastiques, soit par l'institution scolaire classique de l'époque. C'est d'ailleurs cette prédominance de l'histoire, dans les premiers pas de la littérature nationale, qui éclipse quelque peu la dimension esthétique de cette littérature québécoise dans les études littéraires : « Les lettres sont en effet davantage conçues comme “les archives d'une nation” ou comme le “recueil de notes” qu'un peuple présente pour sa reconnaissance que comme un corpus où dominera une quelconque esthétique²⁸³ ».

Le réseau textuel de la référence esthétique que construisent Garneau et ses correspondants ne semble d'abord pas aussi évident à décortiquer, voire aussi facile à démontrer que celui de la référence historique. Pour qu'une analyse de ce réseau puisse être tout à fait pertinente, le chercheur doit se faire observateur, lire entre les lignes et déduire des intentions des acteurs littéraires en question. De plus, afin de contrer les nombreuses positions dénonçant l'absence d'esthétisme au 19^e siècle québécois, le chercheur doit accepter de revoir son horizon d'attente et réfléchir à la démarche esthétique entreprise au moment même de la création des œuvres littéraires de cette période.

Bien souvent, en effet, d'entrée de jeu dans nos analyses, même dans les cas où est remisé le vieux schéma explicatif qui déplore « qu'elle ne soit pas de la même qualité que son aînée, la littérature française romantique »,

²⁸³ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 185.

la littérature du 19^e siècle reste envisagée selon l'écart qui sert à la distinguer par rapport à ce que la littérature peut être et se faire aujourd'hui pour le meilleur et pour le pire. Vu dans l'optique d'un tel anachronisme, pour les observateurs d'aujourd'hui, le 19^e siècle ne peut avoir produit de « véritables » romans ou essais, étant donné que son corpus ne résiste pas à l'analyse des traits pertinents qui servent maintenant à définir la « richesse formelle » de toute écriture, nécessaire pour là reconnaître d'une légitimité donc d'une littérature²⁸⁴.

Il s'agissait donc, dans le dernier chapitre, de s'interroger sur les interrelations développées entre les pratiques littéraires des auteurs et les savoirs, tant ceux provenant du passé, donc des courants littéraires précédents, du cadre scolaire classique, la formation reçue, que de leur propre intérêt développé en regard des nouveautés littéraires, soit le romantisme et le réalisme.

Ce qui semble d'abord défaillant en ce qui concerne l'esthétisme des ouvrages parus durant le 19^e siècle québécois, rejoue la soi-disant absence de critique. Or, on parle facilement d'institution littéraire pour cette époque. Lucie Robert suggère même que celle-ci « naît bien avant la littérature²⁸⁵ ». Cependant, qui dit institution, dit critique, échanges et réception sur les œuvres publiées, donc réflexion esthétique. « [...] le produit d'écriture ne prend sa réalité et son sens qu'à partir du moment où il est reçu, lu et parlé, même si c'est par un groupe restreint²⁸⁶ ». Peut-être, jusqu'à aujourd'hui, n'a-t-on cherché la critique, le souci d'esthétisme, la réflexion « légitimatrice », qu'à la surface et que lorsque les ouvrages sont parus ? C'est ce que prouve, selon nous, le récent

²⁸⁴ Manon Brunet, « Faire l'histoire de la littérature française du 19^e siècle québécois », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, printemps 1985, vol. 38, n° 4, p. 524.

²⁸⁵ Lucie Robert, *op. cit.*, p. 178.

²⁸⁶ Jacques Dubois, *op. cit.*, p. 81.

engouement pour les échanges informels entre les acteurs du champ littéraire. Bien plus qu'aujourd'hui, les agents littéraires du 19^e siècle québécois ont laissé la trace sociale de leur vie littéraire à travers les correspondances et les journaux intimes. À partir de ce support historique seulement, la démarche esthétique des auteurs tels que Garneau peut être mise au jour. Sans doute, lorsqu'on s'attarde uniquement aux résultats du processus de création d'une œuvre, l'esthétique auquel ils appartiennent peut être fragile, transparent voire même difficilement assimilable à la « qualité » de la littérature française de référence à une époque donnée.

L'analyse du réseau textuel de la référence esthétique nous permet de relever trois axes à travers lesquels résulte un souci esthétique. Le pont des connaissances, ou plutôt la démarche intertextuelle explicite, démontre sans aucun doute une réflexion entourant les courants littéraires dominants de ce siècle, le classicisme, le romantisme et le réalisme. Ces marques constituent la surface esthétique. Elles peuvent facilement se retrouver à même les œuvres littéraires et abondent dans les échanges informels. L'imaginaire, quant à lui, devient le sculpteur de l'histoire, celui qui la façonne au goût du jour et qui la transforme en support littéraire. Dans ce cas-ci, il s'agit plus spécifiquement d'influences esthétiques. Finalement, la langue rejoint deux dimensions, soit celle du style de la pratique, puis celle de la pratique séquentielle. Cette dernière dimension englobe le travail préparatoire à la publication : la correction et l'évaluation de dernière instance. Dans tous les cas, il s'agit de pratiques constituant le processus intertextuel, processus que créent les interrelations entre les pratiques et le savoir.

Tous ces axes, le pont des connaissances, l'imaginaire et la langue, sont marqués par la présence de courants littéraires qui nous permettent de tenter une illustration de l'esthétisme valorisé à l'intérieur du processus de création d'une œuvre dans la deuxième moitié du 19^e siècle québécois. Les commentaires d'Alfred Garneau à ce sujet, de même que les comparaisons, les corrections et les suggestions qu'il effectue, présentent des avenues esthétiques variées. Ainsi, comme chaque littérature de chaque nation ne peut qu'être différente, tel que le suppose Maurice Lemire : « [...] des circonstances différentes produisent nécessairement des résultats différents²⁸⁷ », la littérature québécoise ne souhaite pas être une réplique française. D'ailleurs, « Il serait illusoire de prétendre que le romantisme se développe ici exactement sur le même mode qu'en France²⁸⁸ ». La présence classique est encore très présente dans la pratique littéraire de Marmette, Fréchette et Buiés. Aussi, les caractéristiques du réalisme trouvent peu à peu des échos dans l'histoire qu'on veut la plus vraisemblable possible. Comme il n'y a pas qu'un romantisme unique pour toutes les différentes littératures, il n'y a pas un genre français qui puisse déterminer entièrement les débuts de la littérature québécoise. L'autonomie historique doit aussi avoir son autonomie esthétique et ce, même si cette autonomie se trouve à la frontière de plusieurs courants littéraires. Les échanges informels effectués au moyen de la correspondance entre Alfred Garneau, Joseph Marmette, Arthur Buiés et Louis Fréchette, laissent des traces d'une démarche critique. C'est cette démarche critique qu'il convenait d'étudier dans une perspective sociologique des échanges informels sur la production littéraire. Aussi, un positionnement critique était-il nécessaire à l'étude du processus intertextuel.

²⁸⁷ Maurice Lemire, dir., *op. cit.*, p. 8.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 9.

Le processus intertextuel constitue l'élément le plus significatif de cette étude de la correspondance d'Alfred Garneau. Comme c'est l'une des deux structures nécessaires à la création d'une norme, avec les réseaux d'acteurs sociaux, son élaboration théorique demandait plusieurs précisions. D'abord, l'ampleur du phénomène intertextuel dans les études littéraires marque une prolifération de son utilisation et ce, à toutes les sauces. Or, malgré cette ampleur de l'utilisation, l'intertextualité semble avoir dévié de ses origines, celles de Barthes et de Kristeva, voire aussi de Bakhtine, ne relevant plus maintenant que de la marque perceptible, du résultat final donné à lire au lecteur. Dans ce cas-ci, l'intertextualité reste une dimension de la réception de l'œuvre et une question de repérage intertextuel. Le processus intertextuel réfère, quant à lui, aux premières définitions du concept :

Épistémologiquement, le concept d'intertexte est ce qui apporte à la théorie du texte le volume de la sociabilité : c'est tout le langage antérieur et contemporain, qui vient au texte, non selon la voie d'une filiation repérable, d'une imitation volontaire, mais selon celle d'une dissémination – image qui assure au texte le statut, non d'une *reproduction*, mais d'une *production*²⁸⁹.

Le processus intertextuel questionne donc la production, les actes de la production. Il s'agit alors de la fabrication et de la validation d'un corpus intertextuel duquel émanent des choix et des approbations pour les productions littéraires en devenir. « La complexité

²⁸⁹ Roland Barthes, « Texte (théorie du) », *Encyclopaedia Universalis en ligne – on line*, Paris, 2002 (page consultée le 12 juin 2004).

de l'intertextualité tient au fait qu'elle est strictement corrélée à une pensée du texte : définir l'intertexte, c'est toujours proposer une conception de l'écriture et de la lecture, de ses liens avec la tradition et l'histoire littéraires²⁹⁰ ». Le processus intertextuel doit être perçu tel un mouvement activant un réseau textuel référentiel. Dans le cadre de ce mémoire, le processus intertextuel est surtout illustré par la référence esthétique. Cependant, il est aussi repérable dans la référence historique puisque dans ce réseau textuel se trouve également une réflexion critique sur les savoirs et les pratiques.

Le processus intertextuel ne peut être autre chose que l'acte d'un créateur littéraire. Tout se passe dans la production et non dans la réception, comme c'est le cas dans les études intertextuelles conventionnelles. Le rôle de *relais* ou de *référent*, au sein du processus en question, fait de ce personnage un critique, à l'interne, du littéraire passé, présent et à venir. C'est effectivement le rôle d'Alfred Garneau au sein de son réseau. Pour observer le processus intertextuel au sein d'un réseau d'écrivains, lors de la création ou du renouvellement d'une littérature, les échanges informels, les correspondances, les journaux intimes et les échanges sous forme de groupe, s'avèrent être des supports des plus révélateurs puisque qu'ils coordonnent les actions précédant ou chevauchant la production littéraire. Néanmoins, comme il s'agit d'une fonction caractéristique du champ littéraire, le processus intertextuel devrait laisser des échos perceptibles au sein des œuvres littéraires. C'est le cas avec les ouvrages des correspondants de Garneau que nous avons aussi consultés.

²⁹⁰ Nathalie Piégay-Gros, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996, p. 2.

Comme nous l'avons démontré dans le chapitre 1 de ce mémoire, le processus intertextuel fonctionne sous forme de réseau. Ainsi, les actes de production, effectués par les auteurs du réseau, sont le mouvement par lequel ils décident notamment de choisir, de sélectionner, de légitimer des textes. Les textes, les œuvres et les auteurs qui sont activés au cours de cette action de sélection constituent le processus intertextuel. En ce sens, le rôle de *producteur* est tout aussi important que celui de *relais* ou de *référent*. Ce dernier fait office de formation critique auprès des écrivains et de leurs productions. Il s'agit donc pour lui de renouveler le bagage critique, de le faire accepter au sein du réseau d'acteurs littéraires. Finalement, le processus intertextuel voit son aboutissement dans l'utilisation de la critique proposée et des pratiques légitimées dans les œuvres. La forme et le contenu des œuvres, de même que les pratiques littéraires et l'horizon d'attente du lectorat sont tous des facteurs déterminant le processus intertextuel.

Le processus intertextuel se construit toujours en réponse à des besoins littéraires. Dans ce cas-ci, il s'agit de créer une littérature nationale autonome et affranchie de l'enseignement rigide de la rhétorique. Finalement, ce processus n'est rien d'autre que le mouvement critique activé par l'évaluation de la norme en place. Dans son aboutissement, il devrait y avoir un renouvellement et une légitimation normative nouvelle. Bien que dans le cas de notre étude le processus intertextuel se soit concentré sur les choix et pratiques d'un groupe d'écrivains, d'un d'entre eux en particulier, Alfred Garneau, dans le rôle de *relais*, nous croyons que le processus intertextuel peut également être l'affaire d'un seul écrivain au départ, qui par son renouvellement littéraire, revoit les pratiques et les références. Par exemple, au Québec, Émile Nelligan

pourrait sans aucun doute être l'un de ces écrivains. Toutefois, notons que pour accéder à la légitimation, le processus intertextuel doit être accepté et utilisé par le plus grand nombre et venir modifier la norme en place. En fait, tous les courants littéraires de l'histoire sont passés par un processus intertextuel. Le romantisme a évalué le classicisme, proposé une nouvelle utilisation du littéraire et a rapidement confronté les normes en place. On le constate, le tout ne s'est pas effectué par un seul écrivain, mais bien par le regroupement de ceux-ci. La littérature est un acte social qui se construit pour lui :

L'intertextualité ne coupe donc jamais le texte littéraire du contexte social dans lequel il s'inscrit : elle ne doit pas être comprise comme une forme de repli de la littérature sur elle-même. Car le texte littéraire, selon Kristeva qui reprend sur ce point les théories de Bakhtine, répercute non seulement les écrits antérieurs mais aussi les discours qui lui sont adjacents. L'intertextualité, dans cette perspective, n'est pas pensée selon un modèle vertical, celui de la tradition et de la filiation, mais selon le modèle horizontal de l'échange avec le langage environnant²⁹¹.

Il en est tout à fait de même pour le processus intertextuel. L'intertextualité n'est que le résultat de ce processus qui renouvelle et entretient la vie littéraire.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 29.

BIBLIOGRAPHIE

1. SOURCES PRIMAIRES

1.1 Sources archivistiques

Archives des Ursulines de Québec, Fonds Suzanne Prince.

Archives de l'Université Laval, Fonds Maurice Brodeur.

Archives nationales du Canada, Papiers L. Fréchette.

Musée de la civilisation de Québec, Fonds Henri-Raymond Casgrain.

1.2 Œuvres du 19^e siècle

AUBERT DE GASPÉ, Philippe-Ignace-François, fils, *L'influence d'un livre*, Québec, William Cowan & fils, 1837, 122 p.

AUBERT DE GASPÉ, Philippe, père, *Les Anciens Canadiens*, publié par la direction du « Foyer Canadien », Québec, Desbarats et Desbshire, 1863, 411 p.

BEAUDET, Louis, « Faculté des Arts de l'Université Laval. Rapport sur le concours de poésie de l'année 1869 », *Journal de l'Instruction publique*, août-septembre 1869, vol. 8, n^{os} 8-9.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges, « La Tour de Trafalgar », *L'Ami du peuple*, 23, 26 septembre 1835, n^{os} 19-20.

BUIES, Arthur, *Au portique des Laurentides. Une paroisse moderne. Le curé Labelle*, Québec, C. Darveau, 1891, 96 p.

BUIES, Arthur, *Chroniques, humeurs et caprices*, édition nouvelle, Québec, C. Darveau, 1873, vii, 399[1] p.

BUIES, Arthur, *Chroniques, voyages, etc., etc.*, édition nouvelle, Québec, C. Darveau, 1875, 337[1] p.

BUIES, Arthur, *Correspondance, 1851-1901*, Francis Parmentier, éd., Montréal, Guérin, 1993, 347 p.

BUIES, Arthur, *L'Outaouais supérieur*, Québec, C. Darveau, 1889, 309[1] p.

BUIES, Arthur, *Récits de voyage. Sur les Grands Lacs. À travers les Laurentides. Promenade dans le vieux Québec*, Québec, C. Darveau, 1890, 271 p.

BUIES, Arthur, *La vallée de la Matapédia*, Québec, Léger Brousseau, 1895, 52 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, *Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France. Précedée d'une esquisse sur l'histoire religieuse des premiers temps de cette colonie*, Québec, George-É. Desbarats, 1864, 467 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, *Légendes canadiennes*, Québec, Atelier typographique Brousseau, 1861, 425 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, « Le mouvement littéraire », *Le Foyer Canadien*, Québec, Bureaux du Foyer Canadien, 1866, p. 1-31.

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, *Charles Guérin*, Montréal, G.-H. Cherrier, 1853, 359 p.

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, « Étude sur les poésies de François-Xavier Garneau et sur les commencements de la poésie au Canada », *Mémoires de la Société royale du Canada*, Montréal, Dawson & Frères, 1884, p. 65-84.

CHERRIER, André-Romuald, « Un épisode Gallico-canadien », *Le Populaire*, 1837, 15 septembre, vol. 1, n° 69.

CONAN, Laure, « Angéline de Montbrun », *La Revue canadienne*, juin 1881-août 1882.

CONAN, Laure, « Un amour vrai », *La Revue de Montréal*, septembre-octobre 1878 – juillet-août 1879.

CRÉMAZIE, Octave, *Œuvres II : Prose*, Odette Condemine, éd., Ottawa, Université d'Ottawa, 1976, 438 p.

ÉVANTUREL, Eudore, *Premières poésies, 1876-1878*, Québec, Augustin Côté et cie, 1878, 203 p.

FABRE, Hector, « On Canadian Literature », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, Session of 1865-6, New Series, Part 4, p. 85-102.

FARIBAULT, Georges-Barthélemy, *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique, et en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane, de l'Acadie, et autres lieux ; avec notes bibliographiques, critiques et littéraires*, Québec, W. Cowan, 1837, 207 p.

FRÉCHETTE, Louis, *Cent morceaux choisis*, Montréal, [s. l. n. é.], 1924, 240 p.

FRÉCHETTE, Louis, *Feuilles volantes*, Québec, C. Darveau, 1890, 228 p.

FRÉCHETTE, Louis, *Fleurs boréales. Les oiseaux de neige*, Québec, C. Darveau, 1879, 268 p.

FRÉCHETTE, Louis, *La légende d'un peuple*, Paris, Librairie illustrée, 1887, vii, 347 p.

FRÉCHETTE, Louis, « Notre histoire : à la mémoire de François-Xavier Garneau (lu le 22 mai 1883) », *Mémoires de la Société Royale du Canada*, vol. 1, 1883, section 1, p. 125-130.

GAGNON, Ernest, *Chansons populaires du Canada*, Montréal, Beauchemin, 1908, 350 p.

GARNEAU, Alfred, *Poésies*, Montréal, Librairie Beauchemin ltée, 1906, 220 p.

GARNEAU, François-Xavier, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 3^e édition revue et corrigée, Québec, P. Lamoureux, 1859, 3 vol. : v. 1 : xxii, 371 p. ; v. 2 : 457 p. ; v. 3 : 373 p. ; 4^e édition, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, 4 vol. : v. 1 : xxii, 397 p. ; v. 2 : 467 p. ; v. 3 : 407 p. ; v. 4 : 1883, 14, cccviii p.

GÉRIN-LAJOIE, Antoine, *Le jeune Latour*, Montréal, Cinq-Mars, 1844, 49 p.

GRISÉ, Yolande, *La poésie québécoise avant Nelligan : anthologie*, Montréal, Fides, 1998, 367 p.

HARE, John, *Anthologie de la poésie québécoise du 19^e siècle, 1790-1890*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 410 p.

LÉPINE, Placide, « Silhouettes littéraires », *L'Opinion publique*, 15, 22, 29 février, 7, 14, 21, 28 mars 1872.

MAILHOT, Laurent, NEPVEU, Pierre, *La poésie québécoise : anthologie*, Montréal, Typo, 1996, 642 p.

MARMETTE, Joseph, « Charles et Éva », *La Revue canadienne*, décembre 1866- mai 1867.

MARMETTE, Joseph, *Le Chevalier de Mornac*, Montréal, Hurtubise HMH Ltée, Les Cahiers du Québec, 1972, 259 p.

- MARMETTE, Joseph, *La fiancée du rebelle*, Montréal, Revue Canadienne, 1875.
- MARMETTE, Joseph, *François de Bienville*, Québec, Léger Brousseau, 1870, 299 p.
- MARMETTE, Joseph, *L'Intendant Bigot*, Montréal, George-É. Desbarats, 1872, 94 p.
- MARMETTE, Joseph, *Les Machabées de la Nouvelle-France : histoire d'une famille canadienne, 1641-1768*, Québec, Léger Brousseau, 1878, 180 p.
- MARMETTE, Joseph, *Le tomahawk et l'épée*, Québec, Léger Brousseau, 1877, 207 p.
- PIQUEFORT, Jean, « Portraits et pastels littéraires », *Le Courier du Canada*, 8, 10, 17, 20, 22, 24, 27, 29, 31 janvier, 5 février, 8, 20 août, 5, 8 septembre 1873.
- PRUD'HOMME, Eustache, *Les martyrs de la foi en Canada : concours de poésie de 1868 à l'Université Laval. Médaille d'argent*, Québec, Augustin Côté et cie, 1869, 32 p.
- TANGUAY, Cyprien, *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, Montréal, Eusèbe Senécal, 1871, 7 vol. : vol. 1, 1871, 623 p. ; vol. 2, 1886, 622 p. ; vol. 3, 1887, 607 p. ; vol. 4, 1887, 608 p. ; vol. 5, 1888, 608 p. ; vol. 6, 1889, 608 p. ; vol. 7, 1890, 688 p.

2. SOURCES SECONDAIRES

2.1 Dictionnaires

LEMIRE, Maurice dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome 1 : des origines à 1900*, Montréal, Fides, 1980, 927 p.

2.2 Ouvrages théoriques

ANGENOT, Marc, « Intertextualité, interdiscursivité, discours social », *Texte*, 1983, n° 2, p. 103-106.

BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953, 76 p.

BARTHES, Roland, *Essais critiques, 4 : le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, 412 p.

BARTHES, Roland, « Texte (théorie du) », *Encyclopædia universalis en ligne – on line*, Paris, 2002- (page consultée le 12 juin 2004).

BESSIÈRE, Jean, *Dire le littéraire : points de vue théoriques*, Liège/Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, 1990, 338 p.

BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 376 p.

BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992, 480 p.

BRUCE, Donald, *De l'intertextualité à l'interdiscursivité : histoire d'une double émergence*, Toronto, Éditions Paratexte, 1995, 268 p.

BRUNET, Manon, « La construction historique du littéraire : littérature ou histoire ? », *Les Cahiers d'histoire du Québec au 20^e siècle*, printemps, 1998, n° 9, p. 18-26.

BRUNET, Manon, « Faire l'histoire de la littérature française au 19^e siècle québécois », *Revue d'histoire d'Amérique française*, printemps 1985, vol. 38, n° 4, p. 523-547.

BRUNET, Manon, « Pour une esthétique de la production de la réception », *Études françaises*, hiver 1983-1984, vol. 19, n° 3, p. 65-82.

BRUNET, Manon, « Réseau, lettre et édition critique : pour une anthropologie littéraire », *Tangence*, hiver 2004, n° 74, p. 71-96.

CADIOLI, Alberto, « L'édition, la lecture, la communauté littéraire : une réflexion méthodologique », *Présence francophone*, 1997, n° 50, p. 135-145.

COMPAGNON, Antoine, *Le démon de la théorie : littérature et sens commun*, Paris, Seuil, 1998, 306 p.

DIAZ, Brigitte, SIESS, Jürgen, dir., « Correspondance et formation littéraire », *Elseneur*, Caen, Presses de l'Université de Caen, 1998, n° 13, 133 p.

DUBOIS, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles/Paris, Labor/Nathan, 1978, 188 p.

DUFIEF, Pierre-Jean, dir., *Les écritures de l'intime : la correspondance et le journal*, Paris, Honoré Champion, 2000, 299 p.

GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991, 150 p.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, 467 p.

HAMON, Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, 227 p.

- HEINICH, Nathalie, *Être écrivain : création et identité*, Paris, La Découverte, 2000, 367 p.
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 305 p.
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, 457 p.
- KAUFMANN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, 199 p.
- KRISTEVA, Julia, *Séméiotikè : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, 318 p.
- LEMIEUX, Vincent, *À quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, 109 p.
- LEMIEUX, Vincent, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 146 p.
- LEMIEUX, Vincent, *Réseaux et appareils*, Saint-Hyacinthe/Paris, Edisem/Maloine S.A., 1982, 125 p.
- LEMIEUX, Vincent, OUIMET, Mathieu, *L'analyse structurale des réseaux sociaux*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, 112 p.
- LOTMAN, Iouri, *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, 415 p.
- MÉLANÇON, Benoît, dir., *Penser par lettre*, Montréal, Fides, 1998, 375 p.
- MILOT, Louise, DUMONT, François, dir., *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, 271 p.
- MOISAN, Clément, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Presses universitaires de France, 1987, 265 p.
- MOISAN, Clément, dir., *L'histoire littéraire : théories, méthodes, pratiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 284 p.
- MOISAN, Clément, *Le phénomène de la littérature*, Montréal, Hexagone, 1996, 261 p.
- PIÉGAY-GROS, Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996, 184 p.
- RABEAU, Sophie, *L'intertextualité*, Paris, Flammarion, 2002, 254 p.
- RIFATERRE, Michael, *La production du texte*, Paris, Seuil, 1979, 285 p.

ROBERT, Lucie, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 307 p.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, 307 p.

SCHLANGER, Judith, *La mémoire des œuvres*, Paris, Nathan, 1992, 160 p.

SCHOBER, Rita, « Réception et historicité de la littérature », *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1983, tome 60, n° 189, p. 7-20.

2.3 Études

ANDRÈS, Bernard, « Le phénomène de la double naissance », *Les Cahiers d'histoire du Québec au 20^e siècle*, printemps, 1998, n° 9, p. 8-17.

BEAUDOIN, Réjean, *Naissance d'une littérature : essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française, 1850-1890*, Montréal, Boréal, 1989, 211 p.

BÉNICHOU, Paul, *Les mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, 553 p.

BÉNICHOU, Paul, *Le sacre de l'écrivain, 1750-1830 : essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Librairie J. Corti, 1973, 492 p.

BÉNICHOU, Paul, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977, 589 p.

BISSON, Lawrence A., *Le romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Librairie Droz, 1932, 281 p.

BLAIS, Jacques, MARCOTTE, Hélène, SAUMUR, Roger, *Louis Fréchette épistolier*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1992, 75 p.

BONNAT, Jean-Louis, BOSSIS, Mireille, *Les correspondances*, Nantes, Université de Nantes, 1982, 474 p.

BOSSIS, Mireille, dir., *La lettre à la croisée de l'individu et du social*, Paris, Kimé, 1994, 254 p.

BRUNET, Manon, dir., *Érudition et passion dans les écritures intimes*, Québec, Nota bene, 1999, 224 p.

BRUNET, Manon, « Mensonge et vérité romantiques : l'institutionnalisation du romantisme au 19^e siècle québécois », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p.

BRUNET, Manon, « Prolégomènes à une méthodologie d'analyse des réseaux littéraires : le cas de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain », *Voix et images*, hiver 2002, vol. 27, n° 2, p. 216-237.

BRUNET, Manon, « Les réseaux gaumistes constitutifs du réseau littéraire québécois au 19^e siècle », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 2004, vol. 7, n° 1, p. 17-180.

BRUNET, Manon, DUBOST, Vincent, LEFEBVRE, Isabelle, SAVARD, Marie-Élaine, *Henri-Raymond Casgrain épistolier : réseau et littérature au 19^e siècle*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1995, 297 p.

BRUNET, Manon, GAGNON, Serge, dir., *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.

CAMBIRON, Micheline, « Histoire, littérature, nation : le poids du présent dans l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau », *Les Cahiers d'histoire du Québec au 20^e siècle*, printemps 1998, n° 9, p. 27-32.

CHARTIER, Denis, *L'émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930*, Montréal, Fides, 2000, 307 p.

CONSTANS, Ellen, « Lire le roman populaire vers 1850 », dans Denis Saint-Jacques, dir., *L'acte de lecture*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 53-74.

CYR, Céline, « Michel Bibaud », *Dictionnaire biographique du Canada, 1851-1860*, vol. 8, Québec, Presses de l'Université Laval, 1985, p. 98.

DUBOSCQ, Emmanuel, *Aventure, idéologie et représentation du monde indien chez Gustave Aimard*, mémoire de maîtrise, Caen, Université de Caen, 2003, <http://www.bmlisieux.com/inedits/aimard.htm> (page consultée le 17 décembre 2004).

GALARNEAU, Claude, « À propos de l'arrivée de *La Capricieuse* : introduction du romantisme au Canada », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 93-99.

GALLICHAN, Gilles, « Le romantisme et la culture politique au Bas-Canada », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 119-131.

GROULX, Patrice, *Scandaleuse Madeleine de Verchères, 1678-1747*, 2003, <http://www.capitale.gouv.qc.ca/souvenir/memoire/Texte-Vercheres.pdf> (page consultée le 27 octobre 2004).

HAYNE, David M., « L'influence des auteurs français sur les récits de 1820 à 1845 », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 43-56.

HAYNE, David M., « Lamartine au Québec, 1820-1900 », dans Aurélien Boivin, Gilles Dorion, Kenneth Landry dir., *Questions d'histoire littéraire : mélanges offerts à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, p. 31-43.

HAYNE, David M., « Sur les traces du préromantisme canadien », dans Paul Wyczynski, Bernard Julien, Jean Ménard, dir., *Mouvement littéraire de Québec 1860 : bilan littéraire de l'année 1960*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Centre de recherches de littérature canadienne-française, p. 7-27 (collection « Archives des lettres canadiennes », t. 1).

HAYNE, David M., « Victor Hugo au Québec, 1830-1900 », dans Yolande Grisé, Robert Major, dir., *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 93-104.

IMBERT, Patrick, « Intertexte, lecture/écriture canonique et différence », *Études françaises*, 1993, vol. 29, n° 1, p. 153-168.

LAFAY, Henri, « Les animaux malades de la peste : essai d'analyse de l'intertextualité », *Cahiers d'histoire des littératures romanes*, 1997, n° 1.

LAMONDE, Yvan, « Les intellectuels francophones au Québec au 19^e siècle : questions préalables », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, automne 1994, vol. 48, n° 2, p. 153-185.

LANDRY, Kenneth, « Le commerce du livre à Québec et à Montréal avant l'arrivée de *La Capricieuse*, 1815-1854 », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 101-117.

LEFEBVRE, Isabelle, « Henri-Raymond Casgrain et Alfred Garneau : une histoire du littéraire qui s'écrit “à la vie à la mort” », dans Manon Brunet, Vincent Dubost, Isabelle Lefebvre, Marie-Élaine Savard, *Henri-Raymond Casgrain épistolier : réseau et littérature au 19^e siècle*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1995, p. 81-151.

LEMIRE, Maurice, « L'autonomisation de la littérature nationale au 19^e siècle », *Études littéraires*, printemps-été 1987, vol. 20, n° 1, p. 75-98.

LEMIRE, Maurice, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec, 1764-1867*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1993, 280 p.

LEMIRE, Maurice, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Fides, 1993, 276 p.

LEMIRE, Maurice, « Retour aux écrits de la Nouvelle-France », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 177-197.

LEMIRE, Maurice, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, 341 p.

LEMIRE, Maurice, SAINT-JACQUES, Denis, dir., *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991-.

LEMOINE, Roger, « L'École littéraire de Québec, un mythe de la critique », *Livres et auteurs québécois*, 1972, p. 397-414.

LEMOINE, Roger, *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, 250 p.

MARCOTTE, Hélène, « Les concours de poésie de l'Université Laval, 1866-1878 », dans Aurélien Boivin, Gilles Dorion, Kenneth Landry, dir., *Questions d'histoire littéraire : mélanges offerts à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche, 1996, p. 61-76.

MATIVAT, Daniel, *Le métier d'écrivain au Québec, 1840-1900 : pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?*, Montréal, Triptyque, 510 p.

MÉLANÇON, Benoît, « Théorie institutionnelle et littérature québécoise », dans Maurice Lemire dir., *L'institution littéraire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture/Centre de recherche en littérature québécoise, 1986, p. 27-42.

MELANÇON, Joseph, « Le romantisme dans l'enseignement classique », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 57-75.

MELANÇON, Joseph, MOISAN, Clément, ROY, Max, *Le discours d'une didactique : la formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec, 1852-1967*, Québec, CRELIQ, 1988, 451 p.

PAGLIANO, Graziella, GOMEZ-MORIANA, Antonio, dir., *Écrire en France au XIX^e siècle : actes du Colloque de Rome*, Montréal, Le Préambule, 1989, 216 p.

PELTA, Corinne, *Le romantisme libéral en France, 1815-1830 : la représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001, 302 p.

PRINCE, Suzanne, o.s.u., *Alfred Garneau : édition critique de son œuvre poétique*, Thèse de Ph. D. (études françaises), Ottawa, Université d'Ottawa, 1974, 722 p.

RAJOTTE, Pierre, « Les associations littéraires au Québec, 1870-1895 : de la dépendance à l'autonomie », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, hiver 1997, vol. 50, n° 3, p. 375-400.

RAJOTTE, Pierre, « L'influence du romantisme sur l'éloquence », dans Maurice Lemire, dir., *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 323-335.

RAJOTTE, Pierre, « Les pratiques associatives et la constitution du champ de production littéraire au Québec, 1760-1867 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, printemps 1992, vol.45, n° 4, p. 545-572.

RAJOTTE, Pierre, « La sociabilité littéraire au Québec : de l'usage de la raison à la reconnaissance d'une légitimité fondée sur un principe de compétence », *Voix et images*, hiver 2002, vol 27, n° 2, p. 193-215.

ROBIDOUX, Réjean, *Fonder une littérature nationale*, Ottawa, Éditions David, 1994, 208 p.

VEILLEUX, Christine, « Le livre à Québec, 1760-1867 : les gens de justice et leurs œuvres », *Les Cahiers de droit*, mars 1993, vol. 34, n° 1, p. 93-124.